UNIVERSITY OF
ILLINOIS LIBRARY
AT URBANA-CHAMPAIGN
STACKS

Digitized by the Internet Archive
in 2025 with funding from
University of Illinois Urbana-Champaign

https://archive.org/details/dixmoisdemavie1800wess

G. de Wesselitsky Bojidarovitch

Dix mois de ma vie

1875 - 1876

PARIS
J. PEYRONNET ET Cie, EDITEURS
7, RUE DE VALOIS, 7
1929

Dix mois de ma Vie

1875 - 1876

M. de Wesselitsky Bojidarovitch. — Janvier 1876

G. de Wesselitsky Bojidarovitch

Dix mois de ma vie

1875 - 1876

PARIS
J. PEYRONNET ET Cie, EDITEURS
7, RUE DE VALOIS, 7
1929

Tous droits de traduction, d'adaptation et de reproduction réservés pour tous pays, y compris la Suède et la Norvège.

Copyright by « J. Peyronnet et Cie », Paris 1929

949.742
W518d

DIX MOIS DE MA VIE

ERRATA

Page	19	ligne	18	lire	J'eus
—	86	—	9	—	Shakhovsky
—	94	—	23	—	éprouvaient
—	101	—	6	—	compléter
—	119	—	11	—	Katkoff
—	128	—	11	—	elle répliqua
—	132	—	14	—	ils subissaient
—	155	—	20	—	serons
—	156	—	3	—	Vilayet
—	174	—	11	—	Voukovitch
—	191	—	7	—	Vilayet
—	214	—	15	—	Hohenzollern
—	216	—	9	—	édités
—	229	—	4	—	fixée

949.742
W518d

IL A ÉTÉ TIRÉ DE CET OUVRAGE CINQUANTE EXEMPLAIRES SUR PAPIER VELIN PUR FIL LAFUMA, NUMÉROTÉS DE 1 A 50.

CHAPITRE PREMIER

Paris. — Un Comité International

Au mois d'août 1875, j'étais arrivé à un tel degré de faiblesse physique et cérébrale qu'en dépit de ma jeunesse, je me sentais incapable de vivre. Issu d'une race particulièrement vigoureuse, j'avais une forte constitution ; pendant des siècles, tous mes ancêtres avaient été des soldats renommés pour leur vigueur et leur énergie, qualités dont j'avais fait preuve moi-même, soit à la guerre, soit au cours de voyages aventureux. Néanmoins, à cette époque, je ne pouvais marcher sans être soutenu, je ne mangeais que des mets préparés d'une manière spéciale, je ne dormais qu'à l'aide de soporifiques puissants. J'avais fait de bonnes études, montré des capacités intellectuelles; maintenant je devais m'arrêter après avoir écrit quelques lignes; lire deux ou trois pages d'un auteur favori me donnait la migraine, parcourir un journal était au-dessus de mes forces!...

Pourtant je n'avais aucune préoccupation. Mes propriétés de Russie, gérées par des intendants capables, m'assuraient de larges revenus sans me causer le moindre

souci. J'habitais avec ma famille un appartement situé sur une de ces belles avenues voisines de l'Arc de Triomphe, entre les Champs Elysées et le Bois de Boulogne.

Dix ans plus tôt, j'avais été attaché à l'Ambassade de Russie à Paris, présenté à la Cour et reçu aimablement dans la société parisienne. Revenu à Paris en simple particulier et lorsque la France était en République, j'y retrouvai beaucoup d'anciennes relations et l'Ambassadeur russe, le Prince Orloff, un vieil ami de mon père, me présenta à plusieurs personnalités marquantes.

Toutefois la perte rapide de mes forces, un besoin grandissant de repos absolu m'avaient graduellement obligé à renoncer à la vie mondaine; mon temps se passait à suivre des traitements variés et des prescriptions souvent contradictoires. Les différents médecins consultés étaient arrivés à ce diagnostic, je souffrais d'un manque général d'énergie. De tous les remèdes qui me furent ordonnés, je me souviens de deux : l'un était de l'or pris à doses homœopathiques — l'autre consistait à absorber le premier verre de sang, jailli des veines d'un bœuf qu'on venait de tuer. Je me rendis en voiture à l'abattoir et vis deux jeunes filles, l'une Anglaise, l'autre Américaine, très pâles et délicates, accompagnées de leurs parents. Elles regardèrent tranquillement tuer un bœuf magnifique et burent son premier sang avec un plaisir manifeste. Ce spectacle m'inspira un tel dégoût que je déclarai tout haut ne pas vouloir contempler deux fois une action aussi cruelle, et je remontai immédiatement en voiture.

Depuis de longs mois, mon unique distraction consistait à m'asseoir près d'une fenêtre d'où je contemplais l'Arc de Triomphe et plusieurs des Avenues qui convergent vers lui. Cette vue me ravissait, mais bientôt le mouvement perpétuel de la foule, des voitures se croisant en tous sens me fatiguait; il me fallait quitter mon fauteuil pour m'étendre sur un canapé; je n'éprouvais aucune douleur aiguë, seulement une incapacité d'agir, de penser, de parler. Les yeux à demi clos, je suivais distraitement les gestes discrets de ceux qui m'entouraient, toujours prêts à satisfaire mes moindres désirs.

De tous mes amis de Paris, un seul avait refusé de m'abandonner. C'était un jeune Français d'une intelligence vive, d'éducation parfaite; fils d'un magistrat respecté, Georges Bertrand, après avoir brillamment terminé son droit, s'était fait inscrire au Barreau; mais il avait une si haute idée des devoirs de l'avocat qu'il ne pouvait se décider à plaider dans la crainte d'être inférieur à sa tâche. Jaloux de son indépendance, il évitait les liaisons féminines et vivait pour ses amis, mettant au service des uns sa science juridique, à la disposition des autres sa bourse toujours bien garnie, car il avait une belle fortune et des goûts fort simples.

Avec un dévouement inlassable, une délicatesse exquise il s'efforçait de m'arracher à une torpeur qu'il se refusait à croire définitive, après m'avoir connu en pleine activité physique et intellectuelle.

Lorsque le temps était beau, il venait me chercher et me faisait parcourir les Champs Elysées ou l'Avenue du Bois de Boulogne appuyé sur son bras. Tantôt il es-

sayait de me distraire par une remarque spirituelle, tantôt il touchait un sujet politique auquel je m'étais intéressé autrefois; heureux si j'exprimais une opinion, si pendant quelques minutes je redevenais moi-même.

A la fin d'août, entre une cure dans une station thermale et un séjour au bord de la mer recommandé par les médecins, je passais une semaine à Paris afin de régler diverses affaires. Georges Bertrand, installé dans sa jolie villa de Montmorency, était déjà venu me promener deux fois. Je l'attendais après le déjeuner; ce fut un télégramme qui arriva : retenu par une visite imprévue, il ne viendrait que le lendemain.

D'ordinaire, je redoutais un peu ses visites : l'effort qu'il exigeait de moi, si léger qu'il fût, pesait à ma faiblesse; seulement, ce jour-là, le soleil brillait, une brise fraîche tempérait la chaleur, rester à la maison par ce temps radieux me parut insupportable.

J'étais déjà habillé pour sortir avec Bertrand; obéissant à une impulsion irrésistible je pris ma canne, mon chapeau et déclarai à mon valet de chambre, stupéfait, que j'allais me promener seul. Cet homme n'osa rien dire, mais eut un tel regard d'appréhension que j'ajoutai :

« Je ne serai pas long à revenir. »

Une fois dans la rue, la sensation de me trouver seul au milieu de la foule fut si étrange que je me sentis défaillir. Instinctivement, je quittai les avenues bruyantes, inondées de lumière et pris des rues plus étroites, offrant un peu d'ombre. L'habitude me conduisit rue Saint-Honoré où se trouvait la maison de ville de Ber-

trand; j'eus l'idée d'aller me reposer dans son appartement, mais j'étais déjà trop fatigué pour monter les étages, il me fallait un repos immédiat, comment terminer ma petite escapade? En levant les yeux, je vis que j'étais en face d'un Café élégant et tranquille, où à une époque de ma vie, j'allais souvent prendre une tasse de café et lire les journaux. J'entrai et choisissant une petite table placée dans un coin solitaire, je m'assis en habitué de la maison.

Après avoir commandé mon café, je dépliai machinalement un journal posé sur la table sans me douter qu'une action aussi simple allait changer ma destinée!...

Ce n'était qu'un petit journal de province, pourtant mes yeux se rivèrent au titre d'un article écrit en larges caractères : « Appel des Insurgés herzégoviniens ». Il décrivait le massacre systématique des hommes faits de cette province par les troupes régulières des Turcs; l'enlèvement des femmes et des enfants enfermés dans les harems musulmans; la fuite de quelques-uns de ces malheureux dans les contrées chrétiennes voisines où ils risquaient de mourir de faim; la retraite au sommet de montagnes rocheuses des jeunes gens décidés à lutter jusqu'à bout pour leurs familles, leur foi, leur patrie. C'étaient ceux-ci qui lançaient un appel désespéré aux frères de race plus heureux, qui jouissant en sécurité des biens de la vie, n'entendaient pas leurs voix :

« *Les voix de ceux qui meurent en combattant.* »

Ces nouvelles me frappèrent de stupeur. Mes ancêtres avaient vécu un millier d'années en Herzégovine

et ne l'avaient quittée qu'au milieu du XVIII[e] siècle, à l'heure où sa liberté ne pouvait plus être défendue. Ils se réfugièrent en Russie, y trouvant avec une cordiale hospitalité la possibilité d'atteindre de hauts grades dans l'armée russe, sans cesser de s'occuper de leur ancienne patrie. Je me souvenais, étant enfant, d'avoir vu mon père envoyer des croix, des icônes aux églises d'Herzégovine, s'efforcer de rebâtir un monastère détruit. J'éprouvais un tel enthousiasme pour notre terre natale, que dans ma première jeunesse, je l'avais visitée, parcourant toutes les provinces serbes, étudiant la vie et le caractère du peuple, l'aidant parfois à résister à la tyrannie turque.

Les Herzégoviniens n'avaient oublié ni notre famille, ni les circonstances qui l'avaient contrainte à chercher un refuge en Russie, ni la chaude affection qu'elle conservait pour son pays d'origine. Il était donc très probable que cet appel, lu par hasard, m'était indirectement adressé.

Mais dans ma condition actuelle que pouvais-je faire pour aider ces hommes courageux, accrochés à leurs montagnes, luttant jusqu'à leur dernier souffle? Absolument rien de pratique, tout au plus aller mourir avec eux. Un steamer du Lloyd Autrichien me conduirait à quelque port Dalmate, proche de la frontière herzégovinienne; de là je rejoindrais une bande d'insurgés, je marcherais à leur tête sur le poste turc le plus voisin et ne tarderais pas à trouver une mort désirée depuis longtemps. A tout le moins ce serait une fin honorable, utile peut-être, en ce qu'elle pourrait inspirer à

d'autres Slaves la pensée de combattre pour leurs frères opprimés.

Satisfait d'avoir trouvé la solution cherchée, j'appelai le garçon :

« L'addition s'il vous plaît! »

Je me préparais à quitter le Café, lorsque une pensée plus profonde me passa par la tête.

« De quelle utilité ma fin romanesque serait-elle aux femmes et aux enfants, échappés de leurs demeures seulement pour mourir de faim sur le sol stérile de Dalmatie? Ne pourrais-je pas, ne devrais-je pas chercher un moyen de leur venir en aide avant de poursuivre un but égoïste?... »

Je retournai à la table que j'avais quittée, commandai une autre consommation et me mis à réfléchir à ce problème.

« Ces réfugiés sont au nombre de plusieurs milliers, beaucoup d'autres vont les rejoindre; les Dalmates ont bon cœur mais eux-mêmes sont si pauvres; des secours individuels envoyés de l'étranger seront insuffisants en face d'une pareille multitude. Il faut qu'un Comité de Secours d'une vaste envergure soit formé par des personnalités respectables et influentes. Aucune ville ne convient mieux que Paris, j'y connais tant de personnes généreuses, intelligentes, et le Prince Orloff ferait un admirable président.

Non! à la tête d'une œuvre charitable il serait préférable de mettre un prince de l'Eglise. Oh! Mgr Michel, Archevêque de Belgrade et Métropolitain de Serbie, serait le président idéal. Lui qui m'encourageait à

coopérer aux plans du Prince Michel, ne sera-t-il pas encore disposé à me seconder? maintenant j'ai abandonné la politique, je cherche seulement à sauver d'une extermination totale cette valeureuse race herzégovinienne, estimée si haut par toutes les autres branches de la nationalité serbe.

Comme la chose s'organiserait vite s'il était ici : le Comité constitué en quelques heures, les Délégués envoyés sur place avec des secours pour les fugitifs.

Une nouvelle idée! N'a-t-on pas vu des réunions politiques, des conférences, décider que le rapport d'une commission est considéré « comme lu » et passer immédiatement à l'action,

Dans ce cas, le Comité International peut être tenu « comme existant; » il faut en informer Mgr Michel.

Ici, la voix de la conscience chercha à se faire entendre. Ce plan ne ressemblait-il pas à une intrigue politique basée sur un mensonge, « Cela n'est pas digne de la grande cause slave de l'Herzégovine; que penseraient mes propres ancêtres d'une pareille supercherie? Je ne trouvais aucun argument pour justifier ce plan, j'allais l'abandonner lorsqu'un sentiment irrésistible prit possession de mon cœur.

« Je dois sauver ces femmes et ces enfants quand je devrais y perdre ma fortune, ma réputation; si la justice humaine me condamne, j'espère être absous par le Juge Suprême !

Puis, au point de vue pratique, comment aller voir tous mes amis de Paris, leur persuader de former ce Comité; décider les rédacteurs de journaux à faire de

la propagande en faveur de l'Herzégovine, Que de temps perdu! que de démarches harassantes alors que ma vitalité, presqu'éteinte, pouvait m'abandonner brusquement.

Je me fis apporter des formules télégraphiques, du papier à lettre et commençai à écrire. — Avant tout à Mgr Michel : « Le Comité International de secours pour les femmes et les enfants de Bosnie-Herzégovine, constitué à Paris, demande à votre Eminence de vouloir bien en accepter la présidence. Je pars moi-même distribuer des secours sur place, comme Délégué du Comité. Ayez la bonté de télégraphier la réponse à mon nom, Poste Restante, Vienne. » (J'avais ajouté « Bosnie » parce que l'Appel des Herzégoviniens mentionnait le nom de cette province, plus importante, que les femmes fuyaient également).

Une nouvelle idée. En Dalmatie et en Croatie la majorité de la nation est catholique. Un Evêque catholique doit faire partie du Comité. Heureusement, Mgr Strossmayer, Evêque de Dyakovar, le grand patriote Croate, est partisan d'une union harmonieuse entre les Croates et les Serbes en dépit de la différence de religion. Je lui adressai un télégramme lui demandant d'accepter la vice-présidence du Comité.

Ces deux dépêches écrites, je respirai plus librement. Maintenant que le Comité était formé, il convenait de mettre le public européen au courant par la voix de la Presse. J'écrivis immédiatement en anglais au « Times » ; en russe au « Goloss », le principal organe de Saint-Pétersbourg ; en français au « Journal des Dé-

bats » ; en allemand à la « National Zeitung » de Berlin et à la « Neue Freie Presse » de Vienne ; en italien à la « Gazetta d'Italia » de Rome et à la « Tribuna » de Florence ; en serbe au « Glas Tchernogogortza » de Cettigné et à un journal de Belgrade dont, à mon grand regret, j'ai oublié le nom.

Je consultai ma montre ; il était six heures du soir; il y avait donc plus de quatre heures que j'étais dans ce Café. Je le quittai enfin, expédiai lettres et télégrammes, m'informai du train de nuit pour Vienne et rentrai chez moi.

Même après tant d'années, il me serait pénible de décrire l'état d'alarme, d'anxiété dans lequel je trouvai tous les miens, un accident seul pouvant expliquer cette longue absence. Et au lieu de les rassurer en reprenant l'existence tranquille que je menais alors, je devais leur annoncer la résolution irrévocable de partir pour Vienne une demi-heure plus tard...

Raisonnements, prières, larmes, la conscience de ma cruauté qui me faisait sacrifier à une idée le bonheur et l'avenir de ma famille, il me fallut tout supporter. Pouvais-je renoncer à une initiative que je venais d'annoncer au monde entier ? D'ailleurs, ayant promis à des milliers de réfugiés de les aider, avais-je le droit de leur manquer de parole ?

Par bonheur cette situation extraordinaire me laissait parfaitement calme, dans un état d'insensibilité physique presque absolue.

Je dis qu'une affaire imprévue, extrêmement urgente m'appelait à Vienne et que me sentant mieux, grâce aux

bons soins de mes médecins français, j'en profitais pour entreprendre ce voyage qui serait court. Si, par aventure, j'étais retenu à Vienne, j'y consulterais mon vieil ami, le Dr Benedict. Seulement je devais partir seul, je n'emmenerais même pas mon valet de chambre. Je désirais dépenser le moins possible pour mes besoins personnels.

Une heure après, l'express de nuit m'emportait à Vienne.

CHAPITRE II

VIENNE — BELGRADE

Cette nuit, étendu sur une couchette de l'express de Vienne, j'éprouvai un bien-être que je ne connaissais plus depuis longtemps, je n'étais tourmenté par aucun de mes nombreux malaises ; pourtant j'avais enfreint toutes les règles de conduite auxquelles je m'astreignais à cette époque de ma vie. J'étais sorti seul ; pendant des heures, assis dans un Café, j'avais médité une résolution extrême, puis, mon parti pris, j'avais agi en conséquence sans m'arrêter aux difficultés, et je ne sentais nulle fatigue.

Je n'avais pas touché aux rafraîchissements que je m'étais fait servir au Café, j'avais refusé de dîner chez moi et je ne souffrais pas de la faim. Quoique accoutumé à me coucher de bonne heure, je n'avais pas sommeil. Si je mentionne ces petits détails, c'est qu'ils prouvent à quel point mon être tout entier était soudainement absorbé par une idée, qui me communiquait la force physique et morale nécessaires à son accomplissement. Je jouis d'abord du bonheur si rare de se sentir pleinement

satisfait d'une action, puis je me demandai si je serais capable de réaliser mes projets ? Combien de temps conserverais-je cette énergie retrouvée d'une manière si imprévue ? Comment réussirais-je à mettre mon plan à exécution en dépit des difficultés, des obstacles que je ne prévoyais que trop.

Le succès de toute l'entreprise était basé sur le consentement de l'Archevêque Michel. Je ne doutais pas de sa sympathie, mais ne subirait-il pas l'influence de son Gouvernement ? Celui-ci pouvait appréhender une agitation chez le peuple serbe, voyant un Comité International venir au secours de ses frères de race opprimés ?

En arrivant à Vienne, je me hâtai d'aller m'informer au bureau de poste central si un télégramme m'attendait poste-restante. Il me fut remis immédiatement, mais je ne l'ouvris pas et retournai vers le Grand Hôtel où j'étais descendu. Passant à proximité de la Burgplatz, j'y entrai et devant le Palais Impérial je me mis à arpenter l'espace compris entre les deux belles statues des grands chefs de l'Armée autrichienne, l'Archiduc Charles et le Prince Eugène de Savoie ; les mains dans mes poches je serrais de la gauche la dépêche reçue à l'instant et de la droite — un revolver chargé.

Ma résolution était bien arrêtée : dans le cas où l'Archevêque déclinerait la présidence du Comité, il me serait impossible d'agir en qualité de Délégué ; ne pouvant même commencer l'action dans laquelle je m'étais engagé, il ne me restait qu'une alternative : une balle en plein cœur. Dans ma poche de côté se trouvaient un testament très bref et une somme importante pour les

réfugiés herzégoviniens. Après avoir parcouru trois fois l'intervalle entre les deux statues je m'arrêtai devant celle de l'Archiduc et ouvris le télégramme.

Mgr Michel répondait en ces termes :

« J'accepte la présidence du Comité et vous bénis pour votre initiative. Venez dans mes bras, mon cher fils, nous chercherons ensemble les moyens d'exécuter cette œuvre sainte et charitable ».

Mon horizon s'illuminait. Avec le Chef de l'Eglise de Serbie comme président, le Comité International existait sans aucun doute possible et je pouvais agir en qualité de Délégué. Combien j'étais heureux et fier de collaborer avec un homme d'une si haute valeur morale, l'un des meilleurs qui se puissent rencontrer. Rassuré sur la fondation de l'œuvre internationale d'assistance, je me souvins que je l'avais entreprise sans consulter aucune autorité russe. Puisque je me trouvais à Vienne, je devais aller voir l'Ambassadeur de Russie, lui exposer mon but et mon plan.

En Russie, il était permis aux descendants des réfugiés de race slave et de religion orthodoxe de conserver l'amour de leur patrie d'origine et de chercher à la libérer. En travaillant pour elle, ils servaient en même temps la Russie.

Désirant obtenir une audience immédiate de l'Ambassadeur je lui fis passer ma carte sur laquelle j'avais écrit au crayon : « Délégué du Comité International, etc. ». Il me fallut attendre plusieurs minutes avant de voir apparaître un des secrétaires de l'Ambassade, l'air embarrassé, inquiet même. Il me dit que l'Ambassadeur

était fort occupé, puis me demanda en indiquant le mot International :

« Quel est ce Comité ? Qui est à sa tête ? Comment pouvez-vous en être le Délégué en votre qualité de Russe ? »

Je lui répondis que le Président était le Métropolitain de Serbie, que les souffrances des réfugiés Bosno-Herzégoviniens excitaient une vive sympathie chez tous les Russes et que j'étais moi-même d'origine herzégovinienne. Le caractère international de ce Comité permettait d'unir dans une œuvre d'assistance charitable les chrétiens de toutes les confessions et de toutes les nations, en évitant les injustes soupçons de l'Europe Occidentale à l'égard de la Russie, si elle avait pris seule cette bienfaisante initiative dans les Balkans.

« Le Métropolitain Michel est très influent, il a une forte personnalité, des vues politiques bien arrêtées ; il inspire au Gouvernement Austro-Hongrois une grande méfiance et cause de sérieuses appréhensions ».

Après avoir fait cette déclaration d'un ton froid et officiel, le Secrétaire s'adoucit soudainement et d'une voix devenue cordiale me demanda tout bas :

« Dites-moi, je vous prie, n'est-ce pas Mme Novikoff qui a formé ce Comité et vous a choisi comme Délégué ?

— Mme Novikoff ! Mais je n'ai jamais été présenté à l'Ambassadrice.

— Oh! Je veux dire la belle-sœur de l'Ambassadeur ; la célèbre O. K. qui vit à Londres, c'est une amie de M. Gladstone. Quoique ultra-conservatrice quand il

s'agit de la politique intérieure en Russie, elle aime se mêler de tous les mouvements nationalistes et des tentatives de réformes. A cause de son nom et de sa parenté elle nous cause bien des ennuis ici.

— Quoique Slavophile et Slave moi-même, je ne poursuis actuellement aucun but politique. Mon unique objectif est de sauver l'existence des femmes et des enfants de Bosnie et d'Herzégovine qui ont échappé aux massacres turcs. Voulez-vous être assez aimable pour présenter mes respectueux hommages à son Excellence et mes profonds remerciements de m'avoir ménagé une conversation aussi instructive ».

Sans m'en apercevoir, par une ancienne habitude, je m'étais servi pour cette formule de congé de la langue alors seule en usage parmi les diplomates russes.

Mon interlocuteur parut surpris, ses manières changèrent brusquement.

« Son Excellence sera désolée d'avoir manqué votre visite », dit-il en me serrant la main et s'exprimant lui aussi en français. « Je suis convaincu qu'elle vous recevra ce soir, plus tôt même si vous le désirez ?

— Merci mille fois, je serai heureux de voir l'Ambassadeur lors de mon prochain passage à Vienne ; aujourd'hui je dois partir sans retard pour Belgrade.

— Eh ! bien partez et revenez-nous vite ; habitué à la diplomatie vous saurez agir avec prudence. A notre prochaine rencontre, vous comprendrez mieux au milieu de quelles complications et difficultés nous avons à défendre les intérêts de notre patrie ».

Depuis neuf ans que j'avais quitté la Carrière,

c'était la première fois que je reprenais contact avec notre corps diplomatique. Cette entrevue, peu importante en elle-même, avait l'avantage de me rappeler que notre représentation à l'étranger avait deux caractères bien tranchés.

Les diplomates accrédités près les principaux Etats de l'Europe étaient de langue, d'esprit, de manières de véritables Occidentaux, s'intéressant aux questions générales. Néanmoins ils subissaient l'influence des éléments Germano-Russes d'autant plus puissants à la Cour et dans le Gouvernement que des liens de famille, d'amitié personnelle unissaient la dynastie Russe à la dynastie Prussienne.

Ils avaient tous passé par la *Chancellerie diplomatique* dont les membres servaient de secrétaires au Ministère des Affaires Etrangères avant d'être envoyés dans nos Ambassades. Beaucoup d'ardents patriotes les considéraient presque comme des étrangers, les soupçonnant d'ignorer les véritables intérêts nationaux, tout au moins d'y rester indifférents.

Mais au Ministère des Affaires Etrangères, à côté des diplomates assez impopulaires de la *Chancellerie diplomatique*, le Département Asiatique avait formé un nouveau type d'agents, ceux-ci Russes, c'est-à-dire Slaves. Ils occupaient tous les postes consulaires de l'Asie et de l'Europe Orientale du Sud, défendant avec enthousiasme, souvent à leur propre préjudice, la vie et la liberté des Orthodoxes sujets de la Turquie — depuis quelque temps ils s'intéressaient chaudement aux Slaves de l'Autriche-Hongrie. Comme leurs vues, leurs sen-

timents étaient purement nationaux, ils se servaient d'ordinaire de la langue russe. Si les diplomates russes de l'Occident suivaient une ligne politique agréable à la Cour et à la Bureaucratie de Pétersbourg, les consuls slavophiles étaient encouragés par la Presse russe et la Société, en particulier celle de Moscou.

Pendant mon voyage à Belgrade j'eus le temps de récapituler tous ces faits, de me rendre compte des obstacles que j'allais rencontrer en voulant accomplir la tâche que je m'étais donnée. A l'Occident, les diplomates russes ne verraient en moi qu'un nouvel embarras qu'il convenait d'écarter ; à l'Orient, au contraire, nos agents auraient probablement tendance à exagérer l'importance de mon entreprise, ce qui rendrait le succès encore plus douteux. Néanmoins ces appréhensions n'ébranlaient pas ma résolution irrévocable de sauver les réfugiés de Bosnie-Herzégovine des horreurs de la faim, me tenant en dehors de la politique. C'est seulement après avoir accompli ce premier devoir que je passerais au second : essayer de rendre à ces malheureux pays une sécurité suffisante pour permettre aux habitants d'y revenir.

J'atteignis Belgrade dans la soirée. Sachant combien Mgr Michel était matinal, je me contentai d'envoyer un message annonçant mon arrivée et lui demandant de me recevoir dès que cela lui conviendrait. Je réfléchis alors que si l'heure était trop tardive pour rendre visite à un haut dignitaire de l'Eglise, elle ne paraîtrait pas telle à un ami diplomate. Je me fis conduire chez le Consul général de Russie qui remplissait en même temps les fonc-

tions d'Agent diplomatique. La Principauté de Serbie n'étant pas un Etat indépendant, les puissances étrangères ne pouvaient accréditer près d'elle des Ministres plénipotentiaires. La Russie était alors représentée à Belgrade par M. Kartzoff que j'avais connu Consul général à Corfou, lors de mes deux séjours dans cette île en 1866 et 1869 ; nous avions discuté ensemble tous les sujets politiques, principalement les questions orientales.

Il réunissait en lui les deux types de diplomates russes ; en effet, après avoir été formé à la Chancellerie, il avait été choisi pour des postes importants en Orient. Quoique peu favorisé par la nature — ses amis le disaient d'une laideur attrayante et distinguée — il avait épousé une très belle personne, fille d'un Français de Syrie, qui l'aida puissamment dans sa carrière, car elle connaissait aussi bien la langue arabe que le caractère des peuples orientaux.

J'eus la chance de trouver M. et Mme Kartzoff chez eux en compagnie d'un seul ami ; leur accueil fut des plus chaleureux.

« A la bonne heure », me dit Kartzoff, « vous voici de nouveau sur la scène, je n'ai jamais cru à votre disparition définitive dans les coulisses !

« Des insurrections de Chrétiens, des massacres par les Turcs, des réfugiés qui meurent de faim ! mais, mon ami, ce sont des choses « usuelles », « normales » dans l'Empire Ottoman. Vous ne voulez pas vous mêler de politique, je me demande comment vous y réussirez ? Mais cette petite flamme allumée en Herzégovine peut gagner rapidement les contrées voisines, provinces Tur-

ques ou Etats chrétiens vassaux. Quel bel incendie dans la Péninsule ! l'Europe tout entière risque de flamber ! »

En écoutant le récit de mon entrevue avec le Secrétaire de l'Ambassade de Vienne, mon hôte rit de bon cœur.

« Je crois deviner le nom de ce Secrétaire et pourquoi il fut chargé de vous recevoir. La visite du Délégué d'un Comité International aura terrifié Novikoff ; il a des idées assez hardies qui se combinent mal avec la timidité de son caractère. Dernièrement il a inauguré une nouvelle ligne politique. Il essaie d'édifier une entente Austro-Russe qui libèrerait l'Autriche de l'influence germanique, ce qui fortifierait la position de la Russie en Europe. Poursuivant ce dessein, il tourne le dos aux Slaves ; apprenant qu'une action allait être engagée en faveur de l'Herzégovine, il aura chargé son secrétaire de confiance de vous dissuader d'une telle entreprise.

« Oh ! Novikoff est un brave et honnête homme ! Seulement il oublie que l'ignoble trahison de l'Autriche pendant la guerre de Crimée a inspiré en Russie un dégoût universel ; cela le rend impopulaire. Actuellement, beaucoup de Russes placent leur confiance en un diplomate qui n'est pas de la Carrière, c'est notre Ambassadeur à Constantinople, un homme étonnant. Le général Ignatieff se déclare partisan résolu de la libération de tous les peuples chrétiens esclaves des musulmans et néanmoins il entretient les relations les plus cordiales avec la Porte ; non seulement les cercles officiels Turcs le respectent, mais ils ont une grande confiance en lui.

On croit en général qu'il jouera le premier rôle lors de la prochaine crise orientale.

— Mais quelle est la politique de Gortchakoff lui-même ? Tel que je le connais, il n'a pas l'habitude de laisser ses subordonnés agir d'une façon indépendante.

— Notre prudent Chancelier est assez conscient de sa force pour ne pas redouter l'ambition des autres. Il tient la balance égale entre Novikoff et Ignatieff contrôlant l'action de l'un et de l'autre.

« Sa politique personnelle repose principalement sur l'amitié de Bismarck ; il le croit dévoué à sa personne, désireux de prouver par des actes la gratitude de la Prusse envers la Russie qui l'a soutenue dans les trois dernières guerres. L'avenir seul montrera s'il voit juste ».

Kartzoff ajouta :

« Le Métropolitain vous attend avec une joyeuse impatience ; votre initiative remplit tous les Serbes d'enthousiasme. Néanmoins vous ferez bien, mon Cher, d'éviter les réunions publiques, peut-être même les entrevues avec les membres du Gouvernement. Ils sont extrêmement désireux de ne fournir aucun nouveau prétexte à l'attitude hostile de l'Autriche ou à l'attaque toujours menaçante de la Turquie.

Le lendemain matin, j'étais seul avec le Métropolitain qui me déclara solennellement que mon entreprise actuelle le comblait de joie, car elle justifiait l'affection vraiment paternelle qu'il m'avait vouée en 1867.

« A cette époque nos efforts n'ont pu aboutir, mais votre nouvelle initiative aura, je l'espère, un meilleur résultat. Avant tout il faut préserver la vie et la santé des

femmes et des enfants d'Herzégovine, ce beau rameau de la souche serbe. Récemment les massacres, les insurrections ont gagné la Bosnie, nous avons déjà de nombreux réfugiés de cette province parmi nous. Naturellement, nous pouvons compter sur l'aide amicale de la Russie, qui ne nous fera jamais défaut ; mais elle a besoin de paix, nous ne devons pas lui susciter des complications avec d'autres Puissances, intéressées à soutenir la tyrannie turque envers les chrétiens.

« Au début des massacres turcs en Herzégovine, je pensai qu'il était de mon devoir, comme évêque chrétien, de faire appel à tous les évêques de la chrétienté ; si vous saviez quelles réponses j'ai reçues ?

« Deux évêques, l'un français, l'autre italien, me conseillèrent de profiter de cette leçon de la Divine Providence, pour reconnaître la suprématie du Pape, après quoi toutes les nations catholiques nous assureraient liberté et prospérité... ils me l'affirmaient du moins.

« Un évêque anglais m'écrivit une fort longue lettre ; il me suppliait, en termes aimables d'ailleurs, d'enseigner à notre peuple la tolérance à l'égard des autres églises, particulièrement de « l'Eglise juive ! » Que dites-vous de cela ? Je n'ai jamais entendu mentionner cette Eglise. Nous avons en Serbie des Juifs qui parlent un bon espagnol, des Séphardims ; ils ne sont pas détestés et ne se plaignent de personne. Quel rapport existe-t-il entre ces Juifs et les massacres des Serbes chrétiens par les Turcs ? Comment ai-je mérité ce prêche ?

« Vous avez eu raison de former un Comité Inter-

national à Paris, ville où tous les peuples du monde se rencontrent ; de là il doit être possible d'éveiller les sympathies des chrétiens de l'Europe en faveur des victimes de la cruauté musulmane.

— Je dois vous dire, Monseigneur, qu'il y a dans notre Comité un évêque catholique, je suis convaincu que vous ne ferez aucune objection à sa présence.

— ? ?

— C'est l'évêque de Dyakovar.

— Strossmayer ! ah ! pas la moindre. C'est un grand patriote Croate, très bienveillant envers les Serbes. Il prêche dans sa cathédrale, que la différence de religion ne doit pas être un obstacle à l'amitié, la bonne entente de deux peuples de la même race, parlant la même langue. Il serait désirable de l'amener à travailler avec nous pour l'unité Serbo-Croate. Il faut le nommer vice-président, car des parties de l'Herzégovine et de la Bosnie sont habitées par des catholiques.

— Je lui ai télégraphié qu'il est élu vice-président, mais je n'ai pas encore reçu sa réponse.

— Vous avez agi sagement, cela peut avoir d'importantes conséquences. Essayez d'intéresser des hommes éminents de différentes religions et nationalités, faites-les coopérer au salut des Bosno-Herzégoviniens ; cette œuvre humanitaire doit réunir toutes les âmes de bonne volonté ».

Mgr Michel me dit que M. Ristitch, le Premier Ministre de Serbie avait la meilleure opinion de moi et de mon entreprise, mais que mieux vaudrait ne pas l'aller voir maintenant. Les diplomates Autrichiens, si soup-

çonneux, pourraient mal interpréter notre entrevue. La situation serait différente lors de ma prochaine visite à Belgrade.

En terminant, le Métropolitain m'embrassa, m'appela son fils spirituel, bénit ma nouvelle entreprise, m'assura de son concours absolu.

« Du fond du cœur je prierai pour que le succès couronne vos efforts ! »

Revenu à l'hôtel, je trouvai un mot de Kartzoff, m'annonçant sa visite à 2 heures de l'après-midi ; il voulait me voir avant que je ne quitte Belgrade. Dans cette dernière conversation, il me dit avoir vu le Premier Ministre le matin même, désirant savoir comment il jugeait mon initiative.

« Ristitch est extrêmement intéressé, il m'a fait mille questions, mais j'ai l'impression qu'il préfère ne pas vous voir, les espions Autrichiens surveillent de si près son attitude à l'égard de l'insurrection d'Herzégovine. Ah ! il m'a appris une chose dont vous ne m'avez pas parlé — l'élection de l'évêque Strossmayer comme vice-président. Ristitch considère que ce fait est à lui seul presque aussi important que la création du Comité. Il dit que Strossmayer n'a pas de préjugés contre l'Eglise orthodoxe, qu'il préconise une entente Serbo-Croate. Sa participation à l'œuvre d'assistance Bosno-Herzégovinienne entraînera celle de nombreux Croates et pèsera sur les autorités Autrichiennes qui seront obligées de tolérer cette assistance.

« Ici nous allons suivre avec un intérêt passionné les progrès de votre belle œuvre. Vous trouverez à Raguse

notre représentant Yonine, c'est à la fois un ardent slavophile et un honnête homme d'une rare énergie. Malheureusement il est trop impulsif et pétri d'illusions. Mais je m'en rapporte à vous pour tirer parti de ses qualités, sans permettre à ses défauts de nuire à une tâche qui lui sera aussi chère qu'à vous ».

CHAPITRE III

Zagreb

J'étais extrêmement satisfait de ma visite à Belgrade. Non seulement je pouvais compter sur l'appui affectueux du Métropolitain, mais j'avais l'impression que mon œuvre en faveur des réfugiés Bosno-Herzégoviniens gagnerait les sympathies du Gouvernement et du peuple de Serbie. Mon ami Kartzoff m'avait donné de très précieuses informations sur les divers courants politiques de la diplomatie russe et montré que les événements de Bosnie-Herzégovine n'étaient pas considérés sous le même angle en Europe ou dans les Balkans. C'était une vive satisfaction pour moi de voir toutes les personnalités compétentes attacher une grande importance au choix de Mgr Strossmayer comme vice-président de mon Comité.

Pourtant j'avais le double regret de ne pas le connaître et de n'avoir aucun contact avec les Croates. Dix ans plus tôt, j'avais envisagé favorablement une étroite amitié Serbo-Croate, mais à cette époque j'étais trop absorbé par l'idée de l'union de toutes les branches de la

race serbe orthodoxe pour l'élargir au point d'y faire entrer un peuple catholique de la monarchie des Habsbourg. Maintenant je comprenais que la destinée de la Bosnie et de l'Herzégovine ne pouvait s'accomplir sans le concours des Croates. Ils formaient eux aussi une partie de la population de ces contrées, ils avaient par conséquent le droit de coopérer avec nous à l'œuvre d'assistance aux réfugiés.

A l'hôtel où je séjournais à Belgrade j'avais rencontré un Serbe de la *Militar-Grenze* (Frontière militaire), que j'avais connu en 1868 et qui, apprenant mon intention de me rendre à Zagreb, offrit de m'y accompagner. Nous quittâmes Belgrade sur un bateau à vapeur qui remontait la Sava, cette rivière formait la frontière d'abord entre la Serbie et l'Autriche-Hongrie, puis entre celles-ci et la Bosnie.

Je m'installai tranquillement sur le pont, contemplant les terres fertiles qui s'étendent sur les deux rives et prenant le plus vif intérêt aux récits de mon compagnon Yovanovitch.

Il était d'origine bosniaque. Après la conquête turque, sa famille n'avait pas quitté le pays, les jeunes hommes continuaient à combattre les Turcs dans la partie montagneuse de la contrée chaque fois qu'ils en avaient l'occasion. Eux et bien d'autres Bosniaques, au cours des XVI^e^ et XVII^e^ siècles saluèrent comme des libérateurs les armées des Habsbourg et s'y enrôlèrent volontairement. Mais lorsque l'Autriche se vit obligée de rendre à la Turquie les parties de la Bosnie et de la Serbie qu'elle avait conquises, elle offrit aux Bosniaques, aux

Herzégoviniens et aux Serbes de venir s'établir dans la Basse Hongrie ravagée par des guerres séculaires. Elle leur assurait qu'ils formeraient là un Etat Serbe indépendant ; selon l'immuable tradition autrichienne, cette promesse ne fut pas tenue ; les colons se virent en butte à des persécutions politiques et religieuses. Fermement attachés à leur Eglise et à leur nationalité ils commencèrent à émigrer en masse en Russie.

Désireux d'arrêter cet exode et de garder à son service d'excellents soldats, le Gouvernement de Vienne se décida à créer tout le long de la frontière Austro-Turque, une zone appelée « *Militar-Grenze* » où les Austro-Serbes furent transportés. Tous les hommes de cette nouvelle province étaient astreints à un service militaire permanent assez semblable à celui des Cosaques en Russie. Yovanovitch reconnaissait que ce régime était supportable. La religion, la langue, la nationalité des Serbes étaient respectées ; ils avaient leur propres officiers, parfois même étaient commandés par leurs propres généraux. Ils avaient pour mission de combattre tous les ennemis du Souverain et les historiens étrangers ont noté que les Habsbourg n'avaient pas de meilleurs soldats que leurs sujets serbes. Naturellement, ceux-ci eussent préféré combattre pour libérer la Serbie du joug turc, mais ils se battirent vaillamment partout où ils furent envoyés contre les Prussiens, les Français, les Italiens. Les commandants en chef Autrichiens les employaient comme troupe de choc pour briser les résistances acharnées.

Lorsqu'en 1849 les régiments Magyars se joignirent

à leurs concitoyens révoltés et qu'il fut dangereux de se fier aux Germano-Autrichiens, les Serbes et les Croates restèrent les seuls défenseurs de l'Empire d'Autriche jusqu'au moment où l'armée Russe si généreusement envoyée par Nicolas Ier, le sauva. Louanges, récompenses de toute sorte furent prodiguées aux loyaux et braves Austro-Yougo-Slaves.

« Mais, s'écria Yovanovitch, « cela ne nous a pas empêché d'être donnés à la Hongrie lorsque l'unité de l'Empire d'Autriche fut définitivement brisée. La frontière militaire devint un comitat hongrois avec une administration et une langue magyares ; on voulut nous transformer en patriotes hongrois, en nationalistes magyares. Ceci nous rapprocha des Croates encore plus exaspérés que nous quoiqu'ils aient réussi à préserver quelques-uns de leurs droits. Nos deux peuples n'ont plus qu'une espérance : accroître notre nombre et notre influence par la réunion à la Monarchie d'abord de la Bosnie et de l'Herzégovine libérées, puis peut-être plus tard par celle de la principauté de Serbie. Alors les Croates et les Serbes unis réclameront la même position que celle donnée à la Hongrie. Vienne semble disposée à suivre cette politique, mais Budapest s'y oppose catégoriquement... »

A ce moment notre bateau s'arrêta et nous débarquâmes en territoire croate. Pendant qu'on déchargeait nos bagages notre attention fut attirée par les coups de feu et les clameurs de deux groupes de combattants sur l'autre rive de la Sava, c'est-à-dire, en Bosnie. La nuit tombait, nous ne pouvions voir de la rive croate ce

qui se passait là-bas, mais un de nos voisins dit : « Oh ! cela doit être un engagement entre les troupes turques irrégulières et les insurgés bosniaques ». Un regard échangé avec Yovanovitch nous révéla le même désir, néanmoins il s'en remettait à moi de la décision à prendre. Je me souvins qu'à Paris ma première impulsion avait été de me joindre à quelque troupe de ces insurgés et de donner à leur cause la seule chose que je me croyais capable de donner : ma vie — à peine débarqué l'occasion semblait s'offrir de réaliser ce désir. Depuis peu de jours, il est vrai, j'avais conscience de pouvoir rendre d'autres services plus importants, mais la vigueur, l'énergie que je venais de déployer n'étaient-elles pas les dernières étincelles d'un feu prêt à s'éteindre ?...

Toutefois, une voix intérieure se fit entendre, elle disait fermement.

« J'ai affirmé à tout le monde que mon but est de secourir les femmes et les enfants, est-ce de cette façon que j'y réussirai, que je justifierai mon appel à l'Europe entière ? Si j'avais le droit de penser à me faire tuer lorsque j'étais un malade incapable de tout effort, ne serait-ce pas une lacheté stupide de céder à cette inclination maintenant que j'ai organisé différentes choses pour mettre à exécution des plans beaucoup plus larges ? Vais-je reculer devant des efforts pénibles et prolongés ? Est-ce que mes ancêtres n'ont pas toujours poursuivi leurs desseins jusqu'à la dernière extrémité ?

Je dis à mon ami :

« Notre impulsion est inspirée par un sentiment na-

turel, mais il ne faut pas y céder, réservons notre action directe pour une meilleure occasion ».

Yovanovitch acquiesça d'un signe de tête et nous montâmes en voiture. Néanmoins l'impression de cette courte lutte intérieure fut si violente qu'elle a effacé de ma mémoire plusieurs autres incidents de cette journée. J'ai un vague souvenir de la rencontre d'un ami de Yovanovitch, homme politique croate qui, entendant mon nom, s'écria :

« Mais c'est le délégué du Comité International dont le très vénéré Mgr Strossmayer est vice-président ! »

Il me dit alors que ce dernier était à Rome d'où il ne reviendrait pas avant une quinzaine de jours ; d'Italie il avait informé ses amis de Dyakovar et de Zagreb de son entrée dans le Comité International et de sa volonté d'y travailler pour « le soulagement de nos frères opprimés les chrétiens de Bosnie et d'Herzégovine ».

Cette information si désirée me délivrait d'une anxiété presqu'aussi poignante que celle que j'éprouvais en attendant la réponse de Mgr Michel ; mais j'avais ressenti ce jour-là des émotions tellements multiples que certains détails m'échappent. En particulier je regrette de ne pouvoir donner les noms de ceux qui m'aidèrent avec tant de bonté à atteindre Zagreb.

A cette époque la capitale de la Croatie était une petite ville d'aspect sévère, fameuse par son héroïque défense contre les armées turques. Je remarquai ce que les nobles magyarisés appelaient « leurs palais ». C'étaient de grandes maisons à un seul étage entourées

chacune d'une cour très vaste. Elles me rappelaient les demeures des vieilles familles nobles de Moscou telles que je les avais vues dans mon enfance.

Les Croates qui sympathisaient avec mon entreprise, approuvèrent mon désir d'éviter toute publicité pendant mon séjour à Zagreb ; ils m'invitèrent à un Café situé dans une rue tranquille. Là je rencontrai de nombreux intellectuels, patriotes ardents qui eurent la bonté de m'exposer complètement la situation actuelle et les aspirations du peuple Croate.

L'introduction du Dualisme qui déchirait en deux la monarchie des Habsbourg paraissait encore plus odieuse aux Croates qu'aux Serbes de la Militar-Grenze ; ces derniers n'étaient que des émigrants de Serbie tandis que les premiers formaient une nation dont les rois avaient juré de sauvegarder l'unité et l'indépendance. En abandonnant la Croatie aux chefs magyars de la Hongrie, ces rois commettaient une action illégale et antinationale.

Le Gouvernement de Budapest avait commencé par arracher à la Croatie un riche district de son territoire comprenant son unique port de mer, Reka (Fiume). Il était maintenant sous l'administration hongroise et ne servait plus qu'au commerce de la Hongrie.

« Sous nos souverains nationaux, la Croatie comprenait une grande partie de la Dalmatie et presque toute la Bosnie. C'est seulement lorsque nos ancêtres commirent l'erreur d'élire pour roi celui de Hongrie, que notre territoire fut injustement limité. Aujourd'hui une chance s'offre à nous ; la Bosnie et l'Herzégovine révol-

tées uniraient volontiers leur destinée à la nôtre, si nous les aidions à conquérir la liberté. Notre Empereur-Roi serait heureux d'une telle extension de son royaume croate. Malheureusement cette idée rencontre de l'opposition à l'intérieur et à l'extérieur de la Monarchie. Les Magyars redoutent l'annexion de deux provinces slaves ; cet accroissement de l'élément slave aurait pour conséquence de substituer un Trialisme au Dualisme actuel. Puis les Serbes de la Principauté jalousent les Croates d'une culture plus avancée, plus proche de celle de l'Europe. Ils réclament pour eux-mêmes la possession de la Bosnie ainsi que de toutes les provinces de l'Empire de Douchan qu'ils rêvent de restaurer. Ils ne comprennent pas que la meilleure politique pour eux serait de former avec les Croates une nation yougoslave ! »

Je remerciai mes interlocuteurs des informations qu'ils venaient de me donner, les assurant de ma sympathie pour leur désir d'harmonie entre les Croates et les Serbes.

« Tout ce que vous m'apprenez me servira le jour où il me sera possible de m'occuper de politique. A présent je dois me consacrer au soulagement des réfugiés Bosno-Herzégoviniens. Mgr Strossmayer, en acceptant la vice-présidence de mon Comité, a fortifié mon espérance dans le succès de notre entreprise. J'ai le vif regret de n'avoir pu le rencontrer mais j'espère être plus heureux lors de ma prochaine visite à Zagreb ».

Ils louèrent de nouveau mon initiative, promirent de m'aider de tout leur pouvoir et affirmèrent que le

meilleur gage de réussite dans une œuvre charitable envers les chrétiens des deux religions, était l'association d'un évêque catholique, patriote croate et d'un archevêque orthodoxe, patriote serbe. Ils avaient la plus haute opinion de l'intelligence et du caractère de Mgr Michel, sans le connaître personnellement.

Au moment de nous séparer, un jeune politicien croate qui jusque là ne s'était pas mêlé à la conversation, prit la parole, cédant à une impulsion.

« Il y a une haute personnalité dont le nom n'a pas été encore mentionné et qui peut bientôt jouer un grand rôle dans les événements, c'est le prince Nicolas de Monténégro. Il exerce une forte influence sur les Herzégoviniens, les Dalmates, les Albanais, bien d'autres encore. Le Gouvernement de Belgrade en est jaloux, mais mon oncle et moi qui lui avons fait une visite le mois dernier, avons été émerveillés de la rectitude de son jugement et de la largeur de ses vues. Le diplomate russe accrédité à Cettigné, M. Yonine, est en grande faveur près de lui et le tient en étroites relations avec le Gouvernement de Saint-Pétersbourg. L'un et l'autre se montreront disposés à soutenir votre œuvre et vous apprendront bien des choses que nous ignorons ici ».

Le lendemain matin, désireux de partir de bonne heure pour Raguse, j'achevais ma malle lorsqu'un messager en uniforme militaire vint m'informer que le Général D... J. (je ne suis retrouver son nom en entier), commandant des troupes en Croatie (ou dans le Militär-Grenze Croate) désirait me voir. Je répondis qu'étant

sur le point de partir je serais bien aise s'il pouvait me recevoir immédiatement. Le messager sourit : « C'est exactement ce que le Général désire : il m'a chargé de vous conduire près de lui sans délai ».

Une voiture attendait et nous mena rapidement chez le Général. Je vis un homme grand, d'une structure puissante, la poitrine constellée de croix et de médailles qui me reçut avec une courtoisie raffinée et m'accueillit par ces mots :

« Je suis enchanté de voir le Délégué du Comité International de Paris, cette *ville lumière* dont émanent de si nombreux rayons de culture et de civilisation. Quelle bonté chez les fondateurs du Comité de vouloir aider les réfugiés sur le territoire de la Monarchie ! Nous faisons ce que nous pouvons en leur faveur, mais notre pays n'est pas aussi riche que la France ou l'Angleterre, nous sommes obligés d'aider certaines provinces de notre propre territoire. L'afflux des chrétiens turcs est un grand embarras pour nous, il faut que toutes les Grandes Puissances s'unissent pour en découvrir l'origine, y mettre un terme et l'empêcher à l'avenir. Votre œuvre peut contribuer d'une manière efficace à régler cette question ».

Alors, d'un ton fort aimable :

« Voulez-vous me permettre de voir les documents où les plans de votre Comité sont exposés et les instructions qui vous sont données sur la manière d'accomplir votre tâche ?

Je lui tendis le document reçu des mains de Mgr Michel. Le Général chargea un secrétaire de le traduire

du serbe en allemand. Ceci s'exécute rapidement, l'original me fut restitué tandis que le Général étudiait la traduction avec beaucoup de soin. Après quoi, abandonnant le ton amical il me dit avec une froide politesse : « Le Gouverneur général de Dalmatie vous permettra probablement de distribuer les dons du Comité de Paris aux réfugiés Bosno-Herzégoviniens. Nous avons comme règle de favoriser l'activité de toutes les organisations charitables aussi longtemps qu'elles ne deviennent pas un instrument d'agitation politique ».

Le même jour je quittai Zagreb par chemin de fer pour atteindre Fiume où j'eus la chance d'arriver à temps pour retenir une cabine sur un navire de Lloyd Autrichien partant pour Raguse.

CHAPITRE IV

Raguse

J'éprouvai un tel soulagement à être seul, sans aucune discussion à soutenir pendant trois jours, que je m'enfermai dans la cabine, n'ouvrant la porte qu'au domestique chargé de servir mes repas. A travers une large fenêtre ronde grande ouverte, le paysage des côtes Dalmates, d'une exquise beauté, récréait ma vue, reposait mon esprit, réchauffait mon cœur, infusait dans tout mon être une vitalité nouvelle. Je jouissais de la Nature, de l'Art, de l'Histoire, sans m'attacher à aucun fait concret, presqu'inconsciemment, comme j'aurais écouté un hymne céleste... Cette solitude, indolente en apparence, me permettait d'intensifier un travail de pensée, de réfléchir aux moyens les plus propres à réaliser mes projets. Les informations recueillies à Vienne, à Belgrade, à Zagreb me prouvaient trop bien que même une œuvre de pure charité ne pourrait réussir qu'à la condition de ménager les intérêts des divers Gouvernements et les sentiments des différentes nations se trouvant plus ou moins en cause.

Notre navire ayant fait escale à Gravosa, je me

fis conduire en voiture à Raguse, commençant mes visites par le bureau de poste. Lorsque je réclamai la correspondance adressée au Délégué du Comité International on me remit une telle quantité de lettres et de journaux que mes deux mains ne purent les contenir. On m'indiqua aussi à la Poste, « l'un des meilleurs hôtels de Raguse » (il y en avait deux en tout). Je m'y fis conduire et commençai sans retard l'examen de ce qui m'avait été envoyé, groupant lettres et journaux d'après leur pays d'origne ; tout d'abord ce qui venait de Russie.

Une approbation pleine et entière de mon entreprise formait le fond de toutes les lettres, de tous les articles de journaux. Les Russes étaient si profondément convaincus que la protection de nos coréligionnaires vivant sous le joug musulman constituait pour eux un devoir religieux et national, qu'aucune censure n'aurait pu être exercée pour atténuer l'expression d'un sentiment général. La presse, muselée lorsqu'il s'agissait de la politique de l'Europe occidentale, était libre de juger les événements dont l'Europe orientale était le théâtre. C'est pourquoi mon appel, reproduit par tous les journaux, était accompagné d'articles de fond, de lettres à l'éditeur, réclamant beaucoup plus qu'une simple assistance aux réfugiés de Bosnie-Herzégovine.

Le groupe suivant, très sympathique lui aussi, représentait l'Italie ; les organes de la presse rappelaient les souffrances des Italiens sous le joug étranger (Autrichien) et faisaient allusion à « *l'Italie encore non libérée* ».

En France, de nombreux journaux publiaient mon appel accompagné de commentaires sur la situation lamentable des femmes et des enfants de Bosnie-Herzégovine et sur l'état regrettable des affaires dans les Provinces chrétiennes de Turquie. « En d'autres temps », remarquaient plusieurs écrivains, « la France serait intervenue personnellement en faveur des peuples persécutés, sa politique a toujours été la libération des nationalités opprimées — mais actuellement le premier devoir de tout Gouvernement français est d'éviter au pays des complications pouvant exiger de nouveaux sacrifices. Néanmoins si les autres Grandes Puissances étaient disposées à étudier en commun les mesures propres à améliorer la position des chrétiens de Turquie, la France participerait volontiers à cette discussion ! »

Il y avait aussi plusieurs lettres de mes amis de France. Ils avaient été surpris de me voir passer soudainement d'une sorte de claustration à une vie si active ; ils se réjouissaient de ma guérison complète espérant que ma santé se maintiendrait longtemps. Ils désiraient coopérer à mon œuvre, mais les temps étaient très durs en France, ils n'osaient promettre beaucoup.

Georges Bertrand, mon meilleur ami de Paris, m'envoyait le produit d'une collecte faite par lui au profit des réfugiés et une généreuse offrande personnelle. Il regrettait de n'avoir pas été mis plus tôt au courant de mes plans, ce qui lui aurait permis de faire davantage. Deux pages de sa lettre étaient remplies de conseils ; il craignait de me voir outrepasser mes forces recouvrées depuis si peu de temps, ce qui amènerait

une dangereuse rechute, il m'adjurait d'être prudent.

Aucun journal Anglais n'avait publié mon appel ; le sort des Bosno-Herzégoviniens n'excitait pas le moindre intérêt. Par-ci, par-là une courte note signalant une nouvelle insurrection en Herzégovine, la fuite des familles dans les contrées voisines.

Deux dames Anglaises de mes amies me félicitaient cordialement de mon retour à la vie active et m'exprimaient leur vif désir de m'aider dans une entreprise qui avait toute leur sympathie. Elles en avaient parlé à des parents, à des amis qui étaient membres du Parlement, mais n'avaient pas rencontré un accueil encourageant. L'opinion publique et le Gouvernement considéraient le soulèvement Bosno-Herzégovinien avec appréhension, y voyant le germe de nouvelles complications. La politique Britannique était de maintenir l'intégrité de l'Empire Ottoman, de ne pas permettre que l'agitation des sujets chrétiens de la Turquie puisse devenir une cause de discorde entre les Grandes Puissances. Il y aurait probablement un échange de vues entre les cabinets intéressés d'une manière spéciale au maintien de la paix dans les Balkans et la Grande-Bretagne exercerait son influence en ce sens. Mes aimables correspondantes ajoutaient que néanmoins elles continueraient à recueillir des fonds pour les pauvres femmes et les enfants de Bosnie-Herzégovine et me tiendraient au courant si elles obtenaient un meilleur résultat près de leurs amis politiques.

La formation du Comité de Paris tenait une place importante dans la presse d'Autriche-Hongrie, les opi-

nions exprimées étaient contradictoires. Tous les organes Magyars condamnaient avec véhémence les insurgés Bosno-Herzégoviniens et ne voyaient dans l'assistance internationale à leurs familles qu'un simple prétexte pour fomenter une rébellion Yougoslave et exciter les ambitions panslavistes. Les journaux Austro-Allemands exprimaient des vues similaires quoique sous une forme plus modérée ; néanmoins ils montraient une certaine compassion pour les souffrances des Yougoslaves de Turquie, espérant que ces misères enseigneraient aux Yougoslaves de la Monarchie des Habsbourg à apprécier leur sort, à être reconnaissants aux autorités Autrichiennes. Je remarquai qu'un journal de Vienne et un de Prague inspirés par la Cour, témoignaient de la sympathie aux Bosno-Herzégoviniens ; ils exprimaient même le désir de voir le Gouvernement Impérial prendre l'initiative d'attirer l'attention des autres Grandes Puissances sur la nécessité d'améliorer le sort de ces provinces Turques.

Un autre journal viennois, qui passait pour être en relations directes avec l'Ambassade d'Allemagne, encourageait discrètement cette idée.

Tout cela me préparait à la lecture des journaux allemands qui formaient le dernier groupe. Je comprenais que leur attitude serait déterminée par la politique de soutenir les intérêts russes et autrichiens dans la Péninsule des Balkans; mais je ne m'attendais guère à voir des organes officieux aller jusqu'à préconiser la défense des sujets orthodoxes et slaves de la Turquie, par la Russie à laquelle le Traité de Paris de 1856

avait enlevé le droit exclusif de les protéger. Je fus, en conséquence, étonné de lire des articles, évidemment inspirés, affirmant que la Russie ne pourrait tolérer la persécution constante, les massacres périodiques de ses coréligionnaires et qu'il fallait s'attendre à son intervention.

Ces journaux faisaient aussi allusion aux difficultés que créait au Gouvernement de Vienne la mauvaise administration turque dans les provinces chrétiennes, limitrophes de la partie de son territoire habitée par des populations de même race.

Ainsi, pendant que l'Allemagne poussait la Russie contre la Turquie, elle encourageait l'Autriche à défendre ses intérêts dans les parties voisines de l'Empire Ottoman ; il y avait là matière à réflexions.

Peut-être était-ce l'indication d'événements prochains. Je devais donc étudier le problème sous toutes ses faces, mais éviter d'en parler.

Ces journaux de différents pays m'éclairaient sur la situation ; lorsque à Vienne j'avais passé une demi-journée à prendre les dispositions nécessaires pour me les faire envoyer à Raguse, je n'avais pas perdu mon temps. Maintenant il fallait voir les personnes influentes de la ville.

Naturellement, je me rendis d'abord chez le Consul Général de Russie à Raguse, A. S. Yonine, qui était en même temps Agent diplomatique à Cettigné; il avait une puissante personnalité. D'une taille au-dessous de la moyenne, la tête bien modelée sous une chevelure noire striée de nombreuses mèches grises, il paraissait cinquante ans quoiqu'ayant à peine dépassé la quarantaine.

Ses yeux toujours en mouvement inquiétaient ; leur extrême mobilité d'expression était accentuée par des changements d'attitude et de manières fort imprévus. Dans les moments d'émotion ou de perplexité, il avait un geste particulier ; la main étendue devant son visage, il plongeait ses regards jusqu'au fond des yeux de son interlocuteur, à travers l'écran de ses doigts.

Tout ceci était dû à une sensibilité excessive, largement compensée par la finesse d'observation, la profondeur du savoir, l'énergie dans l'action. Il excellait à poser des questions, à obtenir des informations de ceux les moins disposés à en donner. Ce don expliquait sa merveilleuse connaissance de tous les problèmes des Balkans et de l'Europe Orientale. Ses adversaires les plus déterminés rendaient hommage à son honnêteté et à sa sincérité.

Son fatal défaut était la rapidité avec laquelle il concevait de la sympathie ou de l'antipathie pour toutes les personnes qui l'approchaient ; il s'en tenait obstinément à cette première impression jusqu'au moment où, pour des raisons insoupçonnables, il éprouvait soudainement à leur égard des sentiments tout opposés.

Ardent slavophile, Yonine me reçut à bras ouverts.

« Enfin ! vous voilà, nous avons si grand besoin de vous. De Dalmatie en Herzégovine, de Monténégro en Bosnie les espérances se fondent sur votre activité, votre énergie; les populations n'avaient jamais rêvé à votre Comité International ; maintenant elles attendent tout de lui ».

Il me montra sur son bureau une montagne de journaux slaves et russes :

« Voyez ce qu'ils écrivent à votre sujet.

— Je suis désolé que ma tentative de venir en aide aux femmes et aux enfants de ma patrie d'origine, chose si simple et si naturelle, fasse naître des espérances aussi exagérées. Je ne promets pas beaucoup, mais je ferai de mon mieux, comptant sur l'aide des personnes charitables ».

Il m'assura que lui et ses amis me seconderaient et m'invita à souper ce soir même, ajoutant :

« Nous devons concerter notre action de manière à servir efficacement notre cause commune ».

En quittant le Consulat général de Russie, je me fis conduire à la résidence du Gouverneur Autrichien de la province. C'était un Major Général qui me reçut avec une sincère cordialité bien différente de la flatterie trompeuse, se transformant en menaces à peine voilées, du Général D..., à Zagreb. Il me dit qu'en Dalmatie les autorités et la population étaient, à peu d'exceptions près, tout à fait slaves, chaudement intéressées au sort de leurs frères de race d'Herzégovine. Non seulement mon œuvre ne rencontrerait aucun obstacle, mais je pouvais compter sur une assistance cordiale, une coopération active. Le Gouverneur de la Dalmatie méridionale ajouta ces mots significatifs :

« Il y a de bonnes nouvelles ce matin ; les insurgés Herzégoviniens ont rencontré un détachement Turc près de Trebinye et l'ont complètement écrasé ! »

J'allais ensuite chez le prêtre de la paroisse ortho-

doxe de Raguse. Le Père Novakovitch m'accueillit avec effusion comme l'ami, le défenseur des Slaves orthodoxes.

« Hélas! la première nouvelle que j'ai à vous donner est triste; la petite ration de pain rassis que les autorités faisaient distribuer jusqu'ici aux chrétiens réfugiés de Turquie, vient, sans aucune explication, d'être diminuée de moitié.

— Comment, dis-je péniblement surpris, le Gouverneur m'assurait à l'instant que lui et ses subordonnés avaient une chaude sympathie pour les réfugiés et tout le peuple d'Herzégovine!

— Le Gouverneur était sincère, mais l'administration Autrichienne est soumise à tant d'influences secrètes qu'on ne sait jamais ce qui va se produire! »

Ma longue conversation avec le Père Novakovitch me persuada qu'il serait mon meilleur collaborateur dans l'œuvre d'assistance aux réfugiés. Il connaissait parmi eux plusieurs vieillards, trois ou quatre prêtres en particulier. Il était aussi au courant des coutumes locales et des formalités administratives. Je lui demandai sur-le-champ s'il voulait bien devenir membre de la délégation de notre Comité.

« Certainement, avec plaisir; mais il est nécessaire de nous assurer le concours de quelque catholique marquant; beaucoup de Dalmates sont de religion catholique et notre délégation inspirera plus de confiance si elle n'est pas composée exclusivement d'Orthodoxes.

— Faut-il inviter un prêtre catholique? En ce cas

je puis demander à Mgr Strossmayer de m'indiquer un ecclésiastique.

— Il serait plus pratique d'obtenir l'aide d'un membre de la vieille aristocratie de Raguse; le Gouvernement et le peuple ont une haute considération pour elle ».

Je quittai mon futur collègue, charmé de trouver un aide aussi capable et méditant sur son dernier avis. En arrivant à l'hôtel on me remit la carte d'un visiteur qui m'attendait depuis une demi-heure, ayant un besoin urgent de me voir. Je lus le nom — Baron Gondola — et pensai :

« Serait-ce un descendant du célèbre écrivain qui lors de la dernière Renaissance fit tant pour la culture de Raguse et donna l'élan à la littérature de cette cité? »

Les premiers mots du Baron Gondola confirmèrent cette supposition. Il était secrétaire de l'Association charitable des Dames de Raguse et venait m'offrir leur coopération et la sienne pour l'assistance aux réfugiés Bosno-Herzégoviniens. Je lui répondis que j'acceptais son offre bienveillante avec d'autant plus de reconnaissance qu'elle me semblait l'effet d'une inspiration de la Providence, puisqu'à l'instant même cette collaboration m'était apparue tellement nécessaire que j'allais prier Dieu de me l'accorder.

Pressé par d'autres engagements, je lui donnai rendez-vous le lendemain matin à onze heures; nous verrions ensemble à organiser notre travail. La demie de sept heures était déjà passée et le souper de Yonine était à huit heures juste, mais avant même le départ de

Gondola, un domestique me remit une feuille de papier où était écrit le nom d'un abbé suivi de ces mots : « Avec un message de l'évêque de Dyakovar ».

A peine introduit, l'Abbé me remit la lettre attendue avec tant d'impatience que je la lus en sa présence. Elle contenait l'acceptation officielle de la Vice-Présidence, exprimait la fervente espérance que notre œuvre commune serait bénie par le Tout-Puissant et ajoutait que le porteur était chargé de m'exprimer les sentiments qui dictaient ces lignes.

Cette spontanéité confirmait tout ce qui m'avait été dit du désir de Mgr Strossmayer d'arriver à une Union Serbo-Croate sans tenir compte des préférences religieuses.

L'Abbé se trouvait à Rome au moment où l'Evêque avait reçu mon télégramme indiquant que la réponse devait être adressée à Raguse; or précisément des affaires personnelles l'appelaient dans cette ville. Strossmayer lui demanda de se charger de me remettre sa lettre et d'arranger avec moi nos futures communications. Je priai l'Abbé de transmettre à l'Evêque l'expression de ma profonde reconnaissance pour la lettre et le message qui m'apportaient un encouragement si précieux; Monseigneur serait tenu au courant des progrès de notre œuvre.

Après avoir pris cordialement congé de cet aimable messager, je me mis en route vers la demeure de Yonine, convaincu que le souper serait le couronnement de cette journée déjà si bien remplie.

CHAPITRE V

Cettigné

Nous n'étions que cinq au souper de Yonine. Son secrétaire, le Prince Serge Shakhovsky, un slavophile enthousiaste; Monteverde, colonel en retraite de l'armée Russe, correspondant du *Rouski Mir*, de Saint-Pétersbourg, l'organe du Général Tcherniaeff et des Slavophiles militants; M. Stillman, correspondant du *Times* de Londres, un Américain idéaliste, partisan de la libération des Yougoslaves.

Notre hôte déclara dès le début qu'ils avaient été tous réjouis en lisant mon appel, en voyant qu'un homme était décidé à exécuter ce que les autres se contentaient de rêver ou de discuter. Stillman s'exprimait difficilement en français; néanmoins il dépeignit avec force la situation dans les Balkans, tendue au point de menacer la paix en Europe. Il déplorait la répugnance obstinée des Grandes Puissances à envisager sérieusement une situation si grave; c'est ce qui explique, ajouta-t-il, la suprême indifférence de l'opinion publique.

« Les journaux anglais sont les premiers coupa-

bles, même le *Times* ne tient aucun compte de mes avertissements; si j'envoie les chroniques sur les paysages des Balkans ou les coutumes populaires, elles sont publiées *in extenso*, mais les dépêches par lesquelles je signale une inquiétude grandissante dans les différentes contrées de la Péninsule, sont abrégées ou supprimées. Je salue en vous l'homme qui va réveiller les diplomates et les journalistes de leur sommeil ».

Monteverde dit qu'il avait reçu une lettre du Général Tcherniaeff, lui demandant de me rappeler nos conversations d'autrefois et de m'assurer de la sympathie qu'il éprouvait pour ma généreuse entreprise. Il ne put continuer, le jeune enthousiaste Shakhovsky l'interrompit en s'écriant :

« Oh! toute la jeunesse de Russie soutiendra votre initiative en faveur des Slaves opprimés; continuez seulement comme vous avez commencé! »

Je leur répondis que quoique flatteuses et aimables, les opinions basées sur mon appel au secours des réfugiés Yougoslaves allaient beaucoup trop loin en m'attribuant des capacités que je ne possédais pas et des ambitions qui m'étaient étrangères. En ma qualité de Russe d'origine Herzégovinienne je souhaitais naturellement liberté et prospérité à l'Herzégovine et à toute la Yougoslavie, j'ajoutai d'un ton ferme :

« Mais mon objectif présent est clairement défini dans mon appel; subvenir aux nécessités actuelles des femmes et des enfants de Bosnie et d'Herzégovine qui ont été obligés de se réfugier en Dalmatie et au Monténégro. J'ai juré de faire tout ce que je pourrai pour

remplir cette tâche dont rien ne doit me détourner tant qu'elle ne sera pas réellement accomplie. Alors seulement j'aurai le droit d'étendre mon champ d'action de façon à permettre à ces fugitifs de retourner avec sécurité dans leurs foyers ».

Les visages de mes interlocuteurs trahirent leur désappointement, toutefois après un court silence Stillman reprit la parole :

« Je comprends les motifs de prudence qui vous font adopter cette réserve; néanmoins je suis convaincu que vous ne refuserez pas de discuter avec les amis de l'Herzégovine les plans concernant son avenir et celui de toutes les contrées Yougoslaves. Et comme vous êtes délégué pour la Dalmatie et le Monténégro vous irez sans doute bientôt à Cettigné, vous verrez le Prince Nicolas?

— C'est alors seulement, dit Yonine avec conviction, que vous comprendrez toute l'importance de la question Herzégovinienne et Yougoslave en général.

— Je suis préparé à considérer le Prince de Monténégro comme un facteur très important de la crise actuelle. J'ai beaucoup entendu parler, en particulier en Croatie, de l'influence qu'exerce son attrayante personnalité. Je partirai pour Cettigné dès que j'aurai organisé la délégation de mon Comité à Raguse et posé les fondements de son activité en Dalmatie ».

Pendant que je prononçais lentement ces paroles je saisis un échange de regards entre Yonine et Stillman, accompagné d'un sourire; ils étaient d'accord pour escompter la surprise qui m'attendait là-bas à leur avis. Au contraire Monteverde murmura quelques mots assez

sceptiques sur le sujet et Shakhovsky fit preuve d'une complète indifférence. Je notai ces symptômes dans ma mémoire comme point de départ de nouvelles investigations.

Le lendemain matin à onze heures je reçus le Baron Gondola auquel je demandai formellement d'être mon assistant dans la délégation l'informant de mon intention d'adresser la même requête au Prêtre Orthodoxe de Raguse.

Gondola me répondit qu'il m'avait déjà offert sa collaboration et qu'il était touché de la confiance que je lui témoignais. Il connaissait personnellement le Révérend Père et pensait qu'il serait fort utile en raison de son influence sur ses coréligionnaires.

J'avais envoyé un message au Père Novakovitch, il arriva comme nous parlions de lui. Je déclarai alors la Délégation constituée et exposai que nous devions d'abord procurer à tous les réfugiés Bosno-Herzégoviniens *un abri, des vivres, des vêtements.* Mes collègues au courant des ressources locales, devaient m'indiquer les moyens d'atteindre ce but. Les fonds commençaient à arriver, j'étais persuadé qu'ils nous permettraient de poursuivre notre entreprise. Je mentionnai que les autorités Autrichiennes avaient réduit la ration de pain et chargeai Gondola d'obtenir du Gouverneur qu'elle fût rétablie sur l'ancienne base pendant quinze jours; après ce laps de temps j'espérais être capable d'assurer la nourriture.

Deux jours plus tard, je quittai Raguse pour Cettigné. Par la suite une bonne route carrossable relia la

capitale de Monténégro à tous les centres Européens, mais à l'époque de ma première visite, il me fallut prendre à Gravosa, le port de Raguse, un bateau du Lloyd Autrichien jusqu'à Cattaro et de là gagner Cettigné à cheval. Ceci me révéla l'un des plus beaux points de vue du monde; c'est un profond regret pour moi de ne pouvoir le décrire d'une façon digne de sa splendeur. Je n'ai jamais su peindre un paysage; d'abord parce que ma myopie ne me permettait pas d'en embrasser l'ensemble, mais si je n'ai pas essayé de remédier à cet inconvénient, soit en me servant de jumelles puissantes, soit en observant les détails, c'est que je n'ai guère voyagé en simple touriste ayant toujours eu un but politique bien défini. Si je notais la configuration et l'aspect général d'une contrée c'était sous le rapport stratégique ou commercial et en pensant à l'influence qu'il pouvait exercer sur la mentalité de la population.

Je fis l'ascension de la Montagne Noire (Monte Negro) de la façon suivante. Le sentier étant juste assez large pour un cheval, mon guide, un homme de la garde du Prince envoyé au devant de moi, chevauchait en tête, je venais après lui suivi d'un mulet chargé de mon portemanteau, le propriétaire du mulet, allant à pied, fermait la marche. La route était tellement étroite, elle se trouvait si souvent resserrée entre une haute paroi rocheuse et un profond précipice que je m'étonnais de la sûreté de pied de ma monture — un cheval appartenant au Prince Nicolas. Parfois le passage était obstrué par de grosses pierres tombées du rocher ou des objets abandonnés par les voyageurs qui nous avaient

précédés. Je ne pouvais m'empêcher d'admirer la vue perçante du cheval et plus encore la décision rapide avec laquelle il choisissait à chaque instant la seule place où il lui fût possible de poser le pied sur la voie inégale et encombrée qu'il devait suivre. Peu à peu je m'habituai à son allure et j'eus l'esprit assez libre pour regarder le paysage qui s'étendait à ma droite.

Le spectacle qui s'offrit à mes yeux me causa un tel saisissement physique et moral que je ne pourrai jamais l'oublier; même à un demi-siècle de distance j'éprouve encore la sensation du sang qui coule plus rapide dans les veines, des pensées qui affluent au cerveau. Ce n'était pas la hauteur de la montagne qui la rendait si impressionnante — son sommet n'atteint que deux mille cinq cents pieds — mais sa chute abrupte sur la face qui domine les Bouches du Cattaro et la Mer Adriatique. Les « Bouches du Cattaro » consistent en trois golfes si vastes que chacun d'eux peut servir à abriter une flotte. Ma vision s'étendait au delà jusqu'à la Dalmatie méridionale et la partie nord-ouest de l'Albanie. En contemplant ces provinces que leur situation géographique, leurs nombreux ports si commodes destinaient à la prospérité, à l'importance dont elles jouissaient dans l'antiquité, je ne pouvais croire qu'elles seraient éternellement condamnées à la condition négligée, opprimée devenue leur lot. Ce serait la mission des Yougoslaves de les délivrer, de les mettre en pleine valeur.

Je fis un retour sur moi-même. Quinze jours auparavant je regardais de ma fenêtre les avenues parisien-

nes remplies de promeneurs et maintenant, soulevé au sommet de cette montagne rocheuse par des forces invisibles, je contemplais le plus vaste, le plus magnifique horizon. Un changement aussi rapide dans la vie d'un individu me semblait avoir une profonde signification, n'était-il pas destiné à devenir l'instrument d'une évolution dans la vie d'une nation... Et les enseignements religieux reçus dès mes premières années faisaient naître en moi l'espérance que loin d'être le jouet du hasard, j'obéissais à la volonté divine qui m'avait choisi...

Arrivé à la frontière du Monténégro, je fus salué au nom du Prince par un de ses officiers qui s'informa si j'avais fait un bon voyage et me conduisit à Cettigné où il m'installa à l'hôtel (l'unique de la ville). Une chambre m'y avait été réservée en qualité d'hôte du Prince. Il m'expliqua que c'était l'Agent Diplomatique Russe qui les avait informés de la date de mon arrivée. La soirée était très avancée, je recevrais une communication le lendemain.

A neuf heures, le matin suivant, le Voyvode Radovitch, Ministre des Affaires Etrangères vint me voir. Il avait fait ses études à Paris, parlait français et avait l'habitude de fréquenter les diplomates. Evidemment il m'était envoyé afin de me sonder sur différents points touchant à ma mission et faire son rapport au Prince qui, me dit Radovitch, me recevrait à onze heures trente ce matin même. Notre conversation ne sortit pas des lieux communs usuels; le seul avis qu'il me donna concernait la manière de m'habiller pour l'audience. Je devais revêtir une redingote avec un pantalon noir — non pas

un pantalon gris selon l'usage de nombreux visiteurs européens.

« Je regrette, dit Radovitch, d'avoir à insister là-dessus, mais récemment plusieurs diplomates ne se sont pas conformés à cette règle de notre Cour ».

A première vue je compris le charme irrésistible que le Prince Nicolas exerçait sur tous ceux qui l'approchaient.

Moins grand, moins élancé que la plupart des Monténégrins, mais mieux proportionné il donnait l'impression d'un beau soldat et d'un homme cultivé. Tantôt son expression, ses manières étaient celles du chef résolu de tribus primitives, tantôt celles d'un souverain moderne éclairé. Il savait parler à ses hôtes selon la patrie, le parti politique, le caractère de chacun d'eux. Il inspirait à tous une ardente sympathie pour le Monténégro, la Yougoslavie, sa propre personne. Ce qui lui donnait le pouvoir de gagner tous les cœurs, était la sincérité de l'enthousiasme qu'il ressentait lui-même. J'ai cru alors qu'il était de bonne foi; après tout ce qui est arrivé, je le crois encore. Sa conduite a été versatile, il s'est laissé égarer par les conseils néfastes de ses favoris, il a néanmoins rendu des services réels à la Yougoslavie.

« Je salue en vous, me dit le Prince Nicolas, l'habitant de Paris, cette ville où j'ai vécu, où j'ai étudié, dont je conserve le meilleur souvenir; le citoyen de l'Empire Russe, ce généreux protecteur de tous les Slaves, des Monténégrins en particulier; le descendant d'une famille historique d'Herzégovine venu pour organiser l'assistance internationale aux réfugiés Bosno-Herzégo-

viniens. Votre triple caractère vous assure ma sympathie, comptez sur mon appui, je coopérerai de grand cœur à votre œuvre ».

Le Prince s'arrêta un instant, puis me parlant de son peuple :

« Quelle vie dure est la sienne! Sa terre ne lui fournit pas assez de pain pour le nourrir, il peut à peine cultiver, sans cesse sur le qui-vive, prêt à repousser une attaque des Turcs. La situation actuelle est tragique. Des milliers de femmes, d'enfants parlant la même angue que lui, implorent un abri, de la nourriture, alors qu'il est presque toujours à la veille de manquer de pain; des hommes courageux, de leur race, combattent l'ennemi commun séculaire, espèrent leur aide. Et d'après les conseils des Puissances je dois interdire aux Monténégrins d'aller rejoindre les insurgés d'Herzégovine.

« Néanmoins la Porte se plaint de voir mes sujets parmi les chefs des bandes insurgées d'Herzégovine, il existe même des corps entiers de Monténégrins. Les diplomates Anglais soutiennent les réclamations Turques. J'ai du édicter des pénalités contre ceux qui prennent les armes. Mais peut-on exiger de moi que je punisse des hommes qui obéissent à l'instinct du cœur en se rangeant aux côtés de leurs frères de race, de leurs coreligionnaires? »

Le Prince reprit plus lentement, pesant tous ses mots :

« Je sais que la Russie tout entière désire la libération des Chrétiens de Turquie, en particulier des Yougoslaves, mais au moment où l'Angleterre est plus déci-

dée que jamais à maintenir ceux-ci dans l'esclavage turc, pouvons-nous exposer notre unique protectrice à de nouveaux sacrifices. La France est indifférente, l'Italie trop faible, l'Allemagne poursuit sa propre politique.

« La monarchie des Habsbourg est divisée, le Gouvernement de Budapest désire l'écrasement définitif des peuples balkaniques par les Turcs, tandis que le Gouverneur Général de Dalmatie montre ouvertement sa sympathie pour les insurgés Herzégoviniens. Naturellement Roditch est un Orthodoxe et un Serbe, mais dans l'intérêt des Serbes d'Autriche il voudrait voir tous les Serbes unis à la monarchie des Habsbourg. Les agents secrets de l'Autriche propagent cette idée en Bosnie-Herzégovine et en Serbie. Les diplomates Autrichiens essaient de persuader au Gouvernement de Belgrade qu'en devenant un satellite de leur Empire il réussira à dominer tous les Yougoslaves. Des idées similaires ont été insinuées à mes propres ministres qui m'en ont averti sur l'heure.

— Je suis très honoré des communications de Votre Altesse et profondément touché par la confiance qui les a dictées, répondis-je. Elles confirment mes propres observations et montrent l'absolue nécessité pour tous les Yougoslaves d'unir leurs efforts. Ma tâche actuelle est de subvenir aux nécessités des réfugiés mais je vois qu'il me faut aussi considérer la question de leur retour chez eux, c'est-à-dire assurer leur sécurité à l'avenir.

« Permettez-moi de vous dire, Monseigneur, combien je suis heureux de constater ce que d'autres m'avaient déjà affirmé; tout ce que les Yougoslaves peu-

vent espérer de la part du Souverain éclairé de ce peuple héroïque ».

Mes paroles étaient parfaitement sincères. Le Prince Nicolas me paraissait également capable de gagner des partisans à la cause Yougoslave dans toutes les nations et de servir de lien entre les chefs des différentes branches de la nationalité Yougoslave luttant pour leur indépendance et leur union.

Pourtant je n'allais pas aussi loin que ceux, complètement ensorcelés par le Prince Nicolas, qui voyaient en lui le libérateur et le futur maître de la Yougoslavie. Cela tenait sans doute à ce que j'avais connu personnellement des souverains et des hommes d'Etat de grands pays, ayant résolu de vastes problèmes nationaux, tandis que le jeune Prince donnait seulement des espérances qu'il lui fallait justifier. A la vérité je subissais l'influence de sa splendide vitalité, de son éloquent optimisme, je désirais lui voir étendre son champ d'action en faveur de la cause qui me passionnait et j'étais prêt à le seconder par des informations et des conseils.

En quittant le Souverain temporel du Monténégro, j'allai chez le chef spirituel du peuple Monténégrin, le Métropolitain de Cettigné. A ma grande surprise il me reçut avec une colère mal déguisée.

« Vous venez ici comme le délégué du Métropolitain de Belgrade. Il n'a aucun droit sur cette Eglise qui est autocéphale, dont le chef est consacré par le Patriarche œcuménique de Constantinople? »

Je le rassurai en lui disant que je n'étais chargé d'aucun message pour son Eglise. Je venais au Mon-

ténégro de la part du Comité International d'assistance aux réfugiés. Convaincu de la compassion de mon très vénéré interlocuteur pour ces malheureux, je m'adressais à lui afin de connaître leur nombre, leurs besoins les plus pressants. Il me répondit qu'il ne pouvait me dire rien de précis encore, mais que dans un pays aussi pauvre que le Monténégro la situation était épouvantable et exigeait du Comité une aide immédiate non seulement en faveur des familles réfugiées, mais pour les insurgés blessés qui n'avaient aucun secours médical. En prenant congé, je lui laissai un chèque sur mon banquier de Paris, m'en remettant à lui d'employer au mieux cette donation du Comité International.

Sa chaude gratitude me révéla le meilleur côté de sa nature. Je compris que son irritabilité venait du regret de l'ancienne puissance de ses prédécesseurs qui avaient été à la fois chefs spirituels et temporels du Monténégro après la fin des Princes Tsernoyevitch. Cette situation n'avait pris fin qu'en 1852, lorsque Danilo Petrovitch avait assumé la dignité de Prince de Monténégro. Son neveu le Prince Nicolas avait été son successeur.

Le même jour à six heures, je retournai au palais où le Prince m'avait invité à dîner; sans pouvoir être aussi sérieuse que celle du matin, la conversation promettait d'être intéressante en raison des personnalités locales que je devais rencontrer.

La table carrée était entourée de huit sièges, deux de chaque côté. J'étais assis près du Prince, les six autres convives étaient : son cousin Bozho Pétrovitch,

Président du Sénat; le père de son épouse, le Voyvode (Général) Voukovitch, homme imposant en dépit de sa simplicité; Yovo Plamenats, autrefois prêtre, maintenant Ministre de la Guerre, appelé habituellement le Voyvode Pope Yovo, sept pieds de haut, si maigre qu'il ne semblait posséder que des os, mais d'une agilité et d'une force musculaire légendaires même au Monténégro; le Voyvode Radovitch, Ministre des Affaires étrangères, que je connaissais déjà; Blazho Pétrovitch, Voyvode Matanovitch, un autre cousin du Prince et le Voyvode Masho Verbitsa.

Ce dernier avait fait son éducation militaire dans l'armée Russe sous la direction du Capitaine J. de Wesselitsky, frère cadet de mon père. A cette époque il accompagnait souvent mon oncle chez mes parents et m'avait connu jeune élève d'une école militaire. Il me rappela ces souvenirs de Saint-Pétersbourg dès le début du dîner. Les deux Pétrovitch et Radovitch avaient été élèves à Paris avec le Prince, c'étaient la vie parisienne et ses plaisirs sans nombre qu'ils se plaisaient à évoquer avec moi, si fraîchement arrivé de la ville incomparable.

J'étais beaucoup plus attiré par les deux Monténégrins n'ayant jamais subi le contact de la civilisation occidentale. Voukovitch et Plamenats semblaient les personnifications vivantes de l'histoire et du caractère de leur peuple. Dans la suite j'aurai à parler du second.

De temps en temps des allusions étaient faites à l'insurrection des Herzégoviniens et à la difficulté d'empêcher les Monténégrins de les aider. Ce qu'il y avait

d'horrible était la situation des blessés; le Monténégro ne possédait ni hôpitaux, ni médecins, ni pharmaciens.

Ceci me causa une impression si douloureuse que je cessai de prendre part à la conversation ayant peine à répondre aux questions qui m'étaient posées. Une idée germait dans les profondeurs de mon esprit, j'entrevoyais un moyen de soulager cette infortune mais ce n'était pas à la table du Prince que j'en devais parler. Il fallait d'abord l'étudier sous toutes ses faces, puis faire une enquête dans les milieux compétents.

Lorsque je quittai Cettigné pour Raguse la préoccupation d'apporter un secours aux blessés dominait toutes les autres à mes yeux.

CHAPITRE VI

Raguse. — Les réfugiés

De bonnes nouvelles m'attendaient à Raguse. C'étaient des journaux qui, dans les langues les plus diverses, commentaient favorablement mon entreprise; des lettres d'amis ou d'inconnus m'apportaient des dons en faveur des réfugiés, des offres de services variées; des cartes de visiteurs importants qui sollicitaient des interviews. C'était surtout le rapport de mes Assistants-Délégués rendant compte de ce qu'ils avaient fait en mon absence et demandant une réunion prochaine. Afin de satisfaire ce désir, qui était aussi le mien, je me mis immédiatement en route sachant que leurs demeures se touchaient. Arrivé chez le Baron Gondola, il vint à ma rencontre accompagné du Très Révérend Novakovitch; tous deux m'expliquèrent qu'ayant besoin de se consulter sans cesse pour leur nouvelle tâche, ils avaient fait démolir le mur qui seul séparait les appartements des deux maisons contiguës. Maintenant leurs cabinets de travail formaient une pièce unique; ils pouvaient sans se déranger causer d'un bureau à l'autre.

Je les félicitai d'une pareille simplification, m'informai des dernières nouvelles reçues et discutai avec eux nos affaires en général. Mais je dissimulai une jubilation intérieure; ce mur brisé entre un noble Croate et un prêtre Serbe me semblait symboliser le renversement de la barrière qui depuis mille ans séparait la branche catholique de la branche orthodoxe des Yougoslaves. Le premier pas vers leur union s'était fait lorsqu'un dignitaire de l'Eglise orthodoxe et un évêque de l'Eglise catholique avaient accepté de collaborer dans le même Comité; le second pas s'accomplissait sous mes yeux. Depuis environ un demi siècle le Baron Gondola et le Prêtre Novakovitch avaient vécu porte à porte, se contentant d'échanger un salut ou une parole banale; aujourd'hui ils ne pouvaient plus supporter un mur entr'eux, ils travaillaient côte à côte, leurs deux chambres n'en formant qu'une désormais. J'étais sous cette heureuse impression en revenant à l'hôtel, là je trouvai une lettre écrite à la hâte par le Prince Shakhovsky. Il me demandait d'accepter « pour les besoins de la Délégation » son appartement particulier dans une maison privée; lui s'installerait au Consulat Général. En même temps il se mettait à ma disposition comme secrétaire. Ces offres étaient approuvées par son chef Yonine qui m'informait que mon « couvert serait mis » tous les jours à la table du Consulat.

Jusqu'ici j'ai décrit en détail mes efforts en vue de créer l'organisation qui allait me permettre d'accomplir la mission que je m'étais donnée envers les réfugiés Bosno-Herzégoviniens. En trois semaines passées à visiter

les centres politiques intéressés dans la question, à discuter avec les personnalités compétentes, j'avais été assez heureux pour réussir à former une délégation effective à Raguse, à établir des relations régulières avec les autorités en Dalmatie et au Monténégro. Mon initiative, généralement approuvée par la presse européenne, excitait un véritable enthousiasme en Russie.

Tout cela néanmoins ne constituait qu'un travail préparatoire. Désormais je vais résumer sommairement ce qui a été accompli en réalité dans la seconde partie de l'année 1875.

Le gouverneur général de Dalmatie avait désapprouvé la diminution des rations de pain aux réfugiés, décidée par quelque fonctionnaire local, et fit différentes offres de secours; les unes ne furent pas réalisées; d'autres n'étaient pas pratiques. Ce piètre résultat était imputable à la mauvaise volonté des Germano-Autrichiens, membres de l'administration locale, qui n'aimaient pas les Slaves. Je crois encore aux bonnes intentions du Baron Roditch, mais je vis bientôt le parti qu'il tirait de ses quelques dons et de ses simples offres. Les journaux officieux autrichiens les amplifiaient et s'en servaient dans un but de propagande. Ils vantaient aux Serbes d'Autriche en même temps qu'aux Serbes de Turquie la bienveillance du gouvernement des Habsbourg; selon eux le Comité International de secours ne s'était constitué que parce que l'Europe entière comptait sur une action décisive de « la Monarchie » dans les Balkans.

(Les Autrichiens nommaient leur Etat « La Monarchie » comme si elle eût été la seule au monde.)

Beaucoup de Yougoslaves et de leurs amis s'offensaient de voir exploiter le charitable mouvement de l'Europe au profit de l'Autriche.

La Délégation s'arrangea avec le Gouverneur Général; elle se chargea de nourrir les réfugiés, tout en acceptant pour abriter les femmes et les enfants l'offre de vieux bâtiments plus ou moins délabrés qui dataient de l'époque vénitienne, quelques-uns remontaient à la domination romaine. Ces véritables ruines furent inutilisables; il fallut loger les réfugiés dans des maisons de campagne que les propriétaires eurent la bonté de prêter gratuitement ou pour un loyer minime. A défaut de maisons on éleva des tentes assez spacieuses pour plusieurs personnes. Quant aux vêtements, les femmes réfugiées les confectionnèrent avec les étoffes fournies par la Délégation.

Les réfugiés catholiques, au nombre de quelques centaines, suivaient les offices dans les églises du pays. Les orthodoxes, qui formaient la grande masse, souffraient cruellement d'être privés de consolations religieuses que leur tragique infortune rendait si nécessaires. Beaucoup avaient essayé d'aller le dimanche à l'église de Raguse pour assister à la messe, mais presque toujours ils durent y renoncer la distance étant trop considérable. Le Père Novakovitch, mon Assistant Délégué, réussit à fournir aux prêtres réfugiés les objets indispensables au culte. Grâce à lui ils purent célébrer des offices soit dans des bâtiments en ruines soit en

plein air. Le Père persuada aussi aux prêtres Herzégoviniens de donner aux enfants des leçons de lecture accompagnées d'explications instructives. Je n'éprouve aucun embarras à mettre en lumière ces mesures bienfaisantes, car tout le mérite en revient à mes assistants; sans eux j'aurais été incapable d'adapter mon action aux besoins des réfugiés et aux ressources locales.

Naturellement je devais examiner et approuver leurs suggestions, trouver les moyens de les mettre à exécution et informer l'opinion publique des résultats obtenus.

Ces rapports énuméraient tous les dons reçus par les délégués avec le nom de chaque donateur; ils dépeignaient la situation des réfugiés; exposaient les mesures prises par la Délégation pour améliorer leur sort. Ces documents permettaient de constater l'origine des souscriptions. Les Russes étaient les plus généreux, leurs dons surpassaient ceux de tous les autres peuples. Ensuite venaient les Français, les Suisses, les Belges, les Italiens. Les Anglais, qui d'ordinaire viennent en tête lorsqu'il s'agit d'œuvres charitables, brillaient cette fois par leur absence. Mon premier rapport fut ignoré de toute la presse anglaise; le second fut publié par les grands journaux, *The Times* excepté. Enfin le troisième reçut le meilleur accueil de tous les journaux de Grande-Bretagne, le *Times* le recommanda même à l'attention de ses lecteurs.

Naturellement une telle publicité éveilla l'intérêt des voyageurs qui, visitant l'Italie ou revenant d'Orient, traversaient Raguse. Souvent ils demandaient à voir les

réfugiés; l'un ou l'autre de mes assistants les conduisait à leurs lieux de réunion et ils recueillaient des témoignages directs. Un matin, deux gentlemen anglais me firent passer leurs cartes; l'un était Edward Freeman, l'historien, l'autre The Earl of Morley. Après avoir visité l'Orient ils s'étaient arrêtés à Raguse pour voir « la Venise en miniature » comme cette ville est souvent nommée; ils avaient été fort surpris d'entendre parler de milliers de réfugiés et venaient me questionner sur les motifs de cette émigration en masse et les causes de l'insurrection. Je leur donnai brièvement les explications qu'ils désiraient; M. Freeman très impressionné par ce qui se passait en Herzégovine me demanda :

« Que fait l'Angleterre pour arrêter les massacres et secourir les réfugiés? Depuis trois mois j'ai eu tant de choses à observer en Orient que j'ai à peine jeté les yeux sur un journal anglais; quelle impression les événements de Turquie font-ils en Angleterre?

— Après une longue hésitation, la presse anglaise commence à s'occuper de l'insurrection Herzégovienne et de ses conséquences, l'exode des femmes et des enfants

— Mais n'avez-vous adressé aucun appel aux Anglais et surtout à nos hommes politiques du parti libéral?

— J'ai envoyé toutes les informations nécessaires à deux leaders du Liberal Party, l'un pair d'Angleterre, l'autre membre de la Chambre des Communes mentionnant que ces nouvelles devaient leur paraître

d'autant plus intéressantes qu'elles n'avaient pas encore été publiées dans la presse anglaise ».

Prenant une lettre dans un tiroir je la tendis à Edward Freeman, le priant d'en prendre connaissance; il lut à haute voix :

« The Earl of ... remercie M. de W. des informations qu'il a bien voulu lui faire parvenir, mais il ne juge pas utile de les communiquer à la presse.

— Et l'autre lettre?

— Ma seconde lettre était adressée à M. Gladstone. Depuis deux mois j'attends sa réponse ».

M. Freeman et Lord Morley échangèrent un regard d'étonnement...

Le premier dit alors :

« Mon opinion personnelle est déjà faite mais j'aimerais voir quelques-uns de ces réfugiés afin de pouvoir en parler avec plus de précision.

« Pouvez-vous arranger cela pour moi?

— Aujourd'hui tout mon temps est pris. Mais demain je serai heureux de me mettre à votre disposition; j'irai vous prendre après le dîner et vous conseille de demander un interprète à votre hôtel ».

A Raguse, comme dans toute la Dalmatie on dînait à une heure. Vers deux heures je conduisis les deux Anglais sur une vaste place où mes assistants avaient réuni la plupart des réfugiés hospitalisés à Raguse et aux environs de la ville.

Le coup d'œil était navrant, quelques hommes très vieux et décrépits; des femmes de tous les âges, de toutes les conditions : veuves dont les époux avaient

été sauvagement massacrés; femmes des derniers combattants; mères entourées de petits enfants; jeunes filles. D'une tristesse inexprimable leur contenance trahissait l'humiliation de paraître si pauvrement vêtues devant des étrangers. Seule une belle jeune fille, éclatante de vie, avait essayé de se parer en l'honneur des visiteurs; une petite rose sauvage était piquée derrière son oreille dans la masse de ses cheveux. Freeman et Morley, profondément attristés par le spectacle de ces victimes innocentes d'une cruauté barbare, éprouvèrent un soulagement à la vue de cette charmante fille d'Eve qui, même au milieu de pareilles épreuves, ne renonçait pas au privilège de son sexe.

Bien des années après, m'ayant rencontré à Londres, tous deux après avoir évoqué le souvenir déchirant de cette misère, s'informèrent de la délicieuse jeune fille qui leur avait paru l'image même de la Yougoslavie. Le lendemain, au moment de quitter Raguse, M. Freeman me dit avec chaleur :

« Il ne faut pas attribuer à un manque d'humanité, l'indifférence du public anglais pour les souffrances des Bosno-Herzégoviniens, c'est bien plutôt le résultat d'anciens préjugés entretenus par l'ignorance. Je vais m'efforcer de servir la cause à laquelle vous vous consacrez. Considérez-moi comme votre représentant à Londres, tenez-moi au courant de tout ce que vous ferez ».

Déjà assis dans la voiture qui allait le conduire à Gravosa d'où il devait s'embarquer pour l'Angleterre, Freeman me demanda :

« Mais pourquoi Mme Novikoff n'a-t-elle pas parlé

de ces réfugiés et de ce que vous faites en leur faveur. Ne vous êtes-vous pas adressé à elle?

— Non, car je ne la connais pas.

— Oh! c'est ce qui explique pourquoi M. Gladstone... »

La voiture partit avant que je puisse entendre ses derniers mots, mais je compris qu'ayant cessé d'étudier les courants politiques depuis 1870, je m'étais rendu coupable d'une regrettable omission.

La visite d'Edward Freeman et de Lord Morley à Raguse marque un nouveau tournant dans le sort des réfugiés. Non seulement l'un et l'autre firent de généreuses donations mais dès leur arrivée en Angleterre ils éclairèrent les hommes politiques et l'opinion publique sur la nature véritable de la crise Yougoslave. Ainsi que je l'ai dit, les journaux avaient déjà commencé à publier mes rapports au Métropolitain de Belgrade; mais M. Freeman donna des interviews aux journalistes, fit des conférences, écrivit des articles, ouvrit des souscriptions.

Au bout de deux semaines, les fonds recueillis en Angleterre surpassèrent ceux venus de toutes les nations occidentales mises ensemble; seule la générosité de la Russie était supérieure.

Pour moi ce fut un encouragement immense de voir la sympathie et le soutien que rencontrait mon œuvre chez une nation qui m'a toujours inspiré autant d'admiration que de respect.

Si ma tâche en Dalmatie fut facilitée par l'appui des autorités locales et l'aide venue du dehors, au Mon-

ténégro j'eus à lutter contre de grandes difficultés. Je ne pus obtenir aucune précision sur le nombre des réfugiés dans ce pays, ni sur leurs besoins. On m'assurait que le Gouvernement et la population faisaient beaucoup pour eux. Pourtant les demandes de secours qui m'étaient adressées devenaient de plus en plus pressantes; elles étaient approuvées, soutenues par M. Yonine qui ne comprenait pas mon hésitation. Il ne me cachait pas qu'à ses yeux l'assistance ne devait pas se borner aux réfugiés mais s'étendre aux membres de leurs familles qui combattent pour assurer à l'avenir la sécurité de ces femmes et de ces enfants.

M. Yonine affirmait que les donateurs russes désiraient voir employer leurs fonds au mieux des intérêts permanents des réfugiés et n'élèveraient aucune objection si l'argent était placé à la disposition du Comité de Cettigné. Je déclarai qu'il m'était impossible de manquer à ma parole; en faisant appel au public de l'Europe je m'étais engagé à employer toutes les donations en faveur des réfugiés.

Après une longue controverse nous décidâmes que toutes les sommes venues de l'Europe occidentale seraient distribuées par la Délégation de Raguse; celles venues de Russie seraient divisées entre cette Délégation et le Comité de Cettigné proportionnellement au nombre vérifié des réfugiés en Dalmatie et au Monténégro. Dans le cas où je recevrais de Russie des dons spécialement affectés à ce dernier pays, je les transmettrais au Comité de Cettigné.

Bientôt après j'eus la satisfaction de prouver ma

bonne volonté à l'égard de la « Tcherna Gora » en la faisant participer à la Société de la Croix-Rouge; voici comment j'y arrivai.

Le Ministre des Affaires Etrangères du Monténégro m'adressa une déclaration officielle par laquelle son gouvernement adhérait à la Convention de la Croix-Rouge. Je transmis cette déclaration au Comité de la Croix-Rouge à Genève en expliquant ses termes et sa signification. Le résultat fut immédiat; la Croix-Rouge envoya à Cettigné une délégation qui prit soin des insurgés Herzégoviniens blessés réfugiés au Monténégro où les soins les plus essentiels faisaient défaut. Cette délégation sauva de nombreuses existences pendant l'insurrection de 1875 et bien davantage encore au cours de la guerre Turco-Monténégrine de 1876-77. Son président était Sir John Furley. Vingt ans plus tard j'eus le grand plaisir de le rencontrer à Londres et il me raconta les épisodes marquants de sa généreuse mission internationale.

CHAPITRE VII

La Presse

Au début je fus complètement pris par le travail d'organisation et de surveillance qui incombait au Délégué du Comité d'assistance aux réfugiés, mais à force d'observer les événements de Yougoslavie et la répercussion qu'ils avaient dans les grands centres européens je fus amené sans le vouloir, sans même m'en rendre compte à devenir journaliste. Voici comment cela arriva. Eveillé en général à cinq heures du matin je pensais d'abord à ce qui avait été fait la veille et devait être fait dans la journée, ce qui m'amenait à récapituler ce qui avait été accompli depuis le commencement de ma mission et ce qui était nécessaire pour la compléter. Avant de quitter mon lit j'avais décidé quelle serait la besogne immédiate; j'appelais cette méditation mon Ministère de l'Intérieur. Après quoi je me consacrais aux Affaires Etrangères; repassant en esprit les rapports envoyés par mes amis et collaborateurs de différents pays, je réfléchissais aux instructions que j'allais leur transmettre et, groupant ce double travail sous le nom

de chaque contrée, je disais souvent à haute voix : France, Angleterre, Italie, etc.

A sept heures, j'étais habillé, j'avais déjeuné d'une tasse de café turc, d'un petit pain de Raguse et je commençais mon travail extérieur : inspections, conférences, réception des rapports.

A une heure trente c'était presque chaque jour le dîner chez M. Yonine. En dehors de ses hôtes habituels il invitait ordinairement quelques personnes remarquables à divers titres, mais les convives me sachant absorbé par les préoccupations de ma tâche, causaient surtout entr'eux.

L'après-midi suffisait à peine à expédier les affaires courantes; vers sept heures, je prenais un léger souper, puis installé dans mon bureau je répondais aux lettres reçues de l'étranger.

Peu à peu mes amis de Raguse prirent l'habitude d'entrer me dire « un mot ou deux ». Ma porte leur était toujours ouverte, seulement je ne cessais pas d'écrire, je les invitais à passer dans la pièce voisine où des journaux de tous les pays étrangers s'entassaient sur une table; où ils pouvaient causer librement s'ils étaient plusieurs. Parfois j'allais leur communiquer les dernières nouvelles que je jugeais importantes.

En réalité ma vie était double. Consciemment, je concentrais toutes mes facultés sur les devoirs de ma mission, mais inconsciemment mon esprit enregistrait ce qui se passait autour de moi, aussi bien les événements matériels que l'évolution insensible du point de vue européen.

Un de mes compagnons habituels, le journaliste Monteverde, fut assez clairvoyant pour discerner ce qui se passait à mon insu au fond de moi-même. Saisissant toutes les occasions de traiter les sujets qui me passionnaient, il réussit à faire jaillir un véritable torrent d'observations, de réflexions que j'avais accumulées en secret depuis longtemps.

La semaine suivante, il me montra dans son journal des télégrammes reproduisant nos entretiens. Il n'y avait là rien d'indiscret; mon nom n'était pas cité et cette publicité ne pouvait qu'être utile à mes desseins. En honnête homme qu'il était, il suggéra que je servirais mieux la cause que je défendais en écrivant les articles moi-même, offrant d'exposer sous son nom les points que je jugeais sage de ne pas traiter personnellement.

« Mais les journaux ne publieront pas ce que je leur enverrai, m'écriai-je au comble de l'étonnement; je n'ai aucune expérience de la Presse, je n'ai jamais écrit que des Memoranda diplomatiques. Oh! oui, jadis j'ai écrit un article dans la *Gazette de Moscou*; c'était en 1867 à propos de la révolte de cette année-là en Herzégovine; cela n'avait rien de professionnel ».

Néanmoins je ne pus résister à la tentation d'exprimer des sentiments que j'éprouvais en secret avec tant de force. Je confiai cette nouvelle idée au Prince Shakhovsky qui en fut charmé; il offrit d'écrire sous ma dictée les lettres que j'adresserais aux différents journaux russes et français.

Nous fûmes aussi surpris l'un que l'autre du nombre et de la variété des faits que j'avais emmagasinés dans

ma mémoire sans, jusqu'ici, en faire aucun usage. Bientôt deux langues ne me suffirent plus, j'écrivis moi-même en allemand, en italien, en anglais. Peu rassuré sur l'accueil que rencontrerait cette collaboration spontanée, j'imaginai me rendre les éditeurs favorables en souscrivant pour une courte période, cinq ou dix abonnements à chacun de leurs journaux. Mes lettres étant publiées régulièrement j'eus la naïveté de m'applaudir d'un tour si ingénieux.

Plus tard je compris le véritable motif de leur succès.

Au mois d'avril 1875, toute l'Europe avait été mise en émoi par la menace d'une nouvelle guerre Franco-Allemande. Sans s'être concertés, la Reine d'Angleterre et l'Empereur de Russie firent simultanément appel à l'Empereur d'Allemagne. Bismarck n'osa résister à ces deux grandes Puissances et nia de toutes ses forces l'existence des plans d'attaque allemande contre la France. Mais l'opinion publique de bien des pays avait eu conscience d'un danger heureusement écarté et se réjouissait de voir la paix de nouveau assurée. Jamais l'Europe ne fut plus tranquille que pendant l'été de 1875. Aucun signe de conflit ne paraissait à l'horizon, de nombreux journaux ne savaient comment remplir leurs colonnes. Limitée d'abord à quelques districts, l'insurrection d'Herzégovine attira à peine l'attention.

Ce fut différent lorsqu'on apprit qu'un Comité « International » pour secourir la masse des réfugiés, avait été constitué... et à Paris! Le public pensa d'abord que c'était une entreprise sans grande importance menée par

quelques philanthropes occidentaux idéalistes et partisans des petites nationalités. Le fait que l'Archevêque de Belgrade et l'Evêque de Dyakovar acceptèrent la présidence du Comité parut un premier symptôme politique et lorsqu'on les vit confier à un Russe l'organisation locale d'assistance il sembla qu'une sorte d'alliance se formait entre les radicaux d'Occident et les Russes slavophiles. Cela d'ailleurs n'excita aucune appréhension, tout au plus une certaine curiosité.

A ce moment la vieille rivalité entre la Russie et l'Autriche s'était atténuée; les autorités Dalmates voyaient avec plaisir les Russes collaborer avec les Yougoslaves pour secourir les réfugiés.

Qu'étaient ces Herzégoviniens qui seuls osaient lutter contre le Sultan et trouvaient des amis si enthousiastes à Paris et à Moscou, à Rome et même à Londres? Voilà le point d'interrogation qui se posait devant le public européen et auquel les journaux essayaient de répondre en envoyant des correspondants à Raguse et à Cettigné.

Cette soif d'informations expliquait l'empressement avec lequel étaient accueillies des lettres datées de Raguse, de Cattaro, de Cettigné qui décrivant les pays où les femmes et les enfants avaient trouvé un refuge contre les persécutions turques expliquaient leur mode d'existence dans des circonstances si pénibles. Ces lettres écrites à la hâte, sans aucun souci littéraire donnaient une impression de vie saisie sur le vif. M'abstenant de toute réflexion politique, j'exposais sans commentaires les souf-

frances tragiques des Herzégoviniens, les violences, les déprédations des Turcs.

Petit à petit, je constatai une évolution dans la presse de l'Europe occidentale, elle reconnaissait que le seul moyen de prévenir des massacres et des révoltes si redoutables pour les Etats limitrophes et la paix européenne était de mettre un frein à l'arbitraire turc en Bosnie et en Herzégovine. Les diplomates et les hommes d'état jugèrent qu'un accord des Grandes Puissances devait servir de base à une intervention entre le Sultan turc et ses sujets chrétiens révoltés et que cet accord était urgent. Au milieu de décembre on apprit que les Ambassadeurs des cinq Grandes Puissances allaient discuter à Vienne avec le Ministre des Affaires Etrangères d'Autriche-Hongrie afin de se concerter sur la marche à suivre. Dès que cette nouvelle fut répandue parmi les partisans de la Yougoslavie je reçus de divers pays, d'amis connus et inconnus de nombreuses lettres de félicitation qui attribuaient à mes efforts personnels le revirement de l'opinion en faveur des réfugiés Herzégoviniens et de la Bosnie-Herzégovine en général. Plusieurs manifestations eurent lieu à Raguse, dans toute la Dalmatie et au Monténégro. Les chefs des combattants Herzégoviniens vinrent me trouver à Raguse me demandant au nom des insurgés et en celui de tout le peuple d'Herzégovine de plaider leur cause particulièrement près du Gouvernement Russe.

Quoique touché jusqu'au fond du cœur d'une approbation si ample et si chaleureuse, d'une confiance tellement touchante dans ma capacité à servir encore mieux

la cause, il me parut exagéré d'attribuer uniquement à mes efforts ce changement favorable.

Au cours de conversations publiques ou privées, je rendis hommage au mérite de journalistes tels que M. Stillman, de grands écrivains, de penseurs, par dessus tout à M. Edward Freeman. Ils avaient contribué à ce changement de l'opinion qui était en réalité le triomphe de la vérité.

Les trois mois que je passai à Raguse, prenant soin des réfugiés comptent parmi les plus heureux jours de ma vie. Il m'était doux de travailler pour une bonne cause, de voir les résultats bienfaisants de mon Comité; environ 250.000 femmes et enfants, destinés à mourir de faim ou de froid, étaient pourvus désormais des nécessités de l'existence. Et leur salut assurait la continuité d'une race vaillante et bien douée qui m'était particulièrement chère. N'était-ce pas aussi une profonde satisfaction de voir les gouvernements et les peuples de l'Europe se préoccuper d'assurer leur retour dans ces provinces dont la cruauté turque les avait chassés. Je compris que désormais mon devoir était de me consacrer au rétablissement de l'ordre et de la paix en Bosnie-Herzégovine remettant mon œuvre entre les mains de mes assistants qui méritaient mon absolue confiance.

Toutefois il me paraissait dur de quitter cette charmante petite ville, fière d'un long passé historique. Elle avait été à travers les siècles le centre d'une double culture italienne et slave; sous la protection de Venise elle avait réussi à sauvegarder son indépendance politique, sa prospérité commerciale, ses lois et ses institu-

tions particulières. La négligence, la méfiance de l'Autriche avait bien amoindri sa situation mais sa vitalité était encore si puissante qu'elle me paraissait devoir jouer un grand rôle dans l'unification des Yougoslaves.

Aux jours de son indépendance, Raguse avait été un Etat très aristocratique et même après sa chute la noblesse se partageait encore en deux branches. La « Vieille aristocratie » comprenant les familles entrées dans ses rangs depuis « un temps immémorial » jusqu'à la fin du XI[e] siècle; la « Nouvelle » constituée depuis le commencement du XII[e] siècle jusqu'à nos jours. En 1865, j'avais appris que deux dames âgées vivant à Raguse étaient d'origine Herzégovinienne et portaient le nom de Bosidari, une forme italianisée du nom de ma propre famille Bojidari ou Bojidarovitch; à mon grand regret il me fut impossible de les retrouver en 1875. Les deux branches de la famille s'étaient séparées au XI[e] siècle, la cadette s'établit à Raguse tandis que l'aînée resta en Herzégovine jusqu'au commencement du XVIII[e] siècle, puis se fixa en Russie sous le règne de Pierre-le-Grand. Une partie de la branche de Raguse passa en Italie et l'éminent diplomate Comte Bosdari, ancien Ambassadeur à Berlin lui appartient. Pendant la dernière guerre il envoya un aimable message à « son cousin de Londres » ce qui me prouva qu'il n'oubliait pas notre parenté quoiqu'elle remontât à plus de neuf siècles.

Même sous la domination Autrichienne, Raguse comptait un grand nombre d'hommes intelligents et de haute culture. L'un d'eux, M. Troumbitch occupa quelque temps le poste de Ministre des Affaires Etrangères

du triple royaume après la réunion de Raguse à la Yougoslavie. C'est dans une des écoles renommées de Raguse que le plus illustre des Serbes et des hommes d'état Yougoslaves, Nicolas Pachitch a terminé ses études.

Le passé de Raguse exerçait une telle attraction sur moi, qu'en d'autres circonstances j'aurais aimé l'étudier à fond et en tirer des enseignements. Mais ce qui me charmait particulièrement, c'était la conduite des Ragusains à l'égard du Délégué du Comité d'Assistance aux réfugiés, tous me connaissaient, approuvaient, respectaient ma mission. Lorsque je traversais en hâte les étroites rues de la petite ville pour me rendre aux baraquements ou à l'hôpital, ceux que je rencontrais s'empressaient de m'indiquer le chemin, de répondre à mes questions, de me rendre service de mille manières, mais leur tact évitait toute démonstration embarrassante; la silencieuse expression de leur sympathie était pour moi le meilleur encouragement. Je suis heureux de leur offrir ici le tribut de ma gratitude.

CHAPITRE VIII

Conflit personnel

Les derniers jours de cette période d'activité féconde furent troublés par un fâcheux incident qui aurait pu avoir des conséquences fatales.

En parlant de mon arrivée à Dubrovnik, j'ai insisté sur l'accueil chaleureux que m'avait fait A. S. Yonine, Consul Général de Russie à Raguse et Agent diplomatique à Cettigné. Il m'avait aidé de toutes les manières, envoyant des rapports favorables au Gouvernement Russe, me recommandant au Prince de Monténégro. Lorsque je le remerciais de sa précieuse collaboration il me répondait :

« Comment pourrais-je ne pas vous seconder? Vous êtes venu réaliser un rêve que je caressais depuis des années; vous agissez exactement dans le sens que je désire. Nous étions en effet entièrement d'accord en tout ce qui concernait le bien-être des réfugiés de Bosnie-Herzégovine, la condition des peuples chrétiens des Balkans.

Une seule différence existait entre nous; Yonine,

personnellement dévoué au Prince Nicolas, désirait favoriser le Monténégro tandis qu'en admirant la personnalité du Prince et les qualités de ses sujets, je mettais au premier plan l'avenir de la race Serbe tout entière.

Au mois de décembre 1875, un motif qui n'avait rien de politique vint mettre un terme à ces bonnes relations si utiles à l'œuvre commune.

Très indiscret, d'un caractère impulsif, Yonine voulut se mêler de mes affaires personnelles, empiéter sur ma vie privée. Sans témoigner mon mécontentement, je réussis à le tenir à distance; ma réserve l'irrita, il s'en plaignit en termes offensants à des amis communs. J'allai le trouver et lui dis franchement ce que je pensais de sa conduite. Il m'insulta avec une telle grossièreté que je le souffletai.

Yonine perdit la tête; quoique beaucoup plus âgé et moins vigoureux que je ne l'étais, il se jeta sur moi à bras raccourcis ; je n'eus aucune peine à le repousser, il tomba et ne put se relever. Me souvenant du proverbe russe « *Lezhachavo nebyout* » (on ne frappe pas un homme à terre), je repris mon sang-froid et quittai tranquillement la maison.

Mais rentré chez moi, je fus la proie d'une rage folle. Né avec un tempérament impétueux, j'avais lutté contre lui depuis mon enfance et acquis un tel empire sur le côté passionné de ma nature qu'au cours de ma longue vie je ne me suis laissé emporter que trois fois. En discutant avec Yonine, je ne m'étais pas départi de mon calme extérieur, seulement, une fois seul, l'idée que je n'avais pas suffisamment châtié celui qui avait attaqué

mon honneur me parut insoutenable, il me semblait que la mort seule était une punition proportionnée à l'insulte. Tout en marchant à grands pas dans mon cabinet de travail, je pris un revolver accroché au mur, tenté de retourner chez Yonine.

A cet instant, je vis paraître Stillman très calme, l'air indifférent, véritable personnification de « l'Oncle Jonathan. » Il comprit la situation en un clin d'œil, s'assit paisiblement et me dit :

« Monteverde est le second de Yonine; je serai le vôtre ; nous venons de discuter les conditions du duel. Le mieux sera de monter à cheval tous les quatre demain matin et de trouver un endroit désert sur le territoire turc. »

Comme je ne répondais pas et continuais d'arpenter la salle sans lâcher le revolver, Stillman le toucha doucement et d'un ton aimable :

« Quelle belle arme vous avez là, n'est-elle pas de fabrique américaine? »

Pas de réponse.

« Il me semble que je connais cette marque, permettez-moi de vérifier... »

Avec un naturel parfait, il me prit le revolver des mains, l'examina attentivement, puis le posa sur la table en disant :

« Une bonne arme, vraiment capable de rendre service à l'occasion. »

L'attitude paisible de Stillman me fit l'effet d'une douche froide, je compris combien ma conduite envers lui était ridicule.

« Maintenant je vais rejoindre Monteverde et arrêter avec lui les détails de la rencontre. Je ne puis vous dissimuler, je ne le cacherai pas davantage à Yonine, que vous commettez une faute grave en sacrifiant pour une querelle d'ordre privé, le rôle important que vous jouez l'un et l'autre dans la crise actuelle. Vous ne risquez pas seulement un danger personnel, vous pouvez compromettre l'avenir d'une belle et noble cause... C'est vraiment pitoyable... »

Après son départ je m'assis; incapable de réfléchir, je comprenais néanmoins la justesse de cette remarque.

Stillman revint bientôt; il tenait deux feuilles de papier.

« Maintenant, écoutez-moi, voici ce que Yonine vient d'écrire :

« Je regrette d'avoir employé des mots que M. de W. a pu juger insultants et suis désolé de tout ce qui s'est passé. »

« Ne voudriez-vous pas signer ceci? »

Stillman me tendit la seconde feuille sur laquelle la phrase suivante était écrite :

« Je reconnais volontiers que M. Yonine n'avait pas l'intention de m'offenser et je regrette l'incident. »

Ayant recouvré mon égalité d'humeur, je jugeai les deux déclarations correctes et signai la mienne sans hésitation. Elles étaient l'une et l'autre rédigées et écrites par Stillman qui les conserva après avoir montré la seconde à Yonine. Afin de sauver les apparences, il fut convenu que j'irais prendre congé du Consul général; celui-ci ne pourrait me recevoir étant indisposé, mais

viendrait le lendemain me rendre ma visite quand je serais déjà parti.

Les choses se passèrent ainsi. Au moment de mon départ, le secrétaire du Consulat, le Prince Shakhovsky vint me dire adieu; il me confia que les suites de notre altercation avait rendu Yonine réellement malade et qu'il éprouvait de cruels remords de sa conduite envers moi.

Je fus ému et demandai à Shakovsky d'être mon interprète près de Yonine :

« Dites-lui que notre malentendu m'a fait d'autant plus de peine que jusqu'ici il m'avait si efficacement secondé dans mon œuvre de secours aux réfugiés... »

Yonine me répondit par la lettre suivante :

« Votre message m'a vivement touché. Si réellement j'ai pu vous seconder dans vos nobles efforts, j'en suis fier et vous prie de compter sur ma fidèle sympathie. Je regrette infiniment ce qui est arrivé, mais en ce monde il y a des fatalités plus fortes que nous, l'enfer est pavé de bonnes intentions. Nous ne connaissons pas l'avenir, s'il nous réunit de nouveau essayons d'oublier le passé.

« Je vous désire un heureux voyage et prie Dieu de bénir votre entreprise! »

A. Yonine.

C'était un premier pas dans la voie de la réconciliation. Yonine alla beaucoup plus loin. La veille de mon départ, je reçus de lui plusieurs lettres d'introduction près du Ministère des Affaires Etrangères et d'hommes politiques de Pétersbourg et de Moscou. Il y avait joint

une sorte de déclaration par laquelle il s'engageait à me seconder d'une façon encore plus active que par le passé si selon ses désirs je revenais à Dubrovnik continuer mon œuvre.

Cet heureux dénouement d'un conflit qui pouvait se terminer par une tragédie était dû à la médiation de Stillman. Convaincu que Yonine et moi-même étions nécessaires à cette grande œuvre de la libération des chrétiens de Turquie, il ne nous avait pas permis d'en compromettre le succès par une querelle privée. Son tact, sa clairvoyance, son extrême bonne volonté eurent raison de notre rancune et il sut éveiller chez Yonine la conscience de ses torts et la volonté de les réparer.

Je pus donc, après deux jours d'émotions fort pénibles, quitter Dubrovnik l'esprit tranquille et décidé à poursuivre jusqu'au bout l'œuvre que j'avais entreprise...

CHAPITRE IX

Dalmatie — Vienne

Le 11 janvier 1876, je quittai Raguse pour Gravosa où je trouvai un steamer du Lloyd autrichien qui allait à Trieste. En arrivant à bord, je fus salué par une députation de Ragusains qui me félicitèrent cordialement de ce que j'avais fait en faveur des réfugiés et m'offrirent leurs vœux les meilleurs pour le succès de ma nouvelle entreprise. Ils espéraient que j'assurerais à ces malheureux le retour dans leurs foyers et une vie désormais paisible. Je les remerciai de leur sympathie et de leur précieuse coopération.

En effet, ils avaient largement contribué à l'amélioration du sort des réfugiés. Quant à leur retour en Bosnie-Herzégovine et à l'établissement de la paix dans ces contrées rien ne pouvait mieux y aider que l'exemple de concorde entre les deux religions et les deux races de Yougoslavie que les citoyens de Raguse avaient si noblement donné. Seule cette concorde pouvait assurer la paix et la prospérité de ces provinces.

Le trajet de Gravosa à Trieste s'accomplit actuelle-

ment en vingt-quatre heures; à cette époque, il prenait trois jours entiers, circonstance heureuse pour moi car elle me permettait de réfléchir aux résultats de ma mission à Raguse (Dubrovnik en Slave) et d'arrêter les lignes essentielles du programme de l'œuvre beaucoup plus vaste que j'allais entreprendre. Mais tandis que mon esprit conscient était fixé sur ces deux points, par un phénomène déjà éprouvé, mon subconscient restait ouvert à toutes les impressions qui allaient m'assaillir plus nombreuses et plus fortes qu'à mon premier voyage.

Tout le long des rives de Dalmatie, d'innombrables îles de tailles et de formes variées semblent des lambeaux arrachés à la terre ferme. Sur la côte elle-même, on relève l'emplacement de cités qui, dans l'Antiquité, au Moyen Age, surtout à la période de la Renaissance étaient importantes et très prospères. Maintenant, elles semblaient presqu'abandonnées avec leurs palais et leurs édifices en ruines, une population misérable et clairsemée.

Pourquoi les Habsbourg si soucieux du bien-être des provinces allemandes et germano slaves de leur empire ne prenaient-ils nul soin de la Dalmatie? Pendant que je flânais sur le pont, contemplant de magnifiques chênes très voisins de la mer, deux Dalmates s'approchèrent et me dirent :

« Vous regardez les arbres que notre Empereur a tant admirés lors de sa visite en Dalmatie, il s'est écrié : « Ah ! ces chênes valent la province tout entière ! »

« Nous autres, Dalmates, sommes des sujets fidèles, mais il est dur d'apprendre de la bouche de l'Empereur

que notre peuple, nos traditions, nos aspirations ne comptent pas pour lui. A ses yeux, notre province est une possession matérielle qu'il échangerait contre un beau paysage ou quelques vieux arbres...

« Pourquoi n'essaie-t-il pas de développer nos ressources naturelles? Tout au moins pourquoi ne nous permet-il pas de recouvrer la splendide prospérité dont nous avons joui pendant plus de dix siècles jusqu'au jour où nous avons été incorporés à la monarchie des Habsbourg? »

Tous les Dalmates déjà à bord du navire, ceux qui montaient aux différentes stations faisaient entendre les mêmes doléances. A chaque escale un peu prolongée, les passagers descendaient à terre soit pour acheter quelques objets de fabrication locale, soit pour demander dans un restaurant une glace ou une tasse de café, partout on ne leur offrait que des produits de qualité inférieure. S'ils se plaignaient, ils recevaient une réponse que j'avais souvent entendue en Italie vingt ans plus tôt : « *Anche questo ê molto* » (Ceci même est beaucoup). Comme je parlais des progrès récents de l'Italie, un Dalmate intelligent répliqua :

« Il est facile aux Italiens d'améliorer leurs conditions de vie sous un gouvernement national intéressé à la prospérité du pays. Nous sommes gouvernés par des étrangers qui ne désirent pas notre bien et sont même effrayés des efforts que nous faisons pour nous élever matériellement et moralement ».

J'appris aussi que la moindre amélioration était entravée par l'incertitude de la position constitutionnelle

que la Dalmatie occupait dans la monarchie. Les rois de Croatie étaient aussi souverains de Slavonie et de Dalmatie.

C'était cette triple couronne que le Parlement de Zagreb avait conférée au roi de Hongrie. Ses successeurs continuèrent à porter le titre même lorsque la Dalmatie passa au pouvoir de la République de Venise. Les Habsbourg en devenant rois de Hongrie prirent aussi le titre de rois de Dalmatie qu'ils ne possédèrent qu'en 1797 pour le perdre de nouveau en 1805.

En 1809, Napoléon I[er] forma de la Dalmatie, d'une grande partie de la Croatie, de l'Istrie et de la Carniole un Etat séparé provisoirement nommé « Provinces Illyriennes »; le Maréchal Marmont, créé Duc de Raguse, en fut le gouverneur. Ceci ne dura que jusqu'en 1814, mais en cinq années, de merveilleux progrès furent réalisés : construction de routes, amélioration des ports de mer, fondation d'écoles de langue nationale, réveil du sentiment patriotique. Les Dalmates me répétèrent souvent qu'ils ne pouvaient oublier l'ère de prospérité trop courte dont ils étaient redevables aux Français. Les traités de Vienne donnèrent la Dalmatie à l'Autriche et immédiatement tous les progrès furent arrêtés.

Avec l'introduction du système Dualiste, la Croatie et la Slavonie furent comprises dans la Hongrie tandis que la Dalmatie resta attachée à l'Autriche quoiqu'elle en fut séparée par une partie de la Croatie, désormais territoire hongrois. Les Croates réclamèrent la réunion de la Dalmatie à leur royaume; le Gouvernement Hongrois, qui appréhendait la force qu'une telle réunion

donnerait à l'élément slave qu'il s'efforçait au contraire de réduire autant que possible, n'accorda à cette réclamation qu'un soutien nominal. Les Dalmates tout en désirant être unis à leurs frères Croates, redoutaient de tomber sous la domination hongroise. L'Autriche les négligeait mais ne les persécutait pas.

« D'ailleurs, me dit un jeune homme de Zara, fort intelligent, notre gouverneur général actuel, quoique Serbe et Orthodoxe, est bon patriote et un chef national courageux. Le Baron Roditch désire libérer la Bosnie-Herzégovine et par leur réunion à la Dalmatie et à la Croatie constituer une forte entité nationale respectée des Magyars et des Allemands. Ah! si seulement les Serbes comprenaient leur propre intérêt et se joignaient à nous au lieu de contrecarer notre programme!... »

Je consigne ici ces propos dalmates parce qu'ils démontrent clairement deux vérités fondamentales : 1° la composition artificielle de l'Empire des Habsbourg qui rendait impossible une politique logique et stable; 2° l'absolue nécessité où se trouvaient toutes les branches des Yougoslaves de s'unir entr'elles pour former un seul Etat *vraiment national.*

J'arrivai à Triestre le 14 janvier et à Vienne dès le lendemain. Ma première visite fut pour l'Ambassade de Russie où m'attendait une réception bien différente de celle du mois de septembre. L'Ambassadeur me reçut à bras ouverts au seuil de son cabinet.

« Vous avez toujours agi en bon Russe et en bon diplomate; jamais votre mission internationale n'a fourni

le moindre sujet de plainte aux autorités Autrichiennes. La Ball Platz (Ministère des Affaires Etrangères à Vienne) a été bien aise de vous voir en relations courtoises mais sans intimité avec Roditch, ce Slave ambitieux qu'elle n'aime pas. Puis les rapports de Yonine sont remplis de louanges à votre égard quoiqu'ici et là perce le regret de vous avoir vu si formaliste dans la distribution des fonds de votre Comité. Si je rapproche ceci de quelques allusions des Monténégrins, je crois comprendre que vous n'avez pas permis que l'argent envoyé pour les réfugiés fut employé à soutenir les insurgés. C'est ce que j'ai expliqué à Gortchakoff ».

M. Novikoff était l'ambassadeur modèle de la seconde moitié du XIX^e siècle. Après une brillante carrière universitaire il s'était spécialisé dans l'étude du Droit International, particulièrement les traités de paix; aucun diplomate russe de son temps ne pouvait là dessus rivaliser avec lui. Il connaissait et observait les lois, les formalités du service diplomatique jusqu'aux moindres détails, pourtant lorsqu'elles n'étaient pas strictement nécessaires il en dispensait souvent ses subordonnés. A un esprit élevé, il joignait un cœur généreux ; excellent père et époux, il était un ami sur et dévoué.

Toutefois le trait dominant de son caractère était l'amour ardent, profond qu'il portait à sa Patrie. C'est ce qui fit de sa vie une véritable tragédie pendant la crise de 1875-76. La Russie était alors à l'apogée de sa puissance politique et militaire. Ses amis et ses ennemis parmi les Grandes Puissances l'enviaient; les uns espéraient exploiter cette force, les autres redoutaient

qu'elle ne se tournât contre eux. Novikoff désirait voir la Russie conserver intacte cette puissance et en faire la sauvegarde de son développement intellectuel et économique ce qui assurerait sa position d'une manière définitive.

Il voyait pour le Gouvernement russe un immense danger à épouser trop chaudement la cause d'une Nation amie ou celle des peuples opprimés appartenant à la même foi et à la même race.

Plus que tout autre Russe il était effrayé de l'amitié de Gortchakoff pour Bismarck, amitié qui s'appuyait sur les relations intimes des dynasties des Romanoff et des Hohenzollern. Il essaya de lutter contre ces influences au risque de ruiner sa propre carrière. Il crut tout au moins les contrecarer grâce à un rapprochement Austro-Russe qui devait soustraire la Monarchie des Habsbourg à la domination de la Prusse et rendre plus forte l'indépendance politique de la Russie. Il comptait sur le concours des Hongrois, dont le brillant leader était alors Ministres des Affaires Etrangères de la Monarchie, et il faisait fonds également sur l'antipathie que l'armée Austro-Hongroise et l'aristocratie Germano-Autrichienne éprouvait envers la Prusse.

Novikoff réussit dans une large mesure à améliorer les relations Austro-Russes, il sut gagner l'estime et la confiance du Comte Andrassy ; mais bientôt sa satisfaction fut troublée par le mouvement slavophile qui se dessinait en Russie. Ce mouvement avait des causes profondes. En réalité il était dirigé contre la réforme occidentale imposée par Pierre-le-Grand à la Moscovie

et contre la domination que l'Allemagne exerçait sur la politique intérieure et étrangère de la Russie. En apparence néanmoins il ne semblait être qu'un effort national pour libérer les peuples slaves et orthodoxes de Turquie, une reprise de la croisade de 1853 dont la coalition des puissances d'Occident avait arrêté la victoire en soutenant la tyrannie de l'Islam. Au fond de lui-même Novikoff reconnaissait que cette Croisade défendait une cause juste, mais il déplorait l'exaltation des esprits en Russie au moment où la sagesse conseillait de préserver la paix et d'éviter de donner aux ennemis et aux faux amis le plus léger prétexte de soupçonner les motifs d'une intervention et d'organiser une nouvelle coalition contre le grand Empire du Nord.

Lorsqu'en traversant Vienne au mois de septembre 1875, j'avais demandé une audience à l'ambassadeur, celui-ci en lisant sur ma carte « Délégué du Comité International » redouta un accord entre les Radicaux d'Occident et les Slavophiles de Russie, qui sous le prétexte de libérer les Slaves de Turquie risquait d'entraîner la Russie dans une nouvelle guerre avec les protecteurs chrétiens de l'Islam. M. de Novikoff m'avoua que cette crainte l'avait empêché de me recevoir alors. La publication de mes rapports au Métropolitain de Serbie, le rassura graduellement, surtout lorsqu'il vit presque tous les organes de la grande presse européenne les confirmer et les approuver. Bien plus ces rapports ne furent contredits par aucun agent diplomatique ou consulaire des Balkans et ils influèrent sur la décision des Grandes Puissances de se réunir à Vienne pour examiner

les causes de troubles en Bosnie-Herzégovine et chercher les moyens d'y rétablir la paix.

Ce qui surprit Novikoff fut de voir les représentants de toutes les Grandes Puissances citer avec éloge et sans les contredire les faits et les chiffres de mes rapports, à mesure que les discussions prenaient la forme d'une Conférence. Andrassy y trouvait la justification des mesures prises par les Autorités Austro-Hongroises ; le Prince Reuss louait ma modération et Sir A. Buchanan disait :

« Evidemment il n'essaie pas d'augmenter l'agitation et s'efforce sincèrement de pacifier les provinces révoltées ».

Questionné sur ce qu'il pensait Novikoff répondit que son avis était conforme à celui de ses collègues. Il finit par me dire que tous les plénipotentiaires, y compris Vogué et Robilant, désiraient vivement causer avec moi, mais qu'il me demandait de ne considérer à cette heure que les intérêts de la Russie.

« Voulez-vous rédiger un Mémoire exposant votre opinion raisonnée sur la question de Bosnie-Herzégovine et les moyens que vous jugez propres à la résoudre, sans mettre la paix en danger. Trois jours vous suffiront je pense à accomplir cette tâche, seulement je vous demanderai de ne voir aucun ambassadeur ou homme politiique pendant ce laps de temps. A votre retour de Pétersbourg vous serez absolument libre de vos actions ».

Je terminerai mon mémorandum dans l'après-midi du second jour; je le porterai moi-même à l'Ambassade avec une courte note offrant à l'Ambassadeur de partir pour Pétersbourg dès que j'aurais reçu ses ordres.

Novikoff mit trois jours à lire et à annoter mon mémoire.

Fidèle à ma promesse je ne vis aucun homme politique étranger mais j'allai à l'Eglise Russe visiter le Chapelain de l'Ambassade l'Archiprêtre Rayevsky, un ecclésiastique éminent.

Dans l'Europe occidentale, les Chapelains des Ambassades Russes étaient en général fort modestes et restaient strictement attachés à leur ministère religieux. Toujours prêts à aider moralement ceux qui avaient recours à eux, ils s'abstenaient de toute propagande, ne cherchaient pas à faire des prosélytes. Le temps seul, ou une occasion favorable, permettait de découvrir leur mérite réel et de l'apprécier à sa juste valeur. Le Révérend Père Rayevsky se serait effacé ainsi, mais la puissance naturelle de son esprit et de son caractère, sa profonde érudition, sa culture raffinée lui avaient créé une situation exceptionnelle, même dans un centre du Catholicisme romain aussi important que Vienne l'était alors. Je le connaissais depuis des années ayant beaucoup causé avec lui avant d'entreprendre mes voyages dans les Balkans et l'Asie Mineure et aussi après mon retour. Actuellement il était l'un des hommes les mieux renseignés sur la vie religieuse, politique et sociale des peuples de la région Danubienne et des Balkans.

Tous les chefs des nationalités Slaves et Orthodoxes, tous les Russes slavophiles se réunissaient régulièrement dans sa maison de Vienne.

Sans jamais cacher qu'il croyait à la justice et au succès final de la cause slave, il ne participait à aucune

agitation politique, même par une simple approbation et exerçait une influence modératrice sur de nombreux slavophiles trop exaltés.

Cette fois je rencontrai chez lui un autre grand Panslaviste, du moins en théorie : Dobriansky un des chefs des Petits Russiens habitant la Hongrie du Nord-Est. Sous le régime absolu et centralisé de l'Autriche sa carrière administrative avait été brillante ; l'Archiduc Albrecht, le membre le plus influent, le plus populaire de la dynastie l'honorait de sa confiance. Dobriansky était partisan d'un Empire des Habsbourg absolu dans lequel toutes les nationalités, toutes les religions auraient des droits égaux. Né de parents Orthodoxes qui avaient été obligés de devenir Uniates, il fit baptiser ses enfants dans l'église Orthodoxe et son exemple fut suivi par de nombreux petits Russiens qu'on avait contraints d'abandonner leur religion nationale. Après l'introduction du Dualisme, il devint membre du parlement Hongrois, mais comprit rapidement qu'on ne pouvait lutter par la parole contre le violent courant de Magyarisation. Fixé à Vienne il devint le rédacteur en chef d'un journal allemand hebdomadaire « Le Parlementaire » dont il fit non seulement un organe Austro-Hongrois, mais celui de tous les Slaves. Il n'était pas germanophobe, répudiant la haine de race et se montrait l'adversaire résolu des guerres et des révolutions. Son but suprême était d'obtenir pour tous les peuples l'existence culturelle qui conserve les nationalités. Les articles qu'il écrivait dans le *Parlementaire* jetaient une vive lumière sur l'histoire de l'ancienne « Slavonie » entre l'Elbe et la Vistule, avant

qu'elle n'ait été ruinée par les invasions Teutonnes. Quoiqu'ayant parcouru moi-même ces vieilles terres wendes, parfois à pied quelques années auparavant, c'est Dobriansky qui me fit comprendre l'importance de la civilisation des Wendes et l'influence qu'elle exerça sur l'Europe Orientale et Centrale.

CHAPITRE X

Saint-Pétersbourg

Mon départ de Vienne eut lieu le 19 janvier 1876, après une courte entrevue avec M. Novikoff.

« Je partage entièrement les vues exposées dans votre Mémorandum, me dit-il, je l'envoie à notre Ministre des Affaires Etrangères par la valise diplomatique dont vous serez porteur. Une seule recommandation : parlez à Pétersbourg exactement dans le sens de ce mémoire, ne vous laissez pas entraîner par le courant slavophile excessif qui, je le crains, grossit en Russie ».

Quel contratse présentait ce retour avec la manière dont j'avais quitté mon pays dix ans plus tôt. Après une carrière diplomatique courte mais remarquablement brillante qui m'avait lié avec plusieurs hommes d'Etat influents, m'avait fait connaitre personnellement de l'Empereur, les adversaires de la nouvelle politique étrangère que j'avais recommandée, et que Sa Majesté avait approuvée en principe, déchaînèrent une véritable tempête contre moi. Accusé de subir des influences étrangères, d'entretenir des relations amicales avec les me-

neurs révolutionnaires de diverses contrées, avec ceux de Russie en particulier, je dus quitter le Ministère des Affaires Etrangères au moment précis où une mission importante allait m'être confiée. Seule la bienveillance personnelle de l'Empereur me permit de partir pour l'Etranger « afin de compéter mes études » au lieu d'être relégué dans une de mes terres (1).

Cela s'était passé en 1866 et voici qu'en 1876 je revenais en qualité de *Courrier d'Ambassade*, avec la *valise diplomatique* contenant parmi d'autres documents mon propre mémorandum dont les idées générales étaient les mêmes que celles qui avaient amené mon exil, quoique l'objet en fût différent.

Lorsque j'avais quitté la Russie il m'avait paru sage de prier mes amis et mes parents de ne pas m'accompagner à la gare pour me dire adieu. A mon retour, au contraire, des slavophiles, des partisans de mon œuvre en faveur des Yougoslaves, vinrent me saluer à plusieurs stations entre la frontière et la Capitale. Les journaux russes que je lus pendant le trajet étaient remplis d'articles et de lettres à l'éditeur à propos de mon arrivée en Russie, de mes plans pour libérer la Bosnie-Herzégovine, pour aider tous les peuples Orthodoxes et Slaves à recouvrer leur indépendance. Ces exagérations de la Presse qui amplifiaient mon action d'une manière absurde, me choquèrent et m'effrayèrent; elles ne pou-

(1) Les événements auxquels je fais ici une brève allusion ont été racontés en détail dans une autre de mes œuvres. Une Idylle politique sur la Terrasse de Monplaisir.

vaient qu'être mal interprêtées et engendrer la méfiance.

J'ignorais alors que la presse russe, soumise à d'étroites restrictions en matière de politique étrangère, jouissait d'une liberté presque complète lorsqu'il s'agissait du sort des sujets Orthodoxes de la Turquie, ce qui était alors nommé « La question Orientale ». L'agitation générale du peuple Russe avait même gagné quelques cercles du Gouvernement et de la Cour, ce qui expliquait aussi l'audace de la presse.

En arrivant à Saint-Pétersbourg, je fus accueilli par une véritables foule de Slavophiles et d'amis personnels me souhaitant la bienvenue. Je réussis à écourter la réception, déclarant que mon premier devoir était de porter immédiatement la valise de l'Ambassade de Vienne au Ministère des Affaires Etrangères.

A peine l'avais-je remise entre les mains d'un Secrétaire de la *Chancellerie Diplomatique*, qu'on me fit passer du salon où j'avais été reçu, dans une autre pièce et à ma vive surprise je me trouvai face à face avec le Chancelier de l'Empire.

Il y avait dix ans que je n'avais pas vu le Prince Gortchakoff maintenant au zénith de sa puissance et de sa gloire. La façon vigoureuse dont il avait repoussé les malencontreuses tentatives de Napoléon III de s'immiscer dans les affaires intérieures de l'Empire Russe lui avait valu une popularité encore accrue par l'apparente justification de son attitude dans les guerres Austro-Prussienne et Franco-Allemande. L'opinion publique russe était ravie de voir l'Autriche traîtresse punie par une amie fidèle telle que la Prusse ; quoique conservant ses

sympathies à la France, elle croyait que la chute de Napoléon était une punition méritée de son injustifiable hostilité diplomatique envers la Russie en 1863. Il est vrai que dans la société russe et même dans la Presse des critiques se faisaient entendre sur l'appui constant que Gortchakoff accordait à la Prusse, ce qui permettait à Bismarck de créer un Empire Prusso-Germanique sans aucun avantage pour la Russie. Toutefois notre Chancelier put montrer que sa politique ne favorisait pas aveuglément la Prusse lorsqu'au printemps 1875, il conseilla à Alexandre II d'écrire à Guillaume I^er^ pour lui demander d'interdire à son Gouvernement une nouvelle attaque contre la France que celui-ci préparait. Cette démarche avait été faite au moment ou la Reine Victoria écrivait à l'Empereur Guillaume exactement dans le même sens.

Tout en niant leurs intentions guerrières Guillaume et Bismarck exprimèrent leur désir d'avoir l'occasion de prouver par des actes la gratitude et l'affection qu'ils éprouvaient à l'égard de la Russie. Gortchakoff en conclut qu'il était supérieur à Bismarck et le dominait.

Au physique ces dix années n'avaient guère altéré l'apparence de mon ancien Chef, mais toute sa force de volonté lui était nécessaire pour dissimuler sous une exquise courtoisie et l'aimable attention accordée à ses visiteurs la conscience de sa supériorité intellectuelle. Il n'eut pas l'air de se souvenir qu'il m'avait vu autrefois ; en quelques mots prononcés lentement il me félicita de mon arrivée en Russie après « avoir accompli une œuvre remarquable en Dalmatie ».

Lorsqu'il m'eût dit que le gouvernement Autrichien était satisfait de ma conduite, je l'écoutait avec un étonnement incrédule, puis il changea de ton :

« L'Empereur a entendu parler de vous, je crois même qu'il vous a vu il y a quelques années ? »

Il pausa semblant attendre une réponse. Comme je restais silencieux le chancelier reprit :

« Je vais voir Sa Majesté ce soir et lui annoncerai votre arrivée. (Il était en costume de Cour et portait ses principales décorations). Il faut que je vous quitte, mais je vous demanderai d'avoir avec vous une véritable conférence sur la question de Bosnie-Herzégovine ».

Cet entretien avait duré dix minutes à peine, nous étions restés debout, le Chancelier plongeant ses yeux dans les miens, lisant presque ma pensée ; il fut seul à parler, je me contentai de saluer en signe d'obéissance.

Le lendemain de bonne heure un messager du Chancelier me transmettait l'ordre d'être à 10 h. 30 du matin à la porte du Palais d'Hiver. Un fonctionnaire de la Cour m'attendait ; il me conduisit dans un salon que l'Empereur allait traverser, me dit-il.

Presqu'immédiatement Sa Majesté entra, fit un gracieux signe de tête et s'arrêta ; il me regarda avec attention comme s'il cherchait à se rendre compte de la manière dont j'avais supporté mon désappointement de 1866. Mais ma présence évoquait dans son âme bien d'autres souvenirs de cette époque... son expression s'adoucit et il dit d'un ton bienveillant :

« Votre première mission n'a pu s'accomplir; vous

saurez, je n'en doute pas, mener à bien votre mission actuelle ».

Il me regarda de nouveau avec un aimable sourire et reprit sa marche.

Le soir de ce même jour, 22 janvier, je reçus une convocation officielle de me trouver dans les bureaux du Chancelier le 24 à 11 heures.

Que l'Empereur n'ait pas oublié nos conversations privées de Péterhof, son intention de me confier une première mission, c'était encourageant. Néanmoins l'expérience m'avait appris que les objections de ses conseillers pouvaient mettre obstacle à ses projets, paralyser sa volonté. Quel serait le sort de ma mission « actuelle » que serait-elle au juste ?

Seulement cette fois le bon vouloir de l'Empereur à mon égard s'appuierait sur l'opinion publique : le peuple Russe tout entier voyait en moi l'incarnation de sa volonté suprême : libérer les Slaves et les Orthodoxes. Les influences qui s'étaient opposées à mon action en 1866 seraient-elles une fois encore victorieuses ? notre diplomatie devenue Occidentale jouerait-elle le même rôle passif que dix ans plus tôt ?

Le 24 janvier le Chancelier, qui était en même temps Ministre des Affaires Etrangères, me reçut en présence de l'ancien ministre adjoint et de N. K. Guiers, son nouvel adjoint ce qui donnait à l'entrevue le caractère d'une conférence officielle.

Le Prince Gortchakoff ouvrit la séance en ces termes :

« Votre mémorandum à notre ambassadeur à Vien-

ne sur la question Herzégovinienne expose des vues modérées et pratiques. Formulés en ces termes les désirs des Herzégoviniens peuvent être l'objet d'une sérieuse considération ».

Et il continua :

« Il faut noter la haute importance de l'acte diplomatique par lequel les trois Grandes Puissances Occidentales se sont jointes aux trois Empires en vue d'assurer la tranquillité et la prospérité de l'Herzégovine et de la Bosnie ».

Du fait même que le projet de réforme présenté à Constantinople sera appuyé par les six Puissances et accepté par la Sublime Porte les deux provinces révoltées seront placées dans les conditions différentes de celles du reste de l'Empire ottoman. Tandis que dans les autres possessions du Sultan les réformes ne dépendront que du gouvernement Turc, en Bosnie-Herzégovine leur exécution sera surveillée et contrôlée par les représentants des Grandes Puissances ».

« Il est très important que les insurgés ne fassent aucune opposition à la volonté de l'Europe unie ; il est absolument nécessaire qu'ils déposent les armes aussitôt que la bonne volonté de la Porte se sera manifestée par des actes et que les réformes indiquées auront commencé à être appliquées ».

Le Chancelier se fit plus pressant.

« Faites comprendre aux Herzégoviniens l'importance des réformes proposées, quel danger il y aurait pour eux à méconnaître le bienveillant intérêt que leur portent les Grandes Nations; amenez les insurgés à ac-

cepter les décisions des Puissances. Investi de cette mission vous reviendrez vers vos compatriotes avec une plus grande autorité pour les conseiller et vos efforts seront secondés par les représentants locaux du Gouvernement Impérial ».

Les deux hauts diplomates présents appuyèrent l'appel du Chancelier de quelques phrases éloquentes, m'encourageant à accepter la mission qu'il m'offrait. En écoutant ces discours je notais quelques particularités intéressantes. D'abord j'apprenais ce dont Novikoff ne m'avait pas informé. C'est que le résultat de la Conférence de Vienne avait été de la part des Puissances une demande de réformes particulières en Bosnie-Herzégovine que la Porte avait acceptées et promis d'appliquer ; ensuite que le Chancelier et ses adjoints, oubliant que j'étais sujet Russe, me croyaient Herzégovinien ; enfin qu'ils ignoraient le rôle joué par le Prince de Monténégro et M. Yonine dans les événements d'Herzégovine.

Je me vis donc obligé de déclarer au Prince Chancelier que la condition préliminaire qu'exigeraient sans aucun doute les Herzégoviniens avant de poser les armes, serait l'évacuation de leur pays ; le retrait des troupes turques étant la seule garantie réelle contre de nouveaux massacres. Il me répondit qu'il ne serait pas opportun d'imposer cela à la Porte au moment où tant d'autres concessions lui étaient demandées ; mais que plus tard il serait possible de compléter les réformes en retirant les troupes recrutées hors de la province et que l'administration pourrait être confiée à un Herzégovinien.

Songeant à l'influence que le Prince Nicolas, soutenu par M. Yonine, exerçait en Herzégovine, je crus de mon devoir d'adresser cette requête au Chancelier :

« Il est bien entendu que les Herzégoviniens ne seront tenus responsables que de leurs propres résolutions.

— Je vous affirme, répondit-il avec force, que le Gouvernement Impérial usera de toute son influence pour écarter les ingérences étrangères qui nuiraient à l'œuvre de pacification ».

Très impressionné par les déclarations du Chancelier, je crus nécessaire de résumer la situation telle qu'elle ressortait de notre entretien, je dis :

« Je ne vois aucune incompatibilité entre les résolution des Puissances et les désirs des insurgés ; une seule et même formule peut les exprimer : *Administration provinciale particulière* ».

En prenant congé de mon illustre interlocuteur, je reçus de lui l'autorisation formelle de répéter aux Herzégoviniens toute la conversation qui venait d'avoir lieu.

A la suite de cette Conférence, je reçus de nombreuses visites de Slavophiles marquants, membres du haut clergé de Saint-Pétersbourg et de la bureaucratie, personnalités en vue des différents cercles mondains de la Capitale ; en même temps j'étais accablé d'invitations à dîner et à passer la soirée dans les maisons les plus aristocratiques ou les plus à la mode.

Extrêmement surpris de ma soudaine notoriété, je compris vite qu'elle était due à l'immense popularité en Russie de la cause slave dont je me trouvais être le re-

présentant. Tout le monde désirait connaître l'homme, jusque là ignoré du grand public, qui avait osé entreprendre une tâche que tant de Russes auraient été heureux d'assurer s'ils n'avaient craint de se heurter aux difficultés suscitées par la police et la bureaucratie. Cette curiosité naturelle s'augmentait encore du fait que le Gouvernement, loin de blâmer cette initiative, favorisait celui qui l'avait prise.

Le Chancelier de l'Empire l'avait convié à une conférence ; le bruit courait même qu'il l'avait présenté à l'Empereur.

A vrai dire je fus réjoui et flatté de voir mon action unanimement approuvée, mais heureusement dès le début de mon entreprise j'avais redouté les louanges exagérées qui automatiquement déchaînent les critiques et l'hostilité.

Mon but immédiat, mon désir ardent était de sauver les femmes et les enfants Bosno-Herzégoviniens ; cette attention excessive accordée à ma personne ne nuirait-elle pas à leur cause ? Les faits ne risquaient-ils pas d'être déformés dans cette capitale où tant d'ennemis de la cause slave opposés à la mission de la Russie guettaient l'occasion d'influencer, de tromper la Cour et le Gouvernement.

Je pris donc les mesures nécessaires pour défendre ma cause et ma personne ; je refusai absolument d'accorder des interviews aux journalistes, fermai ma porte à la majorité des visiteurs et n'acceptai qu'un très petit nombre d'invitations.

Naturellement je fus heureux d'aller dîner chez le

Président de la « Société Slave de Bienfaisance » le Conseiller privé Korniloff. Il avait invité des Slavophiles occupant de hautes positions à la Cour et dans le Gouvernement, des historiens et des linguistes slaves éminents pour rencontrer « un représentant des Slaves menacés dans leur foi et leur nationalité ». L'intérêt qu'excitaient les souffrances de ces frères de race était si intense qu'à peine assis à table je fus assailli par une véritable grêle de questions jusqu'au moment où un convive fit remarquer, que je n'avais pu réussir à prendre une seule cuillerée de potage.

Cet homme charitable, M. Kireieff, frère de Mme Novikoff, fut applaudi et plusieurs invités s'excusèrent d'une curiosité que je devais comprendre. Il fut convenu qu'on ne me poserait qu'une seule question entre chaque plat. Cet arrangement donna des résultats assez médiocres. Tous les questionneurs désiraient être renseignés sur l'insurrection Herzégovinienne, les massacres Turcs, la condition des femmes et des enfants ; l'oppression habituelle des Yougoslaves en Turquie ; l'état de l'opinion publique des pays d'Occident à l'égard de la lutte actuelle ; les chances de libération, etc... J'essayais de faire des réponses concises à ces diverses interrogations, mais j'étais généralement interrompu avant d'avoir fini par un de mes voisins qui m'engageait à manger du plat qui m'était offert.

Ce ne fut qu'une fois sorti de table, assis au milieu du salon que je pus donner des informations complètes et profiter des observations intéressantes qui étaient faites. Les plus remarquables venaient de mon voisin de

droite, un homme âgé d'aspect imposant. Il parlait d'un ton simple avec une ardeur contenue.

« Le peuple Russe est profondément ému du sort tragique des Bosno-Herzégoviniens ; il n'oublie pas la situation des autres races Orthodoxes des Balkans, surtout celle des Grecs auxquels les Russes doivent leur religion ; mais à cette heure tous les Orthodoxes doivent unir leurs efforts pour sauver leurs vaillants coréligionnaires dont la vie est en péril. L'initiative de notre hôte de ce soir a révélé un principe bienfaisant la sympathie agissante des Slaves non Orthodoxes pour leurs frères de race ; elle s'est montrée autrement que par les écrits et les dons des Tchèques et des Croates, son expression la plus haute est la collaboration des Clergés Croate Catholique et Serbe Orthodoxe. Un Evêque Catholique a accepté d'être vice-président du comité dont le président est un Archevêque Orthodoxe. Ce fait, sans exemple dans l'histoire, aura une bienfaisante influence sur les relations futures des deux peuples. Puis ce Comité est international, des personnalités distinguées de différentes nations occidentales, désireuses de soulager les misères des réfugiés, en font partie. Cela nous fait espérer ques les Grandes Puissances comprendront dans quelle situation se trouve la Russie en face de cette crise. Nous ne sommes poussés par aucun motif d'intérêt égoïste, seul nous guide le sentiment de nos devoirs à l'égard d'un peuple du même sang et de la même religion ».

Il se tourna vers moi et ajouta :

Vous vous êtes imposé une noble mission ; que le

succès vous accompagne jusqu'à ce qu'elle soit accomplie entièrement ».

L'assistance entière l'applaudit et me félicita de mériter une telle louange.

Celui qui venait de parler était M. Pobedonosteff, procureur du Saint-Synode à qui étaient délégués les pouvoirs de l'Empereur sur l'Eglise Orthodoxe de Russie. Cet homme austère, aux manières sans prétention, était un des conseillers intimes d'Alexandre II et avait en grande partie dirigé l'éducation d'Alexandre III. Tous ceux qui étaient présents comprirent ce que signifiait la chaude approbation qu'il venait de me donner.

Quelques jours après ce dîner eut lieu une assemblée générale de la Société Slave de Bienfaisance au cours de laquelle je donnai un compte rendu des travaux du Comité International d'assistance aux femmes et aux enfants de Bosnie et d'Herzégovine.

En dehors des membres de la Société de Bienfaisance, de nombreux personnages appartenant à la Cour, au Gouvernement, à l'Armée avaient demandé à être invités ; une des plus vastes salles de réunion de Pétersbourg était insuffisante à contenir la foule des auditeurs.

A cette époque, les réunions politiques étaient strictement interdites et les discours publics n'étaient prononcés qu'aux cérémonies officielles, généralement par des fonctionnaires. Cette réunion était considérée comme la séance privée d'une société charitable sans aucun caractère politique, mais inévitablement elle devait entraîner une discussion touchant aux problèmes de la politique internationale. Fidèle à mon programme initial, je me

maintins sans dévier sur un terrain non politique. Il n'en fut pas de même des autres orateurs ; quelques-uns ne craignirent pas de faire des allusions à une grande guerre qui libérerait tous les chrétiens du joug mahométan. Néanmoins la réunion se termina pacifiquement et correctement par un vote unanime de remerciement « à celui qui avait fait ce que tous les Russes désiraient voir faire ».

Je fus élu membre d'honneur de la Société Slave et mon discours imprimé à cent mille exemplaires fut distribué gratuitement.

Jamais rien de pareil ne s'était vu en Russie jusqu'ici. La presse fit remarquer que l'audace de mon initiative était ce qui causait la plus forte impression sur le peuple.

Le lendemain de cette réunion je partis pour Moscou d'où m'étaient adressés chaque jour des appels pressants.

« Venez nous dire comment nous pouvons aider les Slaves cruellement opprimés !

CHAPITRE XI

Moscou

Ce qui m'attirait surtout à Moscou, c'était le désir de voir Aksakoff, et Katkoff, deux grands patriotes russes qui, sans occuper aucune situation officielle, exerçaient une très puissante influence sur l'opinion publique. Ivan Aksakoff était le troisième membre de sa famille qui osait critiquer ouvertement les réformes occidentales de Pierre le Grand et conseiller un retour aux institutions et aux mœurs nationales de la Russie. Les trois articles de foi de leur credo étaient : Orthodoxie, Autocratie, Nationalité ; ils ne faisaient donc aucune opposition au régime impérial, mais n'approuvaient qu'un côté de la politique du gouvernement : la protection et la libération des Chrétiens d'Orient. En cela ils étaient soutenus par le peuple Russe tout entier qui considérait les guerres contre la Turquie comme des croisades religieuses.

Aksakoff était président de la Société Slave de Moscou ; naturellement ma première visite fut pour lui. Yo-

nine m'avait donné une lettre d'introduction, il la mit de côté après y avoir jeté un coup d'œil :

« Qu'avez-vous besoin de recommandation ? Votre initiative a éclairé notre horizon, vos paroles, vos actes ont réjoui nos cœurs. Dès le mois de septembre, le Métropolitain de Serbie nous a mis au courant de votre entreprise ; dans ses lettres privées il vous nomme son fils spirituel et fait allusion à votre activité slave de 1867. Nous avons lu les rapports que vous lui avez adressés en tant que président de votre comité ; les commentaires des journaux de tous les pays sur les secours si efficaces apportés aux réfugiés. Votre arrivée en Russie, votre compte-rendu à la Société Slave de Pétersbourg ont fait taire les seules critiques qui vous étaient adressées. Vos relations aisées, presqu'amicales avec les autorités Autrichiennes et le soin que vous avez mis à ne jamais blâmer les Turcophiles anglais. Maintenant tout le monde vous soutiendra. Ici nous avons été fort amusés par la réception chaleureuse que vous a faite la société de Pétersbourg et par l'approbation que notre diplomatie germanophile a donnée à votre initiative. Espérons que la bienvenue que Moscou vous réserve ne nuira pas à vos chances là-bas. Nos adversaires des bords de la Néva accusent les Slavophiles de sacrifier les intérêts positifs des Russes à leur amour des Slaves de l'étranger. En vérité notre plaidoyer en faveur de la libération des Slaves du joug de l'Islam est l'unique moyen d'affirmer que les Russes sont Slaves et désirent s'affranchir de la domination exercée par l'Allemagne sur leur politique intérieure et extérieure.

« Nos « Zapadniki » traitent les Slavophiles de « Réactionnaires » ne sommes-nous pas plus près qu'eux de la grande masse populaire ? Tandis que nos intellectuels à la mode occidentale ne vont au peuple que pour répandre les idées socialistes révolutionnaires parmi les paysans, nous apprenons de ceux-ci les vertus chrétiennes et l'amour de la Russie trop oubliés dans une société dénationalisée et civilisée à l'excès ».

Le lendemain matin Katkoff vint le premier me faire visite. Editeur de *La Gazette de Moscou* il était à cette époque le seul journaliste ayant le privilège d'exprimer ses opinions, même si elles étaient opposées à celles des Ministres. L'Empereur le tenait en haute estime, il le recevait à chacun de ses fréquents voyages à Pétersbourg et discutait confidentiellement avec lui la politique du gouvernement. Inutile de dire que Katkoff était la terreur des fonctionnaires.

« J'ai désiré vous connaître personnellement, « me dit-il, » parceque je suis frappé de la pondération de votre esprit. La modération de vos vues, la manière réfléchie dont vous les exposez vous ont acquis la confiance du monde officiel de Pétersbourg. Je tiens à vous mettre en garde contre les Slavophiles. Certes je suis d'accord avec eux lorsqu'ils disent que la Mission de la Russie est de libérer les chrétiens d'Orient du joug mahométan ; mais à quoi bon compromettre la réalisation de nos vœux par des violences de langage inutiles, risquer d'entrainer la Russie dans une guerre aventureuse, réveiller les soupçons de l'Europe prompte à accuser la Russie de projets de conquête. Puis pouquoi attaquer le

seul gouvernement disposé à nous aider amicalement ? De même que la Prusse n'aurait pu vaincre l'Autriche et la France ni unifier l'Allemagne si elle n'avait été soutenue par la Russie, de même la Russie ne sera capable de libérer et d'unir tous les Slaves qu'avec l'appui de l'Allemagne ».

J'écoutai Katkoff avec autant d'attention que j'avais écouté Aksakoff la veille ; je ne discutai pas davantage ses arguments. A l'un et à l'autre je déclarai simplement qu'après avoir fait de mon mieux pour soulager les misères des réfugiés, j'allais m'appliquer désormais à la pacification de la Bosnie-Herzégovine but qui ne pouvait être atteint qu'en maintenant la paix en Europe, principalement dans les Balkans.

Néanmoins je posai à chacun de mes interlocuteurs la même question qui me paraissait d'une importance capitale à l'égard de la politique slave de la Russie.

« Comment la Russie peut-elle réclamer pour toutes les nations Slaves le droit à une existence indépendante, tandis qu'elle refuse ce droit à la Pologne, la seconde nation Slave après elle, tant par le chiffre de sa population que par son passé historique? »

A cela Aksakoff m'avait répondu :

« Nous autres Slavophiles ne méconnaissons pas l'objection et sommes opposés aux mesures, généralement suggérées par la bureaucratie Germano-Russe, qui blessent les droits de la nationalité Polonaise en Russie. Nous sommes en faveur non seulement de l'autonomie, mais même de l'indépendance complète des provinces où les Polonais sont en majorité. Le malheur est que

loin de se contenter d'une Pologne ethnographique les meneurs polonais réclament la restauration de la Pologne historique dans laquelle ils veulent inclure des provinces où la presque totalité de la population est Russe, la noblesse seule étant Polonaise. Nous ne perdons pas l'espoir de voir les Polonais revenir de cette erreur de juger la nationalité d'une contrée seulement par celle des nobles ».

Katkoff, parti d'un tout autre point de vue, arriva à une conclusion presque semblable.

« Evidemment ce serait absurde de vouloir russifier un peuple avec de si profondes traditions nationales; notre gouvernement ne vise qu'à faire régner l'ordre en Pologne, à satisfaire les intérêts matériels des habitants. Les paysans, qui forment l'immense majorité, étaient serfs dans la Pologne indépendante; ils sont reconnaissants de leur émancipation, des terres qu'ils ont reçues du gouvernement Russe en même temps que la liberté individuelle.

Notre Empereur désirait également répondre aux vœux de la noblesse et des intellectuels; sous la vice-royauté du Grand Duc Constantin la situation du Royaume de Pologne n'était guère différente d'une Union personnelle avec la Russie. Malheureusement les nationalistes intransigeants n'ont pas suivi la sage direction du Marquis Wielopolski; subissant l'influence des révolutionnaires internationaux ils ont commis l'erreur fatale d'une rébellion à main armée et en janvier 1863 on a vu les paysans polonais aider l'armée russe à étouffer l'insurrection. Les intentions généreuses de l'Empereur

ayant été méconnues, la réalisation de son plus cher désir se trouve ainsi indéfiniment retardée...

Mais en dehors de ceci, une considération puissante s'oppose à ce que la Pologne Russe jouisse d'une existence indépendante. Si la Russie l'émancipait, elle s'attirerait de ce fait l'inimitié permanente de l'Autriche et de la Prusse qui trembleraient pour la possession de leurs provinces Polonaises; nous serions alors complètement isolés ».

Il y avait une part de vérité dans les arguments d'Aksakoff et de Katsoff; sans la méconnaître je conservais ma conviction. Un accord Russo-Polonais aurait donné une force immense à la politique Slave de la Russie et assuré son succès, tandis que l'état actuel des choses lui enlevait beaucoup d'autorité. Ma situation particulière ne me permettait pas de soulever une question si délicate, mieux valait taire mes opinions personnelles en attendant une heure plus favorable. (Peut-être un jour raconterai-je les efforts infructueux tentés dans ce sens dix ans plus tard.)

Ces entrevues de février 1876 eurent des conséquences durables.

Aksakoff devint mon ami intime et jusqu'en 1881, date de sa mort prématurée, il soutint fidèlement tous mes efforts en faveur de la Yougoslavie. Katkoff se montra mon allié au cours de la crise qui se termina par le congrès de Berlin. Plus tard il me demanda d'être le correspondant de la *Gazette de Moscou* à Berlin et notre coopération eut une puissante influence sur le renversement de la politique étrangère de la Russie qui

passa de l'alliance avec la Prusse à une alliance avec la France.

La réception donnée en mon honneur par la Société Slave de Moscou ne pouvait être qu'une répétition de celle de Pétersbourg avec l'attrait de la nouveauté en moins, tous les journaux de Russie ayant reproduit mes déclarations sur la situation des réfugiés et les travaux du comité de secours.

Néanmoins l'auditoire se montra heureux de prendre contact avec moi, de me remercier de ce que j'avais accompli, de suggérer de nouveaux développements pour cette entreprise si chère à tous les cœurs russes.

Si l'enthousiasme fut chaleureux, la prudence et la discrétion laissèrent à désirer; les opinions sur la politique étrangère s'exprimèrent bien plus librement qu'à Pétersbourg et plusieurs Gouvernements occidentaux furent attaqués avec violence, en raison de la partialité qu'ils montraient ouvertement aux tyrans Turcs contre les Chrétiens persécutés.

J'étais arrivé à Moscou avec l'intention d'y rester trois jours. Après toute une semaine j'y étais encore retenu par le nombre et la cordialité des invitations. La société de Moscou, plus calme que celle de Pétersbourg, ou de tout autre capitale siège du Gouvernement, était bien celle d'un grand centre national. Ne subissant pas l'influence immédiate de la Cour, des Ministères, des Ambassades, elle étudiait et discutait librement les questions importantes au seul point de vue des intérêts permanents de la Russie.

A Moscou la pitié pour les souffrances des Bosno-

Herzégoviniens, la sympathie à l'égard des Chrétiens d'Orient revêtirent une forme pratique : les dames se réunirent et organisèrent l'envoi de secours aux femmes et aux enfants. Aucune propagande en faveur des Slaves n'était nécessaire; Moscou avait résolu de les libérer et la Russie entière suivait son impulsion.

Un soir, très tard, je reçus un message mystérieux signé d'un nom inconnu, probablement supposé, qui m'informait de la nécessité urgente de retourner à Pétersbourg. Sans me décider à suivre cet avis je commençai à tout hasard mes préparatifs de départ.

Le lendemain matin de bonne heure, je reçus l'invitation formelle de me présenter à bref délai devant la Troisième Section de la Chancellerie de Sa Majesté Impériale à Pétersbourg...

CHAPITRE XII

Saint-Pétersbourg... Mission de paix

Au siège de cette fameuse Police Secrète je fus reçu par un haut fonctionnaire.

« Comment êtes-vous revenu à Pétersbourg et avez-vous séjourné à Moscou alors que le décret de 1866 vous interdit de résider dans les deux capitales?

— Je suis arrivé à Pétersbourg en qualité de courrier de l'Ambassadeur Impérial à Vienne, chargé de la *valise* envoyée à notre Ministre des Affaires Etrangères. J'y reste en attendant les ordres du Chancelier de l'Empire qui a l'intention de me confier une mission à l'étranger.

— C'est bon... Vous pouvez vous retirer; je transmettrai votre explication au Directeur de notre Section ».

J'appris de mes amis que ce Directeur remuait ciel et terre pour amener la chute du Prince Gortchakoff, l'accusant de confier une mission diplomatique à un « révolutionnaire international ».

Je laissai écouler quelques jours, puis j'allai voir le Chancelier.

Il m'accueillit d'un air riant et me demanda d'un ton léger si j'étais disposé à entreprendre mon voyage à l'étranger.

« Mais j'ai appris...? murmurai-je.

— Oh... vous avez appris que la police secrète m'accuse de confier les secrets d'Etat au révolutionnaire que vous êtes? C'est stupide.

« Je me suis fait communiquer le dossier de la Troisième Section vous concernant. Il ne contient que des accusations enfantines; la plus grave c'est que vous avez jadis à Heidelberg fait partie du Cercle de Lecture Russe dont quelques membres professaient des théories avancées en politique. C'est ridiculement vague. J'ai raconté tout cela à l'Empereur et à l'Impératrice, ils en ont ri avec moi. Puis j'ai changé de ton et leur ai fait remarquer très sérieusement que ces fonctionnaires trop zélés qui excellent à transformer une taupinière en montagne, passent sans les voir à côté des réalités les plus sérieuses, ce qui rend si dangereux de se reposer sur leur vigilance. « La catastrophe de 1881 n'a que trop justifié cette opinion du Chancelier sur la police secrète qui n'a su ni prévoir ni empêcher l'attentat contre Alexandre II ».

Le Prince Gortchakoff termina en me disant que *la valise* pour l'Ambassadeur de Vienne serait prête dans deux jours et que j'en serais chargé.

La façon dont cet incident se terminait fut vite connue à Pétersbourg et causa une satisfaction générale. La popularité du Chancelier fut même accrue du fait que ma mission était une mesure décidée par le gouverne-

ment. On parla en haut lieu de me faire « Kammerjunker » (gentilhomme de la chambre). Quoique profondément reconnaissant d'une telle faveur, je fis observer avec respect qu'elle ne serait pas en harmonie avec le caractère de ma mission actuelle et que mieux valait l'ajourner.

Le Grand-Duc Héritier désira m'accorder une audience; il me posa de nombreuses questions sur l'état présent de la Bosnie et de l'Herzégovine et m'adressa des souhaits chaleureux pour le succès de ma mission de paix.

Le lendemain la Grande Duchesse Marie (la Princesse Dagmar de Danemark) me reçut à son tour. Elle manifesta un ardent intérêt en faveur des femmes et des enfants Bosno-Herzégoviniens et me dit qu'elle prierait Dieu de bénir les efforts que j'allais faire en vue de ramener la paix dans les Balkans.

Le Grand-Duc Constantin, frère de l'Empereur et son principal collaborateur dans la grande œuvre de l'émancipation des serfs, exprima lui aussi le désir de me voir. Malheureusement lorsque ce Prince, dont les tendances libérales étaient bien connues, fixa le jour de mon audience, j'avais déjà reçu du Chancelier l'ordre de partir pour Vienne.

La veille de mon départ j'eus la chance de rencontrer le professeur Lamansky, le grand Slaviste et historien. Son ouvrage sur le Tribunal des Trois, qui révèle les secrets de l'Inquisition vénitienne et éclaire l'histoire et la psychologie d'un gouvernement qui a été peut-être le plus efficace de tous les temps, m'avait impressionné

comme peu de livres l'ont jamais fait. Je fus assez heureux pour l'intéresser au sort des Wendes (les Slaves d'Allemagne).

Le soir de ce même jour j'étais invité chez la Comtesse Bloudoff au Palais d'Hiver. Elle occupait une des grandes charges de la Cour Impériale et passait pour être l'amie intime de l'Impératrice.

Tous les hôtes de la Comtesse savaient que le Chancelier me confiait la mission de pacifier la Bosnie et l'Herzégovine, avec l'entière approbation de l'Empereur; durant plusieurs heures ils m'ensevelirent littéralement sous les compliments. Je me suis toujours méfié des louanges exagérées et je ne prévoyais que trop les dangers que cet enthousiasme allait me créer. Néanmoins, quand je pense à ces deux mois de l'hiver 1876 passés en Russie, je dois reconnaître qu'ils ont été une période merveilleuse de ma vie, une sorte de compensation anticipée pour toutes les souffrances qui m'attendaient. En vérité, c'est un rare privilège d'être, même pendant quelques semaines, l'homme approuvé de toute une nation, celui duquel elle espère la réalisation de ses plus chers désirs.

Pendant mon séjour à Pétersbourg, alors que je ne pensais qu'à servir l'idéal d'une grande cause, il se produisit un événement qui devait avoir d'importantes conséquences sur ma vie privée. Je devins journaliste de profession. Voici comment cela arriva.

Comme Délégué du Comité International d'Assistance aux Bosno-Herzégoviniens réfugiés en Dalmatie et au Monténégro, je n'eus au début aucun fonds spécial

à ma disposition pour répondre aux demandes de secours immédiat qui m'assaillirent dès mon arrivée à Raguse. Il suffisait de voir ces malheureuses femmes, ces enfants mourant de faim, il n'y avait pas un moment à perdre; je distribuai donc des secours au nom du Comité, seulement je les acquittai au moyen de chèques sur mon banquier à Paris. Peu à peu les dons affluèrent de tous les pays mais dans certains cas particuliers je continuai à payer de ma bourse.

Lorsque mes assistants s'en aperçurent ils me supplièrent de ne pas persister dans cette voie, ils me conseillèrent même de déduire des sommes reçues celles qu'en réalité j'avais avancées au Comité, mais je ne puis consentir à cela. Je désirais donner moi-même, ne pas me contenter de distribuer les secours des autres.

Un jour vint où il fallut se rendre à l'évidence, je ne pouvais soutenir de telles dépenses. Déjà, afin de rembourser mes divers emprunts, j'avais vendu ma propriété la plus importante : Bojidarovka, district de Bouzoulouk, gouvernement de Samara. Maintenant je cherchais un acquéreur pour ma vieille maison de famille à Kieff. Puisque je devais économiser, ma première réforme porta sur les nombreux abonnements aux journaux qui publiaient mes correspondances. J'informai donc les éditeurs qu'à l'avenir ils ne recevraient plus mes lettres puisque je ne pouvais plus contribuer à leur publication. Trois d'entr'eux me répondirent que si je voulais bien continuer à les informer ils me paieraient volontiers. Je fus très surpris et me demandai si je devais accepter cette proposition; mais le directeur du *Goloss*

à Pétersbourg me prouva que c'était le seul moyen de tenir le public au courant de la question Slave et des événements de Bosnie-Herzégovine...

Je reconnus qu'il voyait juste, mais longtemps il me parut étrange d'être rémunéré pour accomplir ce que j'avais le plus à cœur, ce qui était l'idéal de ma vie...

Venu en Russie dans le but de plaider la cause des Bosno-Herzégoviniens et des chrétiens opprimés des Balkans, je la quittai joyeux et plein de courage tant la sympathie à leur égard, la ferme volonté de les soutenir avaient été unanimes. Quand il s'agissait des chrétiens d'Orient, les Russes n'avaient qu'un seul cœur, une même âme.

Pendant mon voyage de retour à Vienne, je repassai dans mon esprit tous les souvenirs de ma visite en Russie, je récapitulai les encouragements reçus, les motifs d'espoir. Tout à coup sur ce fond de pensées sérieuses se détacha une impression d'ordre différent; au moment où je l'avais ressentie la surprise dominait; à cette heure, avec le recul et la réflexion j'avais surtout envie de rire.

Lorsque je quittai Raguse pour Pétersbourg, Yonine me pria de remettre une lettre à sa mère. Je fus très étonné; il paraissait si vieux, si usé que je me demandais par quel prodige sa mère était encore vivante; néanmoins dès que j'eus terminé mes visites officielles je me rendis chez Mme Yonine.

Au moment où un valet de pied m'introduisait dans un vaste salon, clair et gai, je vis s'enfuir par

une autre porte une femme vêtue d'une robe de soie blanche extrêmement élégante; la fugitive semblait très amusée et elle me parut attrayante.

Elle revint bientôt ayant jeté sur ses épaules nues une éclatante écharpe rouge et s'excusa en souriant de me recevoir avant que sa toilette ne fût terminée. Frappé de sa fraîcheur et de la vivacité de ses mouvements, je lui dis :

« Mais c'est à Madame votre mère ou grand'mère que je viens offrir mes hommages ».

Avec un joli sourire, il répliqua :

« Je suis bien la mère de M. Yonine, vous pouvez me remettre la lettre de mon fils ».

Elle lut la lettre, puis d'un ton sérieux, avec une sollicitude vraiment maternelle elle me demanda des détails sur la santé de son fils.

Soudainement l'expression de son agréable visage redevint très jeune, timide même et comme embarrassée :

« J'aurais eu tant de plaisir à causer longuement avec vous... mais c'est un jour tellement exceptionnel pour moi... je suis attendue... »

Ainsi qu'une très jeune fille elle rougit violemment et ajouta :

« C'est le jour de mon mariage. Lorsque vous êtes arrivé, plus tôt que je ne m'y attendais, je regardais dans cette grande glace si ma toilette était réussie ».

« Nous devons quitter Pétersbourg immédiatement après la cérémonie, mais serons de retour d'ici un mois.

Alors mon mari et moi aurons un très grand plaisir à vous recevoir ».

En quittant Mme Yonine je pensais qu'elle paraissait la fille et non la mère du Consul Général de Russie à Raguse.

CHAPITRE XIII

Vienne. Accord avec Andrassy

En arrivant à Vienne, je me rendis directement de la gare à l'Ambassade de Russie, afin de remettre la *Valise* confiée par notre Ministère des Affaires Etrangères. Malgré l'heure très tardive je fus introduit près de l'Ambassadeur sans le moindre délai.

« Vous venez me rendre compte de votre entrevue avec le Chancelier? me dit M. Novikoff. Il m'a déjà télégraphié l'essentiel ».

A ce moment un secrétaire de l'Ambassade entra porteur des principaux documents, trouvés dans la *Valise*. Après les avoir parcourus rapidement, l'Ambassadeur reprit :

« C'est encore mieux que je n'espérais : le Prince Gortchakoff estime que votre mémorandum exprime ses propres vues et me demande de le communiquer au Ministres des Affaires Etrangères de l'Autriche-Hongrie. Je dois le communiquer également aux Gouvernements des autres Grandes Puissances qui ainsi seront informées

de l'objet de votre mission et je crois que le Comte Andrassy sera bien aise de vous voir ».

Deux jours plus tard, répondant à l'invitation de ce dernier, je me rendis à la *Ball Platz*. Le Comte Jules Andrassy était une des personnalités les plus intéressantes de cette époque.

En 1870, lorsque le Comte Beust, ancien Premier Ministre de Saxe, alors Chancelier de l'Empire d'Autriche, avait préconisé une alliance de l'Autriche avec la France dans la guerre contre la Prusse et l'Allemagne, Andrassy s'était opposé ardemment à cette politique, ce qui le rendit très populaire parmi les Magyars. Ceux-ci, encouragés par des agents Allemands, cherchaient à faire reconnaître l'indépendance de la Hongrie.

François-Joseph et l'aristocratie Autrichienne, qui aspiraient à la revanche de leur défaite de 1866, auraient fait bon marché de cette opposition, si le Gouvernement Russe n'avait intimé en termes fort clairs qu'il renoncerait à sa neutralité du jour où l'Autriche prendrait parti dans la guerre Franco-Allemande.

Cette déclaration calma l'ardeur Autrichienne; la victoire de l'Allemagne sur la France détermina Franbois-Joseph à transformer sa monarchie en Empire d'Autriche-Hongrie. Le Comte Beust échangea son poste de Chancelier contre l'Ambassade de Londres et Andrassy devint le premier Ministre des Affaires Etrangères d'un Etat Dualiste.

Issu d'une vieille famille Magyar, ses tendances étaient nationalistes et le caractère Hongrois dominait

chez lui, néanmoins les observateurs discernaient dans les traits de son visage, dans ses allures et ses actions, des nuances insaisissables qui décelaient l'influence lointaine d'une race différente.

Des traditions séculaires avaient inspiré aux diplomates un tel désir de plaire, de gagner la confiance, d'obtenir des confidences par une intimité personnelle, que leurs relations mutuelles prenaient souvent la forme d'hommages adressés à une coquette.

Tous les Ambassadeurs faisaient la cour à Andrassy ; lui jouait à merveille le rôle de Célimène et chose surprenante ceux qui se disputaient ses sourires représentaient des Etats beaucoup plus puissants que l'Autriche-Hongrie; mais il subissait la fascination d'une nature illogique, capricieuse dont les voltes-faces imprévues, ne permettaient aucune certitude.

Si le corps diplomatique et la société de Vienne tenaient le Comte Andrassy pour un charmeur irrésistible, nul ne pouvait dire quelles fées le douaient d'un tel pouvoir. D'une courtoisie irréprochable ,le Ministre mesurait exactement le degré de sa cordialité au rang et à la position de ceux qui l'approchaient, hommes ou femmes. Il ne témoigna jamais de préférence particulière pour aucune des nombreuses enchanteresses, orgueil de Vienne à cette époque, qui auraient été si heureuses de plaire au grand maître de la politique de l'Empire.

Sous ce rapport Andrassy présentait un contraste frappant avec son prédécesseur. Le Comte Beust menait de front tant d'intrigues amoureuses qu'il lui arrivait

d'en perdre la tête; plus d'une fois, annonçant à un Ambassadeur qu'il lui envoyait une note « à transmettre à son Gouvernement », il mettait sous pli une déclaration passionnée, et circonstance aggravante, souvent écrite en vers. Deux de ces singuliers documents diplomatiques m'ont été montrés avant d'être retournés à leur auteur.

Lorsque Beust fut nommé Ambassadeur d'Autriche à Londres, ses amis Viennois se demandèrent s'il allait poursuivre ses expériences sentimentales en Angleterre : aussi apprirent-ils avec un vif intérêt qu'il s'était joint au groupe d'admirateurs entourant Mme de Novikoff; véritable cour composée d'homme d'Etat Anglais, de diplomates étrangers, d'historiens, de savants, d'écrivains et dont M. Gladstone était la personnalité la plus marquante.

Beust eut vite fait de composer un charmant poème où il affirmait que la séduisante Russe avait résolu le problème Oriental en exerçant une égale attraction sur les Anglais, les Russes et les Turcs. L'ambassadeur de Turquie n'étant pas le moins empressé de ses amis.

Cette poésie, écrite en français, amusa fort la société Viennoise. Peu après on annonça que Mme de Novikoff venait passer quelque temps chez son beau-frère l'Ambassadeur de Russie à Vienne et une nouvelle curiosité s'éveilla; elle et Andrassy allaient-ils s'entendre?

M. de Novkioff donna en son honneur une grande soirée à laquelle furent invités tous les Ambassadeurs et le Ministre des Affaires Etrangères. Andrassy causa avec elle plus longtemps qu'il ne l'avait fait avec aucune

dame, si longuement même que les témoins du fait en tirèrent des conclusions variées; ils en furent pour leurs conjectures.

Mme de Novikoff demeura deux mois à Vienne, alla beaucoup dans le monde, elle rencontra souvent Andrassy. Chaque fois ils échangèrent un regard d'intelligence et une cordiale poignée de mains, mais n'eurent pas d'autre conversation. Pourtant Andrassy était fort indépendant et ne s'inquiétait guère du formalisme rigide qui régissait alors la Cour et la société de Vienne. Il n'obéissait qu'à sa fantaisie.

Peu avant mon arrivée, une rumeur s'était sourdement répandue, frappant les Viennois d'une véritable stupeur. De tout temps les Halsbourg avaient observé l'étiquette espagnole qui interdit au Souverain d'aller chez un de ses sujets. L'Empereur, désirant donner à son Ministre des Affaires Etrangères une preuve particulière de son estime, résolut de lui faire une visite et l'envoya prévenir de cette faveur sans précédent. Mais François-Joseph avait choisi l'heure à laquelle chaque jour Andrassy montait à cheval au Prater et ne fut reçu que par les nombreux serviteurs du Ministre. Le premier secrétaire déclara que malheureusement lorsque le messager Impérial était arrivé le Comte Andrassy avait déjà quitté sa demeure. Pendant ces excuses, le Comte sortait par une porte dérobée et montait à cheval au Prater.

Aucune disgrâce immédiate ne résulta de cet incident, mais il est probable que François-Joseph s'en souvint le jour où il crut possible de se séparer d'Andrassy.

Cette circonstance explique quelle sensation produisit mon entrevue avec l'homme du jour.

Quand son secrétaire m'introduisit dans son cabinet il lui dit :

« N'annoncez personne tant que vous ne recevrez pas d'ordres.

— Mais si c'est un Ambassadeur?

— Vous lui direz que je suis occupé d'une affaire d'Etat importante ».

Après une heure de conversation je sortis du cabinet du Ministre. Entrant dans le salon de réception j'y trouvai les Ambassadeurs de Russie et d'Angleterre. M. Novikoff me dit en russe :

« Il faut que vous ayez singulièrement intéressé le Comte Andrassy pour qu'il nous ait fait attendre tous les deux ».

Après m'avoir présenté à Sir Andrew Buchanan, il entra chez le Ministre des Affaires Etrangères. Pendant son absence, je donnai à l'Ambassadeur d'Angleterre toutes les explications qu'il désirait avoir sur ma mission. Sir Andrew me dit que si je l'exécutais dans le sens que j'indiquais, son Gouvernement ne verrait rien à objecter et me souhaiterait un plein succès.

Cette rapide conversation que j'avais commencée en anglais et que Sir Andrew continua en français, fut mon premier contact avec un diplomate Anglais et un grand encouragement à entreprendre mon travail de pacification puisque l'Ambassadeur d'Angleterre près de la Puissance la plus proche de la Bosnie-Herzégovine n'y voyait aucun inconvénient.

En sortant de sa conversation avec le comte Andrassy M. Novikoff paraissait très ému. Il me dit de l'accompagner à l'Ambassade et à peine en voiture :

« Vous avez produit une impression extraordinaire sur Andrassy et complètement gagné la confiance de ce Magyar astucieux ; il vous soutiendra ouvertement. Ne m'a-t-il pas dit qu'il vous demandait de parler en son nom, aux chefs des insurgés ? Vous alliez conférer avec eux en qualité d'envoyé spécial du Gouvernement Russe, il semble maintenant que vous leur apparaîtrez comme un agent Austro-Russe.

« Oh ! un tel changement ne peut s'admettre dans la mission d'un sujet Russe. En transmettant aux Herzégoviniens les avis du Prince Chancelier je me contenterai d'indiquer l'adhésion du Ministre Austro-Hongrois ».

Voici exactement ce qui s'était passé entre Andrassy et moi.

Je lui avais dit la stricte vérité sur les motifs qui m'avaient poussé d'abord à secourir les réfugiés Yougoslaves, puis à accepter la mission de mettre un terme aux combats entre les insurgés et les troupes Turques ; la cessation des hostilités étant le seul moyen de permettre aux réfugiés de rentrer chez eux.

« Ce que vous m'apprenez du Comité, corrobore parfaitement les rapports des autorités Austro-Hongroises. C'est ce Comité International de Paris, ajouta Andrassy, qui a attiré l'attention des Gouvernements des Grandes Puissances. J'ai discuté avec cinq Ambassadeurs les réformes de Bosnie-Herzégovine, qu'il conve-

nait de recommander à la Porte et qu'elle a acceptées. C'est à vous de décider les insurgés à les accepter à leur tour. Les chefs Herzégoviniens ne vont-ils pas s'opposer à vos efforts?

« La conduite de quelques-uns ne justifie guère la protection des Puissances ; en particulier nos consuls ont blâmé les excès de Péko Pavlovitch.

« Jusqu'ici mon devoir consistait à subvenir aux nécessités des réfugiés, je n'avais pas de relations régulières avec les insurgés. Néanmoins je sais qu'ils n'ont pas molesté les Musulmans indigènes ; ne les considérant pas comme des Turcs. Quant à Peko Pavlovitch il n'est pas Herzégovinien ».

Cette remarque causa un plaisir évident au Ministre, il attachait sans doute plus d'importance à cette distinction que je ne le faisais moi-même.

« Que pensez-vous du Monténégro et des promesses de non intervention du Prince Nicolas ? reprit Andrassy.

— Il a été extrêmement difficile d'empêcher les Monténégrins de se joindre à des Chrétiens de leur race, parlant leur langue, alors que ceux-ci combattaient l'ennemi séculaire du Monténégro. Toutefois quand j'ai visité Cettigné jamais, ni dans les milieux officiels, ni parmi le peuple, je n'ai entendu élever la moindre prétention sur l'Herzégovine. Pourtant il serait naturel qu'une contrée petite, stérile, eût le désir d'étendre ses frontières ; si le Monténégro obtenait ici ou là une *Nahia* (le district d'une tribu) la chose aurait-elle

grande importance ? Ce serait aisément réglé par une commission de consuls...

— « Alors à votre avis la solution de la question de Bosnie-Herzégocine serait l'autonomie de ces deux provinces ?

« *Administration provinciale particulière*

— Oui, la chose sans le nom. Cette formule, qui concrétise les décisions des Puissances et les désirs des insurgés, me semble très heureuse. Comme le Prince Gortchakoff je l'approuve volontiers, et lorsque vous transmettrez aux chefs des insurgés l'avis du Chancelier d'accepter le plan de réforme dressé par les Cabinets, ajoutez je vous prie en mon nom que je leur donne le même conseil. Je vous soutiendrai en tout. »

Le Comte me serra énergiquement la main et ajouta :

« Il faut absolument que je vous voie une fois de plus avant votre départ, mais d'une façon privée qui n'aura rien d'officiel ».

Le lendemain mon audience était relatée par le *Fremdenblatt;* cet organe officieux du Ministère des Affaires Etrangères de Vienne ajoutait que ma mission était approuvée symphatiquement par les hommes d'Etat compétents de la Monarchie.

Dans une note adressée au Prince Gortchakoff, le Comte Andrassy constatait « que le parfait accord des deux Gouvernements n'avait pas de meilleure preuve que la concordance des déclarations de leurs représentants officiels aussi bien que de leurs *agents officieux*.

Andrassy fit une déclaration dans le même sens aux

délégations Austro-Hongroises et le *Rothbuch* la publia.

Inutile de parler des commentaires de la presse Viennoise à propos de l'honneur sans précédent accordé à un particulier, qui était Russe par-dessus le marché ; des rumeurs fantastiques répandues dans le public sur les plans qu'Andrassy espérait faire aboutir grâce à moi, à mon ambition qu'il excitait encore. Des gens affirmaient que j'étais recu quotidiennement par le Ministre. En réalité je ne le vis qu'une fois, mais notre conversation fut tout à fait confidentielle. Jamais je n'ai répété les paroles d'Andrassy à personne jusqu'ici, mais cinquante trois ans se sont écoulés et dans l'intérêt de l'histoire je crois de mon devoir de les révéler aujourd'hui.

« Il y a, me dit-il, à la Cour Impériale et parmi l'aristocratie Autrichienne des personnes mécontentes de la politique étrangère pacifique et désintéressée que je poursuis actuellement. Elles rêvent la conquête de nouvelles provinces afin de compenser la perte de la Lombardie et de la Vénétie. Elles ont jeté les yeux sur les contrées Balkaniques voisines avec le dessein particulier de renforcer l'élément Slave dans la Monarchie de manière à briser la nouvelle constitution et à dépouiller la Hongrie de ses droits. Sachant qu'elles ne pourront rien tant qu'un Hongrois sera Ministre des Affaires Etrangères elles ont déjà choisi un candidat Slave qui doit me remplacer : c'est le baron Roditch.

« Sa propagande parmi les Bosno-Herzégoviniens ne vous a pas échappé ; je sais avec quelle sagesse, quel tact vous avez évité d'y être mêlé.

« Si sa politique était adoptée, elle nous mettrait en conflit avec la Russie qui ne désire pas voir les Slaves des Balkans devenir sujets de l'Autriche.

« L'Empereur m'a officiellement autorisé à approuver votre mission, néanmoins les amis de Roditch s'efforcent d'obtenir pour lui une mission de pacification en apparence similaire à la vôtre, mais qui en réalité lui permettrait d'entreprendre un travail d'annexion.

« Méfiez-vous de ses intrigues et comptez sur mon appui. »

CHAPITRE XIV

Mon retour a Raguse

Lors de mon départ de Dubrovnik (Raguse) au mois de décembre 1875, j'étais simplement Délégué du Comité International de Paris ; j'y revenais en mars 1876 en qualité d'Agent semi-officiel du Gouvernement Impérial de Russie.

Mes nombreux amis et toute la population de Dubrovnik me saluèrent avec enthousiasme. En obtenant pour la cause de Bosnie-Herzégovine l'appui de deux Grandes Puissances j'avais commencé à réaliser les espoirs exprimés à l'heure de mon départ.

Mon retour comblait de joie mes deux anciens Assistants Délégués ; en mon absence le Consul Général de Russie avait cessé de leur transmettre les dons reçus de toutes les provinces de l'Empire, il les envoyait au Comité de Cettigné.

Désormais les souscriptions me furent exclusivement adressées puisque j'étais membre d'honneur et représentant des Sociétés Slaves de Pétersbourg et de Moscou. Je repris le mode de répartition adopté au début.

Gondola et Novakovitch me remirent des rapports donnant le détail de leur activité durant les trois mois

de mon absence ; j'eus ainsi le moyen de me rendre compte de la situation des réfugiés et des mesures prises par la Délégation.

Le nombre des réfugiés s'accroissait sans cesse. Les nouveaux arrivants devaient être pourvus de couvertures de laine, de chemises, de manteaux et d'opankés (pantoufles turques) il fallait aussi leur fournir du pain et quelques autres vivres. Beaucoup se trouvaient épuisés par la faim et les fatigues subies pendant la fuite qui les avait soustraits aux massacres ou à d'indignes violences. Une nourriture spéciale, des médicaments étaient indispensables si l'on voulait leur conserver la vie. De grandes quantités de maïs furent achetées, des cuisines établies près des tentes et des bâtiments qui les abritaient. Les soins particuliers étaient donnés aux blessés ainsi qu'aux malades atteints de diverses épidémies, le typhus et la dysentrie faisaient de grands ravages.

Les Délégués prirent des mesures si judicieuses, ils déployèrent tant de zèle que le nombre des décès et des cas de maladie diminua rapidement. L'état général des réfugiés s'améliora vite aussi bien moralement que physiquement.

Sur un seul point, mes Assistants transgressèrent leurs *instructions* et furent critiqués. Dans un chapitre précédent j'ai dit que les prêtres Herzégoviniens venus avec les réfugiés avaient offert d'apprendre à lire aux enfants et de les instruire des dogmes fondamentaux de la religion Orthodoxe, ils ne réclamaient aucune rémunération et la paroisse de Raguse leur prêta quelques li-

vres. En partant pour Vienne j'avais laissé à mes assistants une somme, tirée de ma propre bourse, en vue de subvenir à ce genre de nécessité. En mon absence ils allèrent plus loin, établissant des écoles enfantines dont les maîtres étaient payés.

Comme toutes les dépenses étaient mentionnées dans les rapports adressés au Président du Comité et que ces rapports étaient publiés par les journaux étrangers, il se trouva des personnes jugeant que les fonds envoyés pour sauver de la faim les femmes et les enfants d'Herzégovine ne devaient pas être employés à d'autres dépenses que le pain ou les vêtements. Après avoir examiné soigneusement le cas je me déclarai prêt à assumer personnellement les dépenses que les donateurs n'approuveraient pas. Les Assistants Délégués firent valoir que leur but était de fournir aux enfants dont les parents avaient été massacrés, une instruction élémentaire qui les mettrait en état de gagner leur vie.

Deux voix s'élevèrent pour défendre les Délégués, deux voix Anglaises.

L'une était celle de la célèbre Miss Irby qui avait fondé une école de jeunes filles à Sarajevo et dont M. Gladstone disait : « Je suis fier d'avoir l'honneur et le privilège de connaître cette femme éminente ».

Elle m'écrivit et envoya des livres aux écoles de Dalmatie.

L'autre était celle d'Edouard Freeman qui réunit des fonds destinés spécialement aux écoles des enfants réfugiés. Ces écoles lui semblaient l'aube de la civilisation en Herzégovine...

CHAPITRE XV

Une entrevue avec les chefs est arrangée

En dépit d'un léger embarras que les circonstances de notre dernière entrevue rendaient naturel, Yonine m'accueillit avec une franche cordialité. Il me savait gré de ne m'être jamais écarté, soit à Pétersbourg, soit à Vienne, de la ligne de conduite que nous avions arrêtée d'un commun accord ? Il était agréablement surpris de constater qu'après des mois de rapports journaliers avec des diplomates Russes imbus d'idées occidentales et des représentants des Puissances peu sympathiques aux Slaves, je n'avais modifié en rien mes vues sur l'avenir des peuples Balkaniques.

« J'avais à demi prévu votrs succès près de Gortchakoff me dit-il, mais je suis étonné que vous ayez séduit Andrassy.

« Maintenant il s'agit de vous ménager une entrevue avec les principaux insurgés Herzégoviniens afin de leur transmettre le message du Chancelier Russe. Avant tout il faut s'assurer le concours du Prince Nicolas ; il exerce une grande influence sur les insurgés, puisque

sans son bon vouloir ils ne pourraient tirer ni vivres, ni munitions, ni volontaires du Monténégro. Je ne dois pas vous dissimuler que plusieurs courtisans du Prince exploitent la mauvaise impression produite à Cettigné par votre intimité avec Andrassy et les Autrichiens en général. Néanmoins j'espère persuader au Prince qu'il ne doit pas contrarier les projets de Gortchakoff.

« Venez dîner tous les jours chez moi, ajouta Yonine, vous m'aiderez à recevoir mes nombreux invités ; je vous demande instamment autre chose, ne laissez jamais passer un soir sans discuter la situation et étudier les mesures à prendre le lendemain ».

Je répondis affirmativement et fus fidèle à ma promesse.

Lorsque les visiteurs encombraient son bureau, le bombardaient de questions, le mettant dans l'impossibilité de rédiger un télégramme ou de recvoir une communication secrète, il n'avait qu'à m'adresser un clin d'œil ; je groupais tous les importuns autour de moi et les entraînais dans le salon sous le prétexte de leur communiquer une nouvelle sensationnelle. Au dîner de midi je m'asseyais en face de lui à l'autre extrémité de la longue table et dirigeais la conversation dans le sens qu'il désirait.

Les soirées étaient encore plus remarquables ; parfois j'assistais au souper de huit heures, mais toujours de neuf à dix nous causions confidentiellement en tête à tête. Son visage et ses gestes reflètaient si exactement ce qu'il éprouvait qu'il ne m'était pas difficile de sui-

vre sa pensée. Parfois les mauvais souvenirs lui revenaient ; ses yeux flamboyaient de colère et de haine, puis la confiance, la sympathie prenaient le dessus, il ne résistait plus au besoin de me révéler ses desseins, ses aspirations.

C'est ainsi qu'il me conta toute l'histoire de ses relations presque romanesques avec le Prince Nicolas, même il me montra les lettres que celui-ci lui adressait à peu près quotidiennement et qui étaient bien les plus étranges que j'aie jamais lues ; un mélange de politique et de naïve sentimentalité en constituait le caractère essentiel.

Le Prince qui écrivait en français, nommait Yonine « *Mon cher Ami* », « *Mon cher Homme* », « *Mon Homme* ». J'appris plus tard qu'il employait les mêmes termes en s'adressant à quelques-uns de ses autres admirateurs, à Stillmann en particulier.

Chaque soir en quittant Yonine je revenais à la hâte chez moi afin de recevoir un visiteur attendu. Dès le lendemain de mon retour à Dubrovnik j'avais été prendre le thé au Consulat de France où j'avais fait la connaissance de M. Monson, Premier Secrétaire de l'Ambassade d'Angleterre à Vienne, précédemment Consul Général à Budapest. Sitôt qu'il lui fut possible de me parler en tête à tête, il me prévint franchement qu'on l'avait envoyé à Dubrovnik pour observer de quelle manière je remplirais ma mission pacificatrice. Je lui répondis avec la même franchise, l''invitant à venir me voir tous les soirs à dix heures.

Je le faisais asseoir en face de moi à mon bureau et lui donnais à lire les lettres où documents reçus depuis le matin, du moins ce qui était écrit dans une des langues qu'il connaissait, pendant que j'accomplissais ma besogne habituelle. Si un événement s'était produit je l'en informais également et parfois il rédigeait sur le champ un rapport au Foreing Office. N'ayant pas autre chose à faire, il écrivait presque quotidiennement à Londres et beaucoup de ses rapports parurent dans le Livre Bleu publié à cette époque. Freeman m'écrivit :

« Voici la meilleure propagande ; nous ne pouvions rien désirer de mieux pour la cause Bosno-Herzégovinienne ».

Je fus plusieurs années sans rencontrer mon aimable hôte de Raguse.

C'est seulement en 1903, alors qu'il était Ambassadeur d'Angleterre à Paris, que j'eus l'occasion de remercier Sir Edmund Monson de ses bienveillants rapports de 1876. Toutes mes soirées n'étaient pas si paisibles. Quelquefois des membres du Corps Consulaire m'amenaient de leurs amis désireux de savoir si je réussissais dans mes tentatives de pacification. Une fois, le Consul Général de Turquie, un Grec fort intelligent, ami des Slaves, me présenta Osman-Bey qui commandait un détachement Turc cantonné près de Dubrovnik. Après leur avoir serré la main, je les fis passer dans la pièce voisine où d'autres visiteurs étaient réunis en disant :

« J'ai une lettre urgente à terminer, je vous rejoins dans quelques instants ».

Tout en parlant je vis derrière eux un homme de haute taille resté près de la porte de la rue, et lorsque le Turc fût entré dans le salon je reconnus le nouveau visiteur : C'était un chef Herzégovinien nommé Lioubibratitch.

« Ah ! dit-il, nous avons essayé de prendre cet Osman sur la route, mais nous l'avons manqué car il est passé par un autre chemin que celui où nous le guettions. Nous allons le suivre en ville et l'attraper quand il sortira d'ici.

— Non, vous ne ferez pas cela. Il est venu chez moi comme mon hôte et je ne permettrai pas qu'il soit molesté. Lorsqu'il sera à la tête de sa troupe, luttez avec lui tant qu'il vous plaira, mais ne l'attaquez pas quand il est seul et au moment où il quitte ma maison. Si vous agissez ainsi il me sera impossible de plaider la cause de l'Herzégovine ».

Ainsi Osman-Bey fut sauvé ; trois mois plus tard je le rencontrai sur le champ de bataille.

La mission une fois approuvée par toutes les Grandes Puissances, leurs Ambassadeurs à Constantinople prirent de concert avec le Grand Vizir, les mesures nécessaires pour que je puisse transmettre aux Chefs des insurgés Herzégoviniens les conseils du Prince Gortchakoff qu'approuvait le Comte Andrassy.

L'endroit où notre entrevue fut arrangée avait une signification historique particulière. La Sutorina, qui aboutit à la mer Adriatique, est une étroite bande de

terre située entre le Monténégro et la Dalmatie ; faisant partie de l'Herzégovine elle appartenait nominalement à la Turquie ; mais était considérée comme un territoire neutre sur lequel aucune fortification ne pouvait être élevée, par suite d'un traité avec la République de Venise qui avait voulu protéger la République de Raguse contre les attaques des Turcs.

L'Autriche avait hérité des droits que ce traité conférait à Venise, mais elle usa de ses privilèges d'une manière caractéristique qui devait lui aliéner le cœur des Yougoslaves. En 1862, lors d'une de ces révoltes si fréquentes des Herzégoviniens contre les oppresseurs Turcs, un chef remarquable, Louka Voukalovitch, assisté de Lioubibratitch, dont j'ai parlé plus haut, réussit à chasser les Turcs de presque toute la partie Sud-Est de l'Herzégovine. Comme il désirait mettre en lieu sûr ses munitions et ses vivres, il éleva de grossières fortifications à l'endroit le plus resserré de la Sutorina. Le Gouvernement Autrichien considéra que ces ouvrages étaient contraires à l'esprit du traité Vénitien-Ottoman et envoya des troupes pour les détruire. Les Herzégovinines résistèrent ; mais attaqués simultanément par les régiments réguliers de deux Empires, ils furent battus, les fortifications rasées, l'insurrection étouffée. A partir de ce jour l'Autriche fut encore plus détestée que la Turquie dans toutes les provinces Serbes.

Les insurgés de 1875, après avoir chassé les troupes Turques de tous les districts du sud-ouest de l'Herzégovine, firent de la Sutorina le siège de leur organisation. L'Autriche, loin d'agir comme en 1862, recon-

nut aux insurgés Herzégoviniens la possession de fait de la Sutorina et d'accord avec les autres Grandes Puissances arrangea un armistice d'une semaine entre la Porte et ses sujets révoltés. Le Comte Andrassy qui avait déjà, comme je l'ai dit au chapitre XIII, exprimé dans une note au Gouvernement Russe l'approbation sans réserve qu'il donnait à ma mission, envoya alors une Note Circulaire à toutes les grandes puissances. Il y insistait sur la nécessité de faciliter ma rencontre avec les Chefs des insurgés et l'espoir qu'il avait d'un résultat favorable.

Il me paraît intéressant de reproduire ici une lettre confidentielle que m'adressait alors l'Ambassadeur Novikoff.

Vienne, 5 avril 1876.

TRÈS HONORÉ COLLÈGUE DANS L'ŒUVRE DE LA PACIFICATION,

« Je me hâte de répondre à votre lettre du 20 mars, que m'apporte le Monténégrin Kalougherovitch sans être sûr que ceci vous parviendra avant que vous n'ayez quitté Raguse.

« Puisque vous me le demandez, je ne communiquerai à personne ce que vous m'écrivez ; mais lorsque j'ai lu votre premier rapport au Chancelier, celui du 24 mars, n'étant pas encore informé de votre désir d'un secret absolu, je n'ai pu résister au plaisir de parler de son contenu au Comte Andrassy (à lui seul). J'avais trouvé si séduisantes les espérances que vous exprimiez et vos quatre points un moyen d'apaisement si efficace.

Le Comte a informé son Souverain de votre plan. Je vous avoue n'avoir vu rien de secret dans ce rapport ; comme vous le dites, les Turcs eux-mêmes, connaissent les trois derniers points, tandis que le premier a été souvent discuté dans les conversations que vous et moi avons eues avec le Comte Andrassy.

« J'ai eu le plaisir de constater quelles chaudes sympathies votre plan rencontre ici, on reconnaît la nécessité d'assurer l'alimentation des Chrétiens et de leur fournir de semences. On ne conteste pas qu'il soit possible d'amener les Turcs à appliquer votre premier point d'une manière pratique.

« Néanmoins, comme Andrassy a passé toute la semaine dans ses propriétés de Hongrie et n'est revenu ici qu'aujourd'hui, je n'ai pas encore eu l'occasion de le voir.

« Nous sommes très anxieux de connaître le résultat de la Conférence qui doit avoir lieu aujourd'hui à la Sutorina entre les insurgés d'une part, Roditch et vous-même — n'est-ce pas — de l'autre côté.

« Je me réjouis fort de votre prochaine arrivée à Vienne et j'attends impatiemment le plaisir de vous voir.

Votre cordialement dévoué,

F. NOVIKOFF.

Novikoff avait tort de compter si absolument sur la sincérité du gouvernement de Vienne. Certes à ce moment du moins, le Comte Andrassy avait des raisons personnelles de me désirer plein succès, mais l'aristocratie, la Cour, l'Empereur lui-même avaient des vues dif-

férentes. Tous approuvaient Andrassy de soutenir l'Agent officieux de la Russie, tant que le résultat de son entreprise demeurait incertain. Du jour où François-Joseph apprit de son Ministre que j'étais presque sûr de réussir il décida qu'un Autrichien devait être de moitié dans le succès ; il dit à Andrassy de s'arranger pour que Roditch rencontrât les Chefs insurgés en même temps que moi et leur donnât les mêmes avis. Il pensait évidemment qu'un Gouverneur Général entouré d'un brillant état-major, parlant au nom de l'Empereur d'un Etat voisin, ferait sur les Herzégoviniens une impression plus profonde qu'un individu isolé sans position bien définie.

Tout ceci me fut expliqué par un Allemand de Transylvanie que ses affaires avait appelé à Dubrovnik ; ainsi que beaucoup de ses compatriotes, il était dévoué aux intérêts de la Hongrie et Andrassy s'en servait comme agent secret.

Il m'assura que ce projet d'accord quoique proposé officiellement aux autres Puissances par l'Autriche ne plaisait pas aux Hongrois et que le Comte Andrassy ne le favorisait en rien. J'appris d'autre part que le général Ignatieff, notre Ambassadeur, si influent à Constantinople, qui jusqu'alors avait vu en moi le protégé de son rival Novikoff et le partisan d'une entente Austro-Russe venait de modifier son opinion. Apprenant la proposition d'Andrassy de m'adjoindre Roditch dans l'œuvre de pacification, Ignatieff déclara que mon intervention devait rester absolument indépendante puisqu'elle avait été étudiée et approuvée par toutes les

Grandes Puissances. La majorité des Ambassadeurs adopta ce point de vue qui fut aussi adopté à Constantinople ; en conséquence, on décida que mon entrevue aurait lieu à Sutorina le 3 avril ; les Chefs des insurgés ayant la liberté de recevoir la visite de Roditch à une date ultérieure.

Avant de me mettre en route pour la Sutorina il me parut nécessaire d'aller à Cettigné conférer avec le Prince Nicolas.

Cette fois la Cour et le Gouvernement de Monténégro me reçurent officiellement avec pompe ; je n'étais plus à leurs yeux le simple délégué d'un comité de philanthropes, mais un Agent de l'Impérial Protecteur de leur Patrie. Néanmoins mon succès à Pétersbourg et à Vienne inspirait de l'étonnement et une certaine méfiance, j'étais regardé comme un facteur nouveau dans la politique Yougoslave dont les desseins personnels restaient inconnus. Le Prince Nicolas lui-même semblait gagné par ces doutes et chercha à me persuader que son influence sur les insurgés et le peuple Herzégovinien en général était toute puissante. Il me dit que malgré son éducation supérieure à celle des autres chefs, Lioubibratich ne pouvait jouer le premier rôle car il était égoïste et caressait des rêves ambitieux. En conséquence, il décidait de le priver du commandement de sa bande, de lui interdire d'assister à la conférence et de ne lui laisser prendre aucune part dans le mouvement insurrectionnel.

En m'annonçant cette décision il me regarda d'un air ferme comme s'il voulait me mettre en garde contre

mes propres « rêves ambitieux ». Toutefois, il ajouta :

« J'ai également ordonné à Peko Pavlovitch de ne pas aller à Sutorina, il est Monténégrin et l'avis des Puissances ne concerne ni lui ni la troupe formée de ses compatriotes ».

Après avoir exprimé mes regrets de ne pas rencontrer ces deux chefs dont j'admirais l'énergie et le dévouement à la cause Yougoslave j'ajoutai :

« Je n'ai qu'à m'incliner devant une décision inspirée, sans aucun doute, par de hautes considérations. En venant ici cette fois, j'ai un double but.

« Premièrement me mettre aux ordres de votre Altesse pour répondre aux questions qu'Elle désirerait m'adresser soit au sujet de mes séjours à Pétersbourg et à Vienne, soit à propos de la prochaine entrevue de Sutorina.

« Secondement, informer votre Altesse de l'initiative que j'ai prise près de deux Grandes Puissances en demandant que le peuple du Monténégro reçoive une compensation pour les souffrances et les sacrifices que la guerre déchaînée sur les frontières de la Principauté lui a imposés.

— Que voulez-vous dire ?

— Monseigneur, lorsque vous m'avez fait l'honneur de me recevoir l'an dernier, vous m'avez décrit la situation précaire de votre peuple valeureux vivant sur un sol rocheux incapable de le nourrir. Une carte était étendue devant vous ; du doigt vous m'avez désigné au delà des frontières deux districts assez fertiles pour four-

nir des vivres à la moitié de la population du Monténégro.

— Eh bien...

— Deux fois, à Pétersbourg, j'ai signalé ce point au Prince Gortchakoff, puis à Vienne, après en avoir parlé à notre Ambassadeur Novikoff qui m'encouragea, j'ai adressé un court memorandum au Chancelier exposant que les chances de pacifier l'Herzégovine seraient plus grandes si le Monténégro qui a secouru des milliers de réfugiés et aidé de tant de manières ses frères de race, recevait deux petites mais fertiles *Nahias* habitées elles aussi par des Yougoslaves.

« Tout dernièrement à Dubrovnik j'ai exposé ce point de vue à un diplomate Anglais envoyé pour se rendre compte de quelle manière je m'acquittais de ma mission. Il comprit très bien mon raisonnement et en instruisit son Gouvernement.

— Vous avez agi comme notre véritable ami et je vous en remercie. Néanmoins moi-même et mon peuple seront très heureux de voir sérieusement améliorée la situation de nos chefs frères d'Herzégovine. Pour atteindre ce résultat nous seconderons tous vos efforts ».

Voici les points Wesselitsky que le Gouvernement Turc, dans une note circulaire aux Grandes Puissances, au mois de mars 1876, déclara accepter comme base de discussion pour régler la question de Bosnie-Herzégovine.

1° *Administration provinciale particulière.*

2° Retraite graduelle des troupes recrutées dans les autres provinces de l'Empire Ottoman et leur rem-

placement par des soldats natifs de Bosnie et d'Herzégovine sous les ordres du Commandant des troupes du Villayet de Sarajevo.

3° Assistance aux réfugiés de retour chez eux en leur assurant des vivres et des semences pour la prochaine récolte ainsi que la reconstruction de leurs maisons détruites.

4° Amnistie accordée à tous les Bosnio-Herzégoviniens, Chrétiens et Musulmans, pour les actes commis entre les lois pendant la période des hostilités...

CHAPITRE XVI

Sutorina. — Les Herzégoviniens me donnent pleins pouvoirs

De Cettigné je reviens à Cattaro, au bord du golfe de ce nom, et résolus de passer la nuit à Castelnuovo, petite ville située en bordure de la Sutorina, où les Chefs des insurgés Herzégoviniens m'attendaient le lendemain, 5 avril.

En arrivant, j'appris qu'ils étaient déjà réunis dans une maison isolée que j'apercevais de Castelnuovo. Je m'y rendis seul, à pied, le sol étant uni et sablonneux. En moins d'une demi-heure j'atteignis la maison, si ce nom peut s'appliquer à un bâtiment consistant en une seule pièce, très vaste d'ailleurs. Les Chefs étaient assis autour d'une large table qui occupait la moitié de la salle ; quelques-uns achevaient leur repas, tous buvaient du vin ; il était environs trois heures et ils devaient être là depuis midi.

Ils parlaient à voix très haute et ne remarquèrent pas mon entrée, ce qui me laissa la liberté de les observer. J'en comptai dix-sept ; tous débordaient de vitalité,

d'énergie, on les sentait dévoués corps et âme à la cause qu'ils défendaient. Sept d'entre eux étaient des Voyévodas, nom slave qui signifiait « Général » à l'origine, mais qui, au Monténégro et en Herzégovine voulait aussi dire « Gouverneur », titre justifié pour ceux-ci qui avaient presque entièrement libéré leurs tribus respectives ; les autres chefs locaux étaient appelés Capitaines et Commandants. Tous étaient vêtus du costume national avec une seule différence ; si la majorité ne portait que la moustache, trois avaient de longues barbes et un avait le visage entièrement rasé. Ce dernier était don Ivan Moussitch, prêtre catholique de Popovopolie, un district dont les habitants s'étaient soulevés avant les Orthodoxes. Les trois chefs barbus étaient : Meletii Perovitch, Archimandrite du célèbre monastère Orthodoxe de Douzhi et deux prêtres Orthodoxes, Voyévodas de leurs districts.

La figure la plus pittoresque, parmi tous les chefs était leur doyen d'âge le Pope (prêtre) Bogdan Zimonitch, voyévoda de Gatsko. Très grand, de carrure massive, il était néanmoins aussi vif de mouvements que de réparties.

Un consul d'Angleterre s'étonnait de lui voir combiner son caractère de prêtre avec celui de chef d'une bande d'insurgés, il lui répondit :

« Ne dois-je pas veiller sur mon troupeau ?

— Mais vous n'avez ni assez d'hommes ni assez d'armes pour le défendre.

— Si je n'avais ni un soldat ni une arme, je combattrais encore.

— Et comment ?

— « Zubima » (avec mes dents) », dit Zimonitch.

Lazare Sotchitsa, voyévoda de l'importante tribu de Piva, était particulièrement remarquable par son empire sur lui-même, sa persévérance, sa réserve de manières et de langage. J'avais remarqué ces qualités avant d'aller en Russie, et lorsque le Prince Gortchakoff me demanda, qui pourrait devenir le Gouverneur national d'Herzégovine, je mentionnai son nom. J'appris avec plaisir que le Prince Nicolas partageait cette opinion favorable à son endroit.

Personnellement, je goûtais l'esprit cultivé, les tendances humanitaires de Lioubibratitch, mais Sotchitsa était un vrai fils de sa patrie, tout à fait digne de la gouverner. Parmi ces chefs se trouvaient les voyevodas des six tribus du Sud-Est de l'Herzégovine ayant recouvré leur indépendance ; d'autres étaient à la tête des tribus luttant encore pour la liberté, mais tous représentaient réellement l'Herzégovine et avaient le droit de parler au nom de son peuple.

Ils avaient la satisfaction de se réunir sur le territoire conquis par leur valeur et reconnu indépendant de *facto* par les Grandes Puissances, qui arrangeaient cet armistice afin que les Chefs puissent recevoir le message du Gouvernement Russe, approuvé des autres grands Etats.

Il était difficile de mettre à la portée de ces hommes primitifs les formules compliquées du plus raffiné des diplomates. J'avais déjà discuté avec plusieurs d'entre eux ; ils avaient compris que dans l'intérêt national

il fallait accepter les avantages demandés pour eux par les Grandes Puissances et concédés par la Porte sans réclamer plus que celle-ci ne voulait réellement accorder. J'insistai sur ce point que l'avis du Chancelier, transmis par moi, était donné sur l'ordre de l'Empereur lui-même, qui jugeait absolument nécessaire pour eux de l'accepter.

J'ajoutai que le Ministre des Affaires Etrangères d'Autriche-Hongrie m'avait chargé de leur dire que son Gouvernement partageait entièrement les vues du Gouvernement Russe et conseillait aux Herzégoviniens d'agir en conséquence.

Mon bref discours fut salué d'acclamations ; le vénérable Zimenitch y répondit en rappelant que, pendant des siècles mes ancêtres avaient défendu l'indépendance des Herzégoviniens, que moi-même, en venant au secours des familles fuyant les massacres Turcs, j'avais mérité leur confiance absolue et qu'ils allaient me le prouver.

Sotchitsa me demanda en peu de mots de remercier respectueusement, au nom de tous les chefs, S. M. l'Empereur et son Chancelier de leur bienveillance à l'égard de l'Herzégovine, ajoutant qu'ils étaient prêts à retourner chez eux dès que les Turcs rendraient la chose possible.

Après une courte conversation avec les chefs, je les quittai et, par un hasard singulier, dès mes premiers pas sur le territoire Autrichien, je rencontrai le Gouverneur Général de Dalmatie accompagné de son état-major militaire et civil dont tous les membres, en grand uni-

forme, étaient chamarrés de croix et de médailles. Je n'ai jamais eu la curiosité de chercher à savoir pourquoi ils se trouvaient exactement au point précis de la frontière Dalmato-Herzégovinienne que je devais traverser en revenant de mon entrevue avec les insurgés en Sutorina.

Comme la seule route que je pouvais prendre suivait une gorge étroite resserrée entre deux murailles rocheuses, presque perpendiculaires, plusieurs cavaliers ne pouvaient y passer de front et les Dalmates devaient cheminer l'un après l'autre, formant une longue procession. Je m'arrêtai en voyant le baron Roditch et lui dit, ce qu'il savait probablement aussi bien que moi, que je revenais d'une entrevue avec les Chefs Herzégoviniens et qu'après leur avoir transmis le message du Prince Gortchakoff je leur avais répété les paroles du Comte Andrassy. Après m'avoir écouté avec une froide courtoisie, le baron Roditch me dit que lui-même verrait les chefs le surlendemain.

Ce jour-là, 7 avril, il fit son entrée dans la maison qui avait servi à mon entrevue. Entouré d'une brillante escorte, il adressa aux Chefs un discours éloquent par lequel il cherchait à exciter leur reconnaissance à l'égard de son « puissant Souverain qui avait la bonté de s'intéresser à eux ». Il fit ressortir combien il était important pour leur avenir d'obéir complètement et immédiatement aux désirs du Souverain qui était leur protecteur naturel.

Les Herzégoviniens avaient écouté patiemment la péroraison pompeuse de Roditch, mais cette formule

d'obéissance leur parut insulter à leur dignité nationale ». Ils répliquèrent par des sifflets... Le Gouverneur Général dut se contenter de cette réponse ironique...

A mon retour de Sutorina, j'attendis à Cattaro la réponse écrite que les Chefs devaient faire à mes propositions. Ce document unique, rédigé par les représentants de l'Herzégovine, momentanément indépendante, mérite d'être reproduit car il exprime les sentiments et les aspirations véritables de sa population.

Sutorina, 24 mars (vieux style) 1876

M. Gabriel de Wesselitsky Bojidarovitch

« Les Grandes Puissances de l'Europe ont donné la preuve de leur sincère bienveillance pour les Chrétiens de Bosnie-Herzégovine en acceptant et en obligeant le Gouvernement Ottoman à accepter le plan de réformes élaboré par le Comte Andrassy.

« Les paroles que vous nous avez apportées de la part du Chancelier de l'Empire Russe et celles que vous avez recueillies de la bouche du Ministre Austro-Hongrois nous font apprécier la valeur de ces réformes. Nous comprenons très bien qu'elles se distinguent de toutes celles qui les ont précédées en ce qu'elles sont octroyées sur l'initiative des Grandes Puissances qui auront le droit de veiller à leur exécution. Ces réformes constituent nos droits écrits, la Sublime Porte sera désormais incapable de nous les retirer et pour les défendre nous aurons recours aux Puissances qui nous les ont fait obtenir. De ces réformes loyalement appliquées, doit résul-

ter une administration particulière pour la Bosnie et l'Herzégovine qui assurera l'ordre et la prospérité, tout en prévenant de nouvelles complications en Orient.

« Nous éprouvons une vive et profonde gratitude à l'égard des Gouvernements chrétiens qui s'intéressent à notre sort et des grands hommes d'Etat qui ont parlé si haut en notre faveur ; nous sommes prêts à accepter les décisions des Grandes Puissances, nous n'attendons plus que l'application de ces réformes qui nous permettra de rentrer dans notre pays. La note Andrassy contient les conditions fondamentales acceptées par tous les intéressés, néanmoins elle ne mentionne pas leur mode d'exécution. Anxieux de voir nos luttes se terminer aussitôt que possible, nous prenons la liberté d'indiquer brièvement les conditions qui assureraient une pacification rapide et sûre.

« 1) Le peuple Herzégovinien doit posséder en toute propriété au moins le tiers du territoire. Non seulement il est injuste et dû seulement à la violence que les Turcs soient maîtres de toute la terre, mais sans ce minimum de possession, les Chrétiens d'Herzégovine n'ont pas la possibilité de subsister et ils aimeraient mieux périr que de reprendre une existence qui n'a rien d'humain.

« 2) La Turquie devra rappeler définitivement ses troupes d'Herzégovine, laissant seulement des garnisons à Mostar, Stolatz, Trebinye, Nikshitch, Plevla et Fotcha.

« 3) La Turquie devra rebâtir les maisons détruites des Chrétiens, ainsi que leurs églises ; leur fournir des vivres pendant une année au moins, procurer des semen-

ces, des outils agricoles et ne réclamer aucun tribut pendant les trois années qui suivront le retour.

« 4) Les Herzégoviniens Chrétiens ne poseront pas les armes avant que tous les Musulmans aient désarmé et que toutes les réformes promises ne soient accomplies.

« 5) Lorsque toute la population Herzégovinienne sera rapatriée, ses chefs prendront de concert avec les Autorités les mesures propres à l'exécution des réformes et d'accord avec eux organiseront une administration conforme à l'esprit du projet du Comte Andrassy.

« Il est entendu que nous pourrons requérir l'application immédiate de ces réformes aux tribus de Bosnie et d'Herzégovine qui ne se sont pas encore révoltées.

« Ce serait une garantie pour nous et d'autre part la Porte ne serait pas exposée à voir ces tribus faire la même chose que nous.

« 6) Considérant que les Insurgés ne peuvent se fier à la Porte qui n'a jamais tenu ses promesses; considérant que la Porte est à peine capable de nourrir sa propre armée et que l'argent destiné au peuple Herzégovinien tomberait probablement dans les mains de fonctionnaires Turcs qui ne le distribueraient pas ; considérant que les Insurgés savent bien qu'en ce cas une protestation des Puissances ne leur servirait de rien, en conséquence : Nous demandons au nom du peuple que tous les fonds soient placés sous le contrôle immédiat d'une Commission Européenne qui recevra les sommes destinées à réparer les maisons et les églises ainsi qu'à acheter des vivres et objets nécessaires et qu'avant le rapatriement

des familles cette Commission prépare des centres d'habitation aux endroits les mieux appropriés.

« 7) Enfin nous demandons que dans les six villes où les garnisons Turques demeureront les Gouvernements Russes et Autrichiens entretiennent chacun un agent chargé de surveiller et d'obtenir l'exécution intégrale des réformes.

« Monsieur, nous savons que vous aussi êtes le fils de notre infortunée Patrie et que vous n'avez jamais cessé de vous intéresser chaleureusement à son sort.

« Nous savons qu'au début de notre insurrection c'est vous qui avez pris l'initiative d'assister nos familles obligées de chercher un refuge sur la terre étrangère et pendant plusieurs mois vous leur avez distribué des secours. C'est ce qui vous a mis à même de mesurer l'étendue de nos malheurs et de nos souffrances.

« Aujourd'hui nous faisons appel à votre sentiment national. Nous vous supplions de présenter cette Déclaration aux Cabinets des Grandes Puissances et à la Sublime Porte et d'être près de ces Gouvernements le représentant de nos intérêts.

« Nous saisissons cette opportunité de vous exprimer toute la confiance que nous avons en vous et nous sommes certains qu'en chaque circonstance vous défendrez vigoureusement notre cause ».

Signatures.

Voyevoda de Gatzko, Pope Bogdan Zimonitch,
Commandant de Gatzko, Dioko Vichnitch,
Voyevoda of Banya, Sime Battiovitch,

Tyelko Payov Erakovitch,
Viedak Kaprivitza,
Voyevoda de Nevesinye, Pope Pero Radovitch,
Commandant de Nevesinye, Tripko Bona,
Iliya Stevanovitch,
Capitaine de Roudin, Stoyan Babitch,
Capitaine de Roudin, Chticpan Papitch,
Voyevoda Zavatzky, Gligor Milityevitch,
Capitaine Zavatzky Sava Andyelitch,
Capitaine Yovan Zolovitch,
Commandant Zavodski, Nicolas Vouyovitch,
Capitaine de Dougi Miko Malovitch,
Capitaine de Zezera Givko Chibaliya,
Chef de Polye, Commandant Batyo Tyourititch Mytyounovitch,,
Nicolas Stankow Nicolitch,
Dyordya Douroutovitch,
Novitza Pavitch,
Radoitza Tyourow Yovanyitch,
Voyevoda de Zoubtzi, Pripko Voukalovitch,
Commandant Tomo Tomanovitch,
Capitaine de Sutorina M. Loutchitch,
Meleti Perovitch Archimandrite du Monastère de Douzhi.
Don Ivan Moussitch R. S.
Voyevoda de Piva Lazare Sotchitsa.

La substance, sinon les termes précis, de l'Adresse avait été discutée et acceptée entre les Chefs et moi selon les intentions du Prince Gortchakoff et du Comte

Andrassy. Elle aurait dû contenir mes « Quatre points » déjà approuvés par les Ambassadeurs des Grandes Puissances à Constantinople.

Au cours de mon entrevue avec les Chefs Herzégoviniens ils m'avaient promis qu'il en serait ainsi. Je fus donc péniblement surpris le lendemain en lisant leur Adresse de voir que les Quatre Points — qui avaient été si laborieusement élaborés et qui constituaient pour la Bosnie et l'Herzégovine une véritable autonomie — avaient été remplacés par Sept Points, dont la rédaction diffuse contenait quelques exigences additionnelles plus offensantes pour les Turcs que nécessaires aux Herzégoviniens.

Quelqu'un avait dû venir vers les Chefs après mon départ et leur avait persuadé d'adopter une version « corrigée ».

Et un de ces amendements abandonnait une importante demande des Points originaux en exigeant « la retraite définitive des troupes Turques » il admettait « qu'elles demeurassent comme garnisons dans six forteresses ».

Un de mes Points était que les Troupes levées dans les autres provinces Turques, seraient rappelées et que seules celles recrutées en Herzégovine et commandées par un Herzégovinien pourraient demeurer.

Par conséquent l'amendement condamnait six — c'est-à-dire toutes — forteresses d'Herzégovine à une occupation Turque perpétuelle.

CHAPITRE XVII

Pleins pouvoirs de la Bosnie

Toute une matinée, passée tranquillement à Cattaro, me fut nécessaire pour calmer l'irritation que me causaient ces malheureux changements apportés au précieux document. A force de réfléchir, je me rendis compte que les conditions auxquelles les Herzégoviniens rentreraient chez eux, étaient modifiées non dans le fond, mais dans la forme. Comme ils m'avaient donné pleins pouvoirs, c'était à moi de rassurer les diplomates, qui au premier moment, seraient déçus, puis de trouver une formule moyenne, satisfaisant les deux côtés. En somme, c'était une simple *affaire de rédaction.*

Ayant accompli la mission que le Gouvernement Russe m'avait confiée, je devais en rendre compte par un rapport détaillé, adressé soit par écrit au Chancelier à Saint-Pétersbourg, soit de vive voix à notre Ambassadeur à Vienne, peut-être même sous les deux formes. Déjà, j'avais télégraphié à l'Ambassadeur que j'avais transmis le message et reçu la réponse.

J'avais une autre raison de retourner rapidement à

Vienne. Là seulement, je pouvais ouvrir avec les Grandes Puissances et la Porte les négociations qui régleraient définitivement la situation du peuple Herzégovinien dont j'étais le représentant. Mais cette qualité me faisait un devoir d'aller, avant tout, remercier le Prince et le peuple de Monténégro de l'assistance en hommes et en armes qu'ils avaient donnée aux Herzégoviniens et grâce à laquelle ils avaient été reconnus comme bélligérants, après avoir affranchi une partie de leur territoire.

Je demandai donc un cheval et un guide pour me rendre ce jour même à Cettigné. Nous n'étions qu'au début d'avril, mais dans ce coin méridional de la Dalmatie, il faisait déjà un temps d'été et les repas étaient généralement pris dans un jardin.

Au moment où je m'asseyais à mon « dîner » de midi, de la table voisine partirent des voix joyeuses me demandant de m'attabler avec mes « collègues ».

En me retournant, je vis une demi douzaine de journalistes étrangers qui évidemment arrivaient de Raguse, ayant flairé qu'il se passait des choses importantes à Sutorina.

Lorsque j'étais délégué du Comité International, surchargé de travail pour assister des milliers de réfugiés, ils respectaient mon besoin de solitude, maintenant qu'ils me savaient le correspondant du *Goloss*, ils affectaient de me traiter plus familièrement, espérant peut-être m'entraîner à révéler quelque chose de mon activité politique qu'ils soupçonnaient sans rien savoir de positif.

Je m'assis à leur table, les remerciai de leur cordial

accueil, mais me déclarant très affamé, je dépêchai mon repas sans prendre part à la conversation.

Monteverde, le seul Russe présent, m'avait imité, devinant probablement que j'aurais besoin de lui ; je dis tout haut en français :

« Puisque les Russes mangent plus vite que les Européens d'Occident et que M. Monteverde a fini son dîner, je lui demanderai de faire un tour de jardin avec moi et quand nous reviendrons, d'ici quelques minutes, nous causerons tous ensemble ».

Dès que nous fûmes assez loin pour ne pas être entendu, Monteverde demanda :

« Allez-vous voir les Chefs insurgés, ou les avez-vous déjà vus ?

— Je les ai vus et leur ai transmis le message du Chancelier. Ils consentent à cesser les hostilités dès que la Porte commencera à appliquer les réformes demandées par les Puissances. Ils m'ont demandé de les représenter près de tous les Gouvernements et d'agir au nom de leur peuple. J'aimerais que vous informiez de cela vos amis qui sont ici ».

Monteverde eut un sursaut d'étonnement et voulut me mettre en garde.

« Quoi, vous voulez livrer à la presse, exposer à des rumeurs ignorantes et malveillantes votre vie et votre caractère d'homme privé ?

— Mais, depuis septembre dernier, mon nom n'a-t-il pas été souvent mentionné dans les journaux ?

— Certes, mais vous n'étiez alors aux yeux du public de tous les pays, qu'un philanthrope au cœur ten-

dre, auquel allaient l'admiration et la sympathie universelles. Le fait d'avoir accepté une mission politique du Gouvernement Impérial a déjà partagé l'opinion. Les uns ne voient dans vos efforts de pacification que la conséquence de votre sollicitude à l'égard des familles Herzégoviniennes ; les autres veulent y voir des plans d'ambition personnelle.

« Que vont-ils penser et dire en apprenant que vous êtes devenu le représentant officiel d'une province Turque révoltée, avec pleins pouvoirs de négocier son avenir ?

« Croyez-vous que nos diplomates régulièrement accrédités vont contempler avec égalité d'âme les succès de « notre Agent officieux » qui a réussi là où ils ont échoué? Vous croyez que Gortchakoff a réellement désiré cette rencontre avec les Chefs, mais Yonine trouvera-t-il cette solennité à son goût ? On a déjà trop écrit, trop parlé de votre habileté, de vos exploits. L'autre jour en allant voir Yonine j'attendais au salon tandis qu'il était retenu dans son bureau, je pris un journal Russe sur la table. — « Il tira une feuille de sa poche — »et je lus cette lettre de Raguse qui vous porte aux nues et dit que vous avez *éclipsé* notre Consul Général. Dans l'intérêt de l'harmonie qui doit régner entre vous deux, je me suis permis de m'approprier le journal et je vous engage vivement à éviter avec lui un nouveau conflit qui serait fatal à la cause que nous servons tous.

« Si la prudence, la patience sont recommandables à l'égard de Yonine elles sont encore plus nécessaires envers le Prince Nicolas. Lui et ses courtisans favoris

vont-ils accepter sans protestations que les chefs Herzégoviniens vous aient choisi, au lieu de lui, comme leur représentant national ».

Je remerciai avec effusion Monteverde de parler et d'agir comme un véritable ami et un bon Russe.

« J'attache une grande importance à vos précieux avis. A vous dire vrai, je n'ai jamais été un vague philanthrope, mon « assistance aux réfugiés » a été inspirée par l'amour que je porte à ma patrie d'origine, et c'est ce sentiment qui m'a fait entreprendre ma mission de pacification, comme j'accepte aujourd'hui de représenter les Herzégoviniens quand il s'agit de discuter leur future destinée. En tout cas, ma conduite est en parfait accord avec les intérêts de la race Serbe et les sentiments du peuple Russe. Et c'est parce que je ne veux pas laisser amoindrir par les diplomates l'importance de la position internationale que la valeur de ses fils a acquise à l'Herzégovine, que je désire que l'opinion publique en soit informée dans l'Europe entière.

« D'ailleurs le bruit de mon entrevue avec les Chefs Herzégoviniens se répandra certainement ; n'est-il pas préférable que l'information en soit correctement communiquée par les correspondants dignes de foi des grands journaux qu'un heureux hasard a réunis ici ? »

Monteverde convint que j'étais dans le vrai; dès que nous eûmes repris nos places à table il dit :

« Messieurs, je suis en mesure de vous apprendre un fait dont, je suis sûr, vous apprécierez toute l'importance ».

En termes mesurés et concis, il exposa la situation de l'Herzégovine : les succès des insurgés, l'intervention des Grandes Puissances, leurs conseils que les chefs avaient acceptés, enfin les pleins pouvoirs qui venaient de m'être donnés en vue d'arriver à une pacification complète.

Les correspondants écoutèrent avec une attention concentrée, faisant parfois quelques remarques, désireux de bien comprendre la suite des événements. Je répondis moi-même à ces questions indirectes et, par la suite, j'eus la satisfaction de voir la cause de l'Herzégovine exposée clairement et impartialement dans les journaux représentés à ce dîner improvisé.

Immédiatement après, je montai à cheval et j'atteignis Cettigné très tard dans la soirée. Je mis pied à terre à la porte du Voyevoda Verbitza et fus charmé de pouvoir causer à cœur ouvert avec ce vieil ami. Il me dit que le texte primitif de l'Adresse avait été altéré par deux officiers subalternes des insurgés appelés « Commandants ». Ils avaient précédemment servi sous les ordres d'un voyevoda Monténégrin qui jugeait que l'Herzégovine ne réclamait pas assez et avait suggéré les malencontreuses additions. Je lui montrai l'adresse en lui demandant si les Chefs ne l'auraient pas signée sans lire le texte. Il me dit que pareille chose arrivait parfois en cette partie du monde.

Probablement le secrétaire avait fait à haute voix la lecture du brouillon que tous avaient lu et approuvé et les Chefs signèrent sans vérifier la conformité de la

copie définitive. Verbitza lui-même ne voyait pas grande différence entre les deux textes.

Passant à une question plus urgente, il me dit que je faisais bien de venir à Cettigné après la conférence de Sutorina. Si, en général, les Monténégrins avaient de la sympathie pour moi et considéraient mon initiative utile à leur pays, il y avait à la Cour une coterie qui prenait ombrage de ma « renommée » grandissante et s'efforçait d'insinuer au Prince qu'il ferait bien de ne pas se fier à moi.

« Pourtant Voukotitch (le père de la Princesse Miléna), Matanovitch et moi-même sommes pour vous, et le Prince vous est plus favorable que jamais ».

Sur le moment, j'acceptai l'explication de mon ami Verbitza dont la sincérité ne pouvait être mise en doute. Plus tard, j'appris d'une source autorisée que cette substitution avait été une tentative sérieuse de prévenir l'accord entre les insurgés et la Porte; elle était l'œuvre de cette coterie dont Verbitza m'avait parlé. Le Prince n'avait rien su et manifesta son mécontentement lorsque le fait lui fut connu.

Bien des années après, je découvris par chance que le véritable instigateur de cette manœuvre traîtresse n'était pas un Slave, mais un fonctionnaire du Ministère des Affaires Etrangères Austro-Hongrois, qui espérait gagner ainsi la faveur de l'Empereur; cette histoire curieusement compliquée est trop longue pour être racontée ici.

Néanmoins cette intervention d'un facteur hostile n'eut pas de suites réellement fâcheuses; les insurgés ne

surent jamais que les termes de leur acceptation de l'avis donné par les Puissances avaient subi un changement, ils restèrent fidèles à leur représentant et si les diplomates critiquèrent cette rédaction imprévue, ils attachèrent plus d'importance au fait que des pleins pouvoirs m'avaient été solennellement conférés. Chose encore plus importante, la Porte qui avait déclaré accepter les *points Wesselitsky* ne fit aucune allusion aux autres.

Le lendemain matin de bonne heure, le Prince Nicolas me reçut de la manière la plus aimable; il me dit :

« En secourant les Herzégoviniens, vous avez agi dans notre propre intérêt; maintenant, en servant leur cause, vous faites progresser celle du Monténégro. En vérité, tous les peuples de langue serbe sont les branches de la même race et ont un droit égal à être libres et indépendants, ce que nous désirons à tous les Chrétiens des Balkans.

« Je sais que vous êtes un véritable idéaliste et je désire que vous travailliez avec moi à atteindre nos buts communs... Il est si rare de rencontrer des hommes qui restent fidèles aux principes qu'ils professent. Certains ont un véritable enthousiasme pour notre cause, mais ils obéissent à des sentiments susceptibles de se modifier sous l'influence d'une nouvelle impression...

« Je constate avec regret que depuis quelque temps, j'ai des raisons de penser que Yonine est de ce nombre... Il s'est montré alternativement l'ami et l'ennemi de plu-

sieurs hommes qui jouissent de ma confiance, et il a essayé de peser sur mes décisions... »

Sans un moment d'hésitation je pris chaudement la défense de Yonine.

« Comme tous les hommes, il peut se tromper dans ses jugements, mais je suis absolument sûr qu'il aime sincèrement le Monténégro et qu'il a pour la personne de Votre Altesse un sentiment qui touche à l'adoration ».

Le Prince parut satisfait et me dit que mon opinion lui faisait plaisir.

« J'espère, reprit-il, que vous allez poursuivre le cours de vos brillants succès et que vous m'annoncerez bientôt que votre tâche est complètement achevée ».

Il appela un aide de camp et lui donna l'ordre de mettre à ma disposition pour retourner à Raguse, un de ses plus beaux Arabes.

Je le quittai fort attristé. Comment pouvait-il douter de l'attachement ardent, presque romanesque, auquel Yonine avait souvent subordonné ses devoirs officiels. Etait-il donc incapable de croire à la loyauté d'un homme ? Ce qu'il disait des brusques changements d'idées et de sentiments de Yonine me semblait s'appliquer encore mieux au propre caractère du Prince Nicolas.

Ce qui me surprenait par-dessus tout, c'est qu'il m'eût parlé, à moi, qu'il connaissait si peu, de ses doutes sur un homme qui depuis longtemps était avec lui sur un pied d'intimité.

En revenant à Raguse je trouvai au milieu de beau-

coup d'autres, une lettre de Korniloff, le président du Comité Slave de Pétersbourg, qui me recommandait un membre de ce Comité, slavophile enthousiaste; ce jeune homme ayant entendu parler de ma laborieuse entreprise, offrait de m'aider en qualité de secrétaire. Il vint me voir le lendemain pendant que je déjeunais, et la bonne impression qu'il me fit justifiait la recommandation de Korniloff. Je l'acceptai comme secrétaire, en lui disant que je partais dans quelques heures pour Vienne avec l'intention de revenir à Raguse deux semaines plus tard. En attendant je lui demandai de s'installer dans mon appartement, et lui donnai de courtes lettres d'introduction près de Yonine et de Gondola. Je lui dis de me tenir au courant à Vienne de tout ce qui arriverait à Raguse et de ce qu'il apprendrait concernant le Monténégro et l'Herzégovine. A peine m'avait-il quitté, qu'un autre visiteur se présenta, sans donner son nom, mais en insistant sur l'urgence de l'affaire qui l'amenait. C'était un mystérieux Allemand de Transylvanie qui servait d'agent secret au comte Andrassy. Il me montra deux télégrammes chiffrés qu'il m'assura être signés par le Secrétaire particulier du Ministre. Le premier, daté du 6 avril, le lendemain de mon entrevue de Sutorina, était ainsi conçu d'après sa traduction :

« Félicitez ami, son succès assure la paix ». Il me lut en ces termes le second en date du 8 avril : « La défaite de l'ennemi est une autre garantie de paix ». Ceci était évidemment un commentaire de l'avanie que les chefs Herzégoviniens avaient infligée à Roditch. Je n'ai jamais rien su de ces télégrammes d'au-

cune autre source et, même en causant confidentiellement avec Andrassy, je n'y fis pas allusion. Si j'en parle ici, c'est parce que leur contenu était en accord complet avec les vues que le Comte lui-même m'avait exposées. Dès mon arrivée à Raguse, j'avais envoyé, malgré l'heure tardive, un message au Consulat Général Russe, informant M. Yonine de mon retour et le prévenant que j'irais le voir le lendemain à onze heures du matin. A mon vif désappointement, j'appris qu'il était absent de la ville, mais attendu d'un moment à l'autre. Ainsi que je l'ai dit, il m'était impossible de différer mon départ pour Vienne, je devais m'embarquer dans l'après-midi à Gravosa, le port de Raguse, sur un steamer du Lloyd qui me conduirait à Fiume. J'écrivis à la hâte quelques mots sur ma carte exprimant à Yonine mes regrets de ne pas le rencontrer et lui promettant de lui écrire de Vienne. Sur la route de Gravosa, ma voiture croisa celle de M. Monson. Il me félicita cordialement de mon entrevue de Sutorina et me dit qu'il s'attendait à être rappelé par son Ambassadeur, puisque je quittais Raguse, sa mission n'ayant d'autre but que de rendre compte de mon activité en Dalmatie.

A peine sur le pont du bateau, je vis Yonine à cheval, traversant au grand galop les rues de Gravosa jusqu'au port; il me rejoignit vingt minutes avant le signal du départ.

« Je regrette qu'une telle publicité ait été donnée à votre rencontre avec les Chefs des insurgés... Je suis sûr que ce n'était pas dans les intentions de votre Ministère des Affaires Etrangères; on ne prévoyait de votre

part qu'une simple visite à quelques uns de ces Chefs pour leur donner le conseil d'accepter les Réformes et de déposer les armes ».

Ce furent ses premiers mots ; sans lui répondre, je pris dans mon portefeuille la lettre de Novikoff, reproduite plus haut, et je lui tendis. Il la lut avec une extrême attention et me la rendit en disant d'un ton grave :

« J'ignorais qu'il en fut ainsi, ils ne m'ont pas révélé leurs plans... Mais les Monténégrins vous ont-ils dit ce qu'ils pensent ? Quelle est l'opinion du Prince ?

— « Le Prince m'a reçu plus aimablement qu'il ne l'avait fait entendre. Il m'a demandé de travailler avec lui à la libération de tous les Serbes et de tous les Chrétiens du joug Turc. Il m'embarrassa même, en me confiant qu'il ne pouvait compter sur une nombre suffisant d'hommes capables de résister à leurs impressions momentanées, qui les faisaient passer de la sympathie à l'antipathie à l'égard d'autres hommes qu'il aimait et estimait aussi. Soudainement, la pensée m'est venue qu'il pouvait être lui-même versatile, comme ceux dont il se plaignait. Il faut être prudent avec lui, surtout si l'on est originaire d'un pays très différent du sien ».

Yonine parut extrêmement troublé ; après être resté un moment silencieux, il murmura d'une voix presqu'indistincte :

« En est-il ainsi ? Il faut me rendre compte ».

Le steamer allait lever l'ancre ; il me serra longuement la main, me remercia de ce que je lui avais dit et me quitta.

Arrivé à Fiume je pris immédiatement un chemin de

fer local qui me conduisit à la grande ligne Trieste-Vienne. Depuis ma conversation avec Yonine à Gravosa, je ne parlais à personne, me contentant de saluer les voyageurs qui me connaissaient personnellement, ou de réputation, et qui cherchaient à se rapprocher de moi. La pensée de ce qui m'attendait à Vienne, m'absorbait complètement. En prenant ma place dans le train qui allait m'y conduire, je ne remarquai même pas si un autre voyageur partageait mon compartiment, mais bientôt je sentis l'influence de deux yeux qui me regardaient attentivement. Leur propriétaire était assis dans un coin sombre et je distinguais mal, mais ces yeux brillaient comme s'ils étaient du métal en fusion. Il semblait désireux d'entrer en relation avec moi. Je le regardais plus attentivement et reconnus un visage souvent reproduit par les journaux illustrés. C'était celui de Gambetta... Il avait un œil de verre, pourtant les deux yeux semblaient avoir la même puissance.

J'ouvrais la bouche pour lui parler lorsque le train s'arrêta brusquement à une station, un homme inconnu courut à la fenêtre de notre compartiment et me cria en Serbe :

« Vous êtes Wesselitsky-Bojidarovitch, je vous apporte un message des Chefs insurgés Bosniaques. Venez avec moi dans le compartiment voisin que j'ai retenu pour y causer tranquillement ».

Je ne pouvais faire autre chose que de le suivre. Je saluai l'homme d'état français en exprimant le désir de le rencontrer à Vienne. Ce souhait ne devait pas être exaucé. Gambetta voyageait pour son plaisir; il fut

rencontré dans les musées et galeries de Vienne en compagnie de deux amis, mais il ne fit pas de visites à l'Ambassade de France. Je fus désappointé, quoiqu'assez content d'avoir pu entrevoir cet homme dont l'énergique personnalité était si marquante.

Le Bosniaque était le secrétaire du « Groupe des Chefs unis des insurgés de Bosnie ». Il me présenta en leur nom une adresse presque semblable à celle des Chefs d'Herzégovine. Elle était signée de Voyevoda Goloub Babitch, principal Chef de tout le mouvement et de dix-neuf autres, parmi lesquels étaient cinq popes et un hégoumène (supérieur d'un monastère). Le Secrétaire, Petar Ouzelatz, me donna tous les renseignements sur l'insurrection de Bosnie qui était beaucoup moins connue que celle de l'Herzégovine. Son centre principal était dans la Kraina (nom d'une province frontière en Serbie, comme l'Ukraine en Russie) partie de la Bosnie entourée de trois côtés par des territoires Croates. Le bruit courait que des bandes d'Insurgés étaient entretenues par le Prince Pierre Karageorgevitch (le Roi Pierre de Serbie depuis 1903) et que lui-même, sous un autre nom, commandait une de ces bandes.

Ouzelatz avait été élevé dans une école Germano-Autrichienne et possédait une connaissance de la vie et de la politique européenne, supérieure à celle de la plupart de ses compatriotes. En même temps il avait conservé intactes les qualités de sa race ; il était parfaitement désintéressé, patriote enthousiaste et toute sa vie fut consacrée à la cause nationale. Dès cette première rencontre dans un train de chemin de fer, il devint mon plus

fidèle ami et collaborateur, et le resta jusqu'au début de la Grande Guerre, où il eut l'imprudence d'aller à Vienne ; il fût arrêté et depuis, nul n'en a entendu parler. On a suposé qu'il était tombé victime de la police Autrichienne, ou d'une cour martiale.

SIGNATURES

CHEFS DES INSURGES DE BOSNIE

Galoub Babitch, Voyevoda,
Pope Iliza Bilbiya,
Pope David Groubar,
Hégoumène Cyrille Adjitch,
Pope Stévo Popovitch,
Despote Despotovitch,
Pané Nicolitch,
Stévan Miholtchitch,
Dimitri Plakitch,
Pope Yovan Dak
Privo Amelitsa,
Privona Boundalo,
Pero Giokovitch,
Ostoia Veinovitch,
Pope Dyordyo Narott,
Marco Dyenadya,
Miloche Roditch,
Mytia Chourlan,
Dyouridye Ilitch,
Spasoye Keletchevitch.

CHAPITRE XVIII

Constantinople

Ma première journée à Vienne fut bien employée. Je réussis à voir les représentants de toutes les Grandes Puissances, l'Allemagne exceptée.

A 10 heures, j'étais à l'Ambassade de Russie avec M. de Novikoff qui, après un court entretien, m'invita à dîner pour le soir même à 7 heures.

A 10 heures 30, le Comte Andrassy me recevait à la Ball Platz et me gardait une heure. En le quittant, j'allais à l'Ambassade d'Allemagne ; on me dit que l'Ambassadeur était sorti. Je me fis alors conduire à l'Ambassade d'Italie, où je fus reçu de la façon la plus aimable et retenu au lunch. A quatre heures, j'avais une entrevue avec l'Ambassadeur d'Angleterre, et à cinq avec celui de France ; après quoi j'allai dîner chez M. et Mme Novikoff. Tous ceux que je vis approuvèrent sans restrictions les résultats de ma mission ; mais leurs points de vue différents caractérisaient la politique des Gouvernements qu'ils représentaient. L'Italie, étant encore à cette époque désireuse de libérer toutes les natio-

nalités d'un joug étranger, son Ambassadeur me félicita chaudement des progrès que je faisais faire à la race Serbe vers l'indépendance. L'Ambassadeur de France ne se montra pas moins sympathique, quoiqu'en termes plus réservés ; son pays souffrait encore des suites d'une catastrophe presque récente, ce qui ne permettait pas au Gouvernement de s'engager à fond dans une question de politique étrangère.

M. Novikoff se montra très satisfait de la modération dont je ne m'étais pas départi.

« Vous avez eu du mérite à résister à l'ardeur nationaliste des Slaves des Balkans et au fanatisme des Russes slavophiles. Vous avez contribué à développer les bonnes relations de la Russie avec l'Autriche-Hongrie et à diminuer les soupçons de l'Angleterre à notre endroit ».

Ces derniers mots de M. Novikoff me furent entièrement confirmés par Sir Andrew Buchanan. Il me dit positivement la satisfaction de son Gouvernement de voir que, grâce à mes efforts, la condition des Chrétiens de Bosnie-Herzégovine serait améliorée, sans porter la moindre atteinte à l'intégrité de l'Empire Ottoman. Ceci avait toujours été un principe de la politique anglaise.

Mais ce fut le comte Andrassy qui se montra le plus enchanté ; le succès de ma mission rendait plus difficile, sinon impossible, cette réunion de la Bosnie-Herzégovine à la Monarchie des Habsbourg, désirée par les Allemands et les Slaves d'Autriche, redoutée par les Magyars.

Il me répéta que la politique, conseillée par Roditch et ses protecteurs, conduirait à une guerre Balkanique ; sans doute Européenne, et qu'il fallait y mettre fin.

Andrassy me remit un mémorandum de son Ministère, critiquant sévèrement les Sept Points soutenus dans l'Adresse des Chefs ; mais si les réclamations étaient blamées, la teneur générale était approuvée. Le Ministre n'attachait pas grande importance à des critiques qu'une Chancellerie Diplomatique devait naturellement formuler. A ses yeux, les fautes de rédaction de ces points étaient contrebalancées, et au delà, par la déclaration des Chefs qu'ils se soumettaient à la décision des Grandes Puissances et qu'ils me donnaient pleins pouvoirs pour représenter le peuple d'Herzégovine près des Grandes Puissances et de la Porte.

A présent je vous conseille de faire usage de ces pouvoirs et au lieu d'écrire, d'aller sans retard faire une visite à l'Ambassadeur de Turquie. Il sera peut-être un peu rude au début, mais je ne doute pas que vous ne sachier l'apprivoiser et lui démontrer qu'il est de son intérêt de s'entendre avec vous ».

Le lendemain matin, je me rendis à l'Ambassade de Turquie et fis passer ma carte avec cette mention : « Représentant des Bosniaques et des Herzégoviniens ». écrite sous mon nom. On me fit entrer dans une pièce de réception où j'attendis environ dix minutes; alors un valet de chambre Autrichien, s'efforçant d'une manière visible d'adoucir le refus de l'Ambassadeur, me dit que Son Excellence était dans l'impossibilité de me recevoir. Je me dirigeais vers la porte par laquelle j'étais entré,

lorsque derrière moi, j'entendis la voix agitée d'Aarify Pacha qui m'apostrophait :

« Comment un philanthrope connu tel que vous peut-il favoriser une révolte qui entraine fatalement la ruine et verse le sang ? Comment pouvez-vous imaginer que le représentant de l'Etat que vous insultez ainsi va vous recevoir et causer avec vous ? Mes collègues d'Occident vous ont trop encouragé en vous recevant et en vous traitant comme si vous étiez accrédité par un gouvernement légal, mais moi... »

J'interrompis les récriminations de l'Ambassadeur en disant :

« La Cour de Vienne convoite la Bosnie et l'Herzégovine ; voulez-vous l'aider à s'emparer de ces provinces en les obligeant à vous résister, ou voulez-vous déjouer ce plan en accordant à la Bosnie et à l'Herzégovine une administration similaire à celle que la sublime Porte a déjà octroyée à ses autres provinces ?

« Lisez les Adresses que les Chefs m'ont envoyées, elles ne contiennent pas un mot contre la souveraineté du Sultan. Ces hommes désirent rester les sujets de Sa Majesté ; ne les forcez pas à devenir ceux de l'Empereur d'Autriche ».

Aarify-Pacha comprit la force de mon argument. Il passa son bras autour de mes épaules en s'écriant :

« Vous êtes notre ami, venez dans mon bureau, nous parlerons de la question en toute franchise ».

Le résultat de notre conversation fut qu'il accepta comme la meilleure solution de la crise *l'Administration*

provinciale particulière et déclara qu'il allait rendre compte de notre entrevue au Grand Vizir.

Deux jours plus tard il me convoqua et me dit :

« Le Grand Vizir approuve votre programme dans son ensemble, mais certains points de détail ont besoin d'être élucidés ».

Le même jour je reçus la visite d'un homme d'Etat Russe en retraite, appartenant à l'aristocratie et très slavophile ; il était ami intime de notre Ambassadeur à Constantinople. Il me montra un télégramme du Comte Ignatieff, rédigé dans un code qu'ils employaient entr' eux et par lequel l'Ambassadeur lui demandait de me transmettre de sa part le conseil d'aller d'urgence à Constantinople, où je trouverais l'appui nécessaire pour que ma mission obtienne un succès définitif.

Je me sentais fort embarrassé. L'influence prépondérante d'Ignatieff près de la Porte m'était connue et j'avais un extrême désir de profiter du soutien qu'il m'offrait. D'autre part, je ne pouvais entreprendre un pareil voyage à l'insu de M. Novikoff qui, sous le double rapport diplomatique et social, m'avait tant aidé à Vienne. Or je savais qu'il était en désaccord absolu avec la politique d'Ignatieff. Je fus donc très surpris, lorsque j'allai le consulter de ce qu'il me dit :

« Ignatieff avec la mentalité d'un réactionnaire et l'énergie d'un révolutionnaire, est actuellement anxieux de vous faire jouer ses cartes ; il me demande dans un long télégramme de vous décider à partir sans retard pour Constantinople. Sa politique n'est favorable ni à la paix, ni aux relations amicales avec les voisins de la Rus-

sie ; évitez avec le plus grand soin de vous laisser mêler à ses combinaisons. Néanmoins, je ne me reconnais pas le droit de vous dissuader de répondre à son appel. Vous avez jusqu'ici si bien mené vos relations avec Andrassy et Buchanan que je vous crois capable d'utiliser le concours d'Ignatieff pour le règlement de la question Bosno-Herzégovinienne sans tomber dans ses pièges dangereux.

« Mais, continua Novikoff, votre voyage à Constantinople doit rester un secret pour tout le monde à Vienne ; les imaginations en seraient frappées et les commentaires n'auraient plus de fin ».

Je suivis le conseil de l'Ambassadeur à une exception près. J'allai voir Andrassy, qui désirait connaître le résultat de mon entrevue avec Aarify-Pacha, et je lui dis qu'il avait été si favorable que je me décidais à aller terminer dans la capitale de la Turquie un accord déjà en très bonne voie (naturellement je ne prononçai pas le nom d'Ignatieff). Le Ministre approuva chaudement ce voyage, m'assura que je pouvais compter sur le concours de l'Ambassadeur de la Monarchie en Turquie, et m'offrit de prendre avec les chemins de fer Austro-Hongrois les arrangements nécessaires pour m'assurer, tant à l'aller qu'au retour, le maximum de rapidité et de confort.

Il fallait expliquer un nouvelle absence si peu de temps après mon retour de Sutorina. Le concierge du Grand Hôtel, où j'habitais, apprit à tous les visiteurs que les médecins m'avaient envoyé à Baden près de Vienne, prendre une semaine ou deux de repos absolu.

Novikoff, Andrassy et Aarify, qui étaient seuls à savoir où j'étais allé, n'ont jamais révélé ce secret dont je parle ici après cinquante trois ans de silence.

A mon arrivée à Constantinople, un vieux serviteur Russe du Général Ignatieff m'attendait. Cet homme de confiance avait eu l'occasion de me voir à Moscou lors de mon passage dans cette ville au mois de février ; il me conduisit à l'Ambassade, où un appartement m'avait été préparé, et ce fut lui qui m'y servit mes repas. L'Ambassadeur vint causer avec moi dans la soirée. Je me trouvais en face d'un homme ayant une confiance sans bornes en lui-même, convaincu de pouvoir surmonter tous les obstacles ; de réussir dans toutes les entreprises ; sa personnalité semblait dynamique. La position qu'il occupait à Constantinople n'était comparable qu'à celle de Stratford Canning, mais avec une différence ; ce dernier ne tendait qu'à préserver l'existence de l'Empire Ottoman gouverné par la Sublime Porte ; Ignatieff souhaitait d'organiser ses populations Chrétiennes en communautés virtuellement indépendantes sous la suprématie nominale du Sultan.

Ignatieff avait gagné l'estime et la confiance des Turcs de la classe dirigeante par différents moyens : celui-ci mérite d'être cité : Dès qu'un Vizir ou tout autre homme d'Etat, tombait en disgrâce, il allait le voir en grande pompe, entouré de son Etat-Major et des gardes de l'Ambassade, le Général quittait Péra où une foule énorme attendait son départ, arrivé à Stamboul, il prenait la tête du cortège, traversait un peuple innombrable et se rendait chez le Vizir renvoyé ; il avait

soin d'expliquer qu'ayant entretenu des relations amicales avec ce dernier lorsqu'il était en office, il conservait les mêmes sentiments à son égard maintenant qu'il rentrait dans la vie privée. Comme il arrivait souvent à un Vizir disgracié de revenir au pouvoir, la conduite d'Ignatieff lui gagna de nombreux amis qui, assurés de son affection et mûs par la gratitude, appuyaient ses requêtes. Ainsi que je m'y attendais il me parla de Novikoff.

« Un diplomate classique ; ses notes et mémoranda sont écrits dans un style tellement raffiné que vous pouvez les lire dix fois avec une admiration croissante sans en deviner la signification ou le mobile. Je suis un homme simple, mais, quand j'ai un but, j'y marche droit et l'atteins presque toujours ».

Le lendemain matin il me conduisit chez le Grand Vizir ; nous étions attendus et on nous introduisit sans être annoncés. Après m'avoir présenté à Mahmoud Nédim Pacha, Ignatieff nous quitta en disant :

« En politique, comme en amour, trois n'est pas compagnie ». (Il était loin de prévoir le rôle que la « compagnie de trois » devait jouer dans les relations des Grandes Puissances avant et pendant la Grande Guerre).

L'attitude de Mahmoud-Nedim-Pacha fut toute différente de celle d'Aarify. Calme, maître de lui, il discuta lentement, avec clarté, toute la question de Bosnie Herzégovine, élucidant les côtés les plus délicats des projets que j'exposais. A la fin, se trouvant satisfait, il me dit avoir déjà déclaré dans une Note circulaire aux

Grandes Puissances « Chrétiennes » (une manière d'affirmer que la Turquie était elle aussi une Grande Puissance) que le Gouvernement Ottoman était prêt à ratifier « *les points Wesselitsky* ». A présent il désirait me confier « la direction et la surveillance du rapatriement des réfugiés ». Ceci accompli, on m'offrait le « poste de Gouverneur Général Ottoman du Vilarey de Sarayévo (Bosnie et Herzégovine) pour une période de cinq ans, qui pourrait être prolongée ».

Assez surpris par cette proposition inattendue, je répondis :

« Je serai heureux de veiller sur les familles que j'ai secourues lorsqu'elles rentreront dans leur patrie. Votre Altesse me fait un grand honneur lorsqu'elle pense à me confier l'administration du Vilayet de Serayevo, mais avant d'accepter ce poste dont les responsabilités sont particulièrement graves, je dois réfléchir afin d'être sûr de posséder les qualités nécessaires. Je remercie respectueusement Votre Altesse de la double preuve de confiance qu'elle veut bien me donner ».

J'avais déjà la main sur le bouton de la porte lorsque le Grand Vizir me posa cette question :

« L'influence du Général Ignatieff est-elle toujours aussi grande en Russie ? Il parle quelquefois de l'opposition que ses vues rencontrent là-bas ».

— Il y a contre lui des coteries adverses, comme il en existe en tout pays vis-à-vis des personnalités aussi puissantes que la sienne. Mais il est certainement l'homme le plus populaire en Russie.

— En Turquie aussi il est très populaire. Il nous

comprend mieux que ne l'a jamais fait aucun Européen ».

Je fus ramené à l'Ambassade dans une voiture fermée ; le serviteur Russe qui avait la confiance d'Ignatieff m'accompagnait ; en fait il était mon gardien et je devais passer encore une journée à Constantinople sans voir personne, sans avoir la permission de me promener dans les rues. De nouveau, je pris mes repas seul et ce fut à une heure tardive que l'Ambassadeur vint me visiter ; j'allais lui raconter ma conversation avec le Grand Vizir, mais il ne m'en laissa pas le temps.

« Je sais ce que vous avez dit tous les deux. En somme vous avez bien parlé, seulement vous auriez dû accepter simplement, sans aucune réserve le poste de Gouverneur Général... Je vois que vous tenez encore trop à Novikoff, croyez-le, si vous voulez réussir, il vaut mieux vous attacher à moi. Au revoir ».

J'étais très heureux d'avoir fait la connaissance d'Ignatieff. A première vue, il me donna l'impression d'une personnalité audacieuse et vraiment puissante. Il possédait un magnétisme très rare chez les hommes d'Etat Russes occupant de hautes positions officielles. Ce magnétisme, je l'ai remarqué aussi chez Stolypine. D'autres disent que Witte en était doué...

Vers 1875, personne en Russie ne comptait un si grand nombre d'admirateurs enthousiastes qu'Ignatieff. Il était regardé comme un second Bismarck, capable d'accomplir pour la Russie et le Slavisme plus et mieux que le premier n'avait fait pour l'Allemagne. Par contre il soulevait d'amères critiques. Les uns ne voyaient

pas en lui cet idéalisme national si pur, dont la flamme éclairait Aksakoff et Katkoff, ces Chefs non officiels, qui, au-dessus des intérêts matériels de la Russie, plaçaient la haute mission morale. Les autres lui reprochaient de ne pas avoir dans les relations extérieures cette impeccable correction qui distinguait les diplomates de l'école de Gortchakoff.

Personnellement la politique d'Ignatieff me parut inspirée par son patriotisme Russe qui, naturellement, faisait de lui un chaud et sincère Slavophile. Je lui étais très reconnaissant de l'appui qu'il m'avait donné près du Grand Vizir et du règlement de la question de Bosnie-Herzégovine qui en était la conséquence. Il me paraissait un allié précieux et je me serais volontiers « attaché » à lui ainsi qu'il me l'avait conseillé, si ses vues concernant la politique Balkanique ne me causaient quelques appréhensions. J'avais été frappé par sa connaissance de la vie et de la mentalité des Turcs, de son habileté à manœuvrer les vizirs et les pachas; mais en retour la manière dont il jugeait les diplomates européens, et dont il agissait avec eux, me semblait trop orientale.

Une chose beaucoup plus grave était la partialité d'Ignatieff pour la nationalité Bulgare. Il avait la plus grande confiance en son sens pratique aussi bien qu'en son dévouement inaltérable à la Russie; il voyait là une double raison d'appuyer sur elle toute la politique Russe dans les Balkans.

J'avais moi-même pris le parti des Bulgares dans la lutte qu'ils soutinrent pour que leur Eglise restât indépendante des Evêques Grecs, nommés par le Patriarche

de Constantinople, et qui s'efforçaient d'helléniser leurs ouailles slaves. Néanmoins, je ne pouvais admettre de voir placer les intérêts des Bulgares au-dessus des intérêts des autres Chrétiens d'Orient. La tradition de la Russie n'était-elle pas de les protéger tous également?

Les événements des cinquante dernières années ont suffisamment démontré l'erreur qu'Ignatieff commettait quand il faisait fond sur la constante gratitude de la Bulgarie envers la Russie. Pour ma part, je n'incrimine pas les Bulgares, ils furent très reconnaissants jusqu'au jour où ceux qui les gouvernaient jugèrent qu'ils trouveraient leur avantage à ne l'être plus. La méprise d'Ignatieff consista à ne pas prévoir cette éventualité.

Chose remarquable, son erreur fut partagée absolument par les Plénipotentiaires des Puissances qui, au congrès de Berlin, s'opposèrent à la réalisation de la Grande Bulgarie telle qu'Ignatieff l'avait délimitée par le traité de San-Stéfano, et cela parce qu'ils s'imaginaient qu'elle resterait *de facto* une province Russe. Ils ne se seraient pas donné tant de mal pour la diminuer de la Roumélie orientale s'ils avaient prévu que, devenue forte, son premier soin serait de se libérer de toute dépendance, même morale, de la Russie.

Et la défaite diplomatique de la Russie à Berlin eut des répercussions néfastes sur sa politique intérieure...

Si la responsabilité d'Ignatieff est la plus grande à l'égard des conséquences que cette erreur de jugement a entraînées, il n'est que juste de reconnaître que tous les diplomates et hommes politiques contemporains l'ont partagée.

Aucun n'imagina que les dirigeants Bulgares acquéreraient aussi vite l'indépendance du choix et celle du cœur. Ce qui démontre brillamment la nécessité d'étudier la psychologie des nations dans leurs rapports avec la politique...

Je ne puis me vanter d'avoir prévu les résultats néfastes qu'aurait la politique d'Ignatieff ; mais du premier jour je vis en elle une déviation de la ligne de conduite de la Russie à l'égard de tous les peuples Chrétiens d'Orient, déviation qui ne me parut justifiée ni au point de vue des principes, ni au point de vue de la nécessité. J'espère démontrer cela clairement lorsque dans le second volume de cet ouvrage j'étudierai le congrès de Berlin...

CHAPITRE XIX

Retour a Vienne

A mon retour, mes amis de Vienne ne me posèrent aucune question sur ma « Cure de repos à Baden » ; ils parlaient sans cesse de ce que j'avais déjà accompli dans l'œuvre de pacification, de mes projets, de mes futures entreprises. Au mois d'avril, la société de Vienne me prodiguait les mêmes marques de bienveillance qui m'avaient tant touché à Pétersbourg et à Moscou en janvier 1876. Mais si l'intérêt que j'excitais était aussi général, aussi intense, il ne tenait pas aux mêmes causes. Les Russes saluaient en moi le représentant des Slaves opprimés, persécutés ; celui qui avait fait entrer leur libération dans une nouvelle phase pleine de promesses. Ce qui piquait la curiosité des Autrichiens, c'est qu'en peu de mois, j'avais été successivement le Délégué d'un Comité International, l'Agent à demi officiel d'un Gouvernement Impérial, le Représentant des insurgés et que, dans ces trois rôles si différents, j'avais obtenu l'approbation et mérité la confiance des diplomates de Russie, d'Autriche-Hongrie, de Grande Bretagne et des

hommes d'Etat de Turquie, ainsi que de leurs sujets révoltés.

Quoique personne, à l'exception de Novikoff, d'Andrassy et d'Aarify, ne put soupçonner la proposition du Grand Vizir, quelque chose était dans l'air, de vagues rumeurs circulaient au sujet d'un nouveau poste, d'une élévation progressive. Ceci expliquait les nombreuses offres de service dont m'accablaient les spéculateurs commerciaux et politiques. Comme je refusais de les écouter, elles m'étaient d'ordinaire adressées par lettres ; j'en lus quelques unes dans mes rares moments de loisir, elles étaient fort amusantes. Une grande maison de vins sollicitait la permission de donner mon nom à une nouvelle marque de champagne, qui me serait servi gracieusement à tous mes repas, sans parler de la somme d'argent qui m'était offerte. Deux riches financiers désiraient me voir coopérer à l'établissement d'une maison de jeu rivale de Monte-Carlo à Sutorina ? Des femmes du monde expertes dans l'art matrimonial, rêvaient mon union avec une jeune fille très belle, de haut rang, immensément riche. Une de ces fiancées éventuelles était, m'assurait-on, la fille d'un millionnaire transatlantique; une autre la sœur d'un prétendant à un trône européen. Si l'on cherchait dans ma correspondance de cette époque, je crois que l'on trouverait encore quelques-unes de ces missives non décachetées.

Ces petits ennuis étaient largement compensés par le plaisir de causer intimement avec de hauts diplomates, des hommes d'Etat de différentes Nations dont j'appréciais l'intelligence et le caractère plus que la position

ou l'influence. Je me sentais flatté de l'importance qu'ils attachaient à mon opinion sur la Bosnie-Herzégovine, de la façon libre dont ils discutaient avec moi les éventualités multiples de la situation politique générale. Comment n'aurais-je pas été touché de leur intérêt pour ma personne et mes travaux, de leur désir de m'aider à surmonter les difficultés de ma position ?

M. Novikoff m'appelait « son collègue » et me confiait ses appréhensions de voir la Russie entraînée dans une guerre, qui compromettrait sa situation à l'étranger et ses chances de progrès à l'intérieur. Il me demanda de dîner chez lui chaque fois que je ne serais pas invité ailleurs et réunissait les personnes qu'il m'était avantageux de connaître.

J'éprouvais aussi une vive sympathie pour le Comte Robilant, l'Ambassadeur d'Italie ; cet homme d'âge moyen, grand et mince exerçait une attraction qu'on ne pouvait oublier après l'avoir ressentie. Ancien soldat, il avait perdu une main en combattant les troupes de l'Empire près duquel il représentait actuellement son propre pays. Des liens de parenté existaient entre lui et Ignatieff, il était russophile, partisan d'un rapprochement avec la Russie et très favorable à la libération des Slaves des Balkans. Il était, disait-on, descendant naturel d'un Roi de la Maison de Savoie, jouissait d'une situation privilégiée dans la haute société de Vienne et fit autant que Novikoff pour m'y introduire.

Le Marquis de Vogüé, Ambassadeur de France, n'était ni moins aimable à mon égard, ni moins bien disposé envers la Russie. C'est par lui que j'entendis

parler pour la première fois du grand ouvrage de son frère, le Comte Melchior de Vogüé sur la littérature Russe. En m'assurant de sa propre sympathie et de celle du peuple Français pour les Chrétiens des Balkans, il regrettait que la position actuelle de la France lui interdît toute initiative en politique étrangère et ne lui permît pas de prendre une attitude énergique en leur faveur.

Si les Ambassadeurs d'Italie et de France m'encourageaient plus ou moins à intensifier mes efforts en vue d'assurer une indépendance virtuelle à la Bosnie et à l'Herzégovine, l'Ambassadeur d'Angleterre me louait de limiter mon action à ramener la paix dans les régions troublées de la Péninsule Balkanique. Sans faire aucune allusion directe à mon rapide voyage aux rives du Bosphore, il me dit :

« Les Turcs ne sont pas aussi intraitables que beaucoup de diplomates européens le pensent, vous le constaterez parce que vous ne leur demandez pas d'abandonner ni une partie de leur territoire, ni rien des droits souverains de leur Empire ».

Un jour en allant voir Sir A. Buchanan, je me heurtai presque à un jeune homme qui sortait précipitamment de l'Ambassade. Le portier Autrichien me dit en souriant :

« C'est le fils de l'Ambassadeur, il vient d'être attaché à l'Ambassade et doit se hâter d'exécuter quelque mission dont son Excellence l'aura chargé ».

Je ne me doutais guère que quarante ans plus tard, j'aurais à discuter avec ce tout jeune homme, devenu

Ambassadeur de Grande-Bretagne à Pétrograd, des questions encore plus importantes que celles que j'avais à traiter avec son père?...

Chaque fois qu'Aarify Pacha me rencontrait dans une réunion diplomatique ou mondaine, il affectait de me prendre à part comme s'il avait quelque chose de particulier à me confier; il me dit un jour, sans nommer le Grand Vizir que lorsque ma « communication » serait prête il se chargerait de l'envoyer.

Néanmoins c'était le Comte Andrassy qui semblait s'intéresser davantage à mon action. Il me pressait d'arranger le rapatriement des réfugiés et d'accepter le gouvernement de Bosnie et d'Herzégovine. Il riait de bon cœur en me peignant « le plaisir qu'éprouverait le Baron Roditch en facilitant aux réfugiés l'exode de Dalmatie et à contribuer au succès final de son « confrère » en pacification ».

En dehors de ces hauts personnages officiels, je fis dans la société de Vienne des connaissances précieuses au double point de vue de l'agrément et de l'instruction. Par-dessus tout, je fus heureux de retrouver la Princesse de Metternich que j'avais connue à la Cour des Tuileries lorsque son mari était Ambassadeur près de Napoléon III et elle amie de l'Impératrice Eugénie. A cette époque elle s'était surnommée *le laideron le plus élégant de Paris.*

Désirant avec passion une alliance Austro-Française elle avait essayé d'amener la France aux côtés de l'Autriche en 1866 et l'Autriche à se ranger près de la France en 1870. Elle souffrit jusqu'à la fin de sa vie

du double échec de ses efforts. Désappointée et sceptique comme elle l'était en 1876, elle demeurait non seulement la plus élégante, mais la plus attrayante et la plus spirituelle de ses contemporaines.

Si je m'attarde à décrire le succès de mon entreprise, et me complaît aux souvenirs agréables de cette ère de ma vie, c'est qu'une si heureuse période fut suivie d'échecs désastreux et de souffrances pénibles.

Toutefois, avant la fin de ce mois d'avril, je reçus une nouvelle qui me remplit de joie et plus tard me donna la force de supporter mes épreuves.

L'Empereur Alexandre II, après avoir passé en revue une partie des troupes de sa garde, s'arrêta devant le deuxième Régiment de Chasseurs et après avoir adressé quelques mots au Colonel et aux officiers s'écria soudainement :

« Mais, il y a quelques années, Wesselitsky a été lieutenant dans votre bataillon... Vous devez être bien aises d'entendre le bien que tout le monde dit de votre ancien camarade. Il a accompli une belle œuvre de charité envers les réfugiés Chrétiens des Balkans, et maintenant il sert la cause de la paix et de la conciliation dans ces pays... »

J'écrivis au Grand Vizir qu'après avoir examiné la situation sous toutes ses faces, je ne me croyais pas l'habileté nécessaire pour remplir d'une façon adéquate les devoirs d'un Gouverneur Général du Vilayet de Sarayevo. Je lui demandai la permission d'indiquer que, d'après moi, de meilleurs résultats seraient obtenus si ce poste était confié à un homme né dans le pays et

jouissant d'une réelle popularité, surtout si les autres Gouverneurs de Sandjaks du Vilayet étaient également choisis parmi les chefs indigènes.

J'osai lui suggérer comme Gouverneur éventuel du Sandiak de Mostar (Herzégovine) Lazare Sotchitsa, qui, j'en étais convaincu, était particulièrement qualifié pour cela.

Quant à moi je restais à la disposition du Grand Vizir afin de surveiller le rapatriement des réfugiés...

Jusqu'ici je n'ai jamais suffisamment expliqué ma décision, qui a été mal interprétée et a soulevé de nombreuses critiques.

Aujourd'hui, je sens qu'il est de mon devoir de parler en toute franchise sans aucune réticence...

CHAPITRE XX

L'UNITÉ DE LA SERBIE EST MON SEUL BUT

Lorsque je commençai à m'intéresser d'une manière spéciale à l'histoire du peuple Serbe, dont mes ancêtres avaient partagé le sort pendant des siècles, je fus frappé d'un fait historique. Au XIV^e^ siècle, il avait existé un grand Empire Serbe, plus puissant que la plupart des autres Etats contemporains, et après la bataille de Kossovo, cet Empire s'était effondré si complètement que les Serbes avaient été réduits à la condition d'esclaves ou de fugitifs. Aucun historien n'a attribué cette catastrophe au manque de courage ou de patriotisme; il faut en trouver la cause dans une absence d'unité, conséquence de l'introduction du système féodal, qui ne s'adaptait pas aux peuples slaves.

Plus tard, parcourant les différents territoires Serbes, je constatai qu'ils étaient partagés entre six Gouvernements : Serbie, Monténégro, Turquie, Hongrie, Croatie et Frontière Autrichienne. En 1867, la forte personnalité du Prince Michel de Serbie semblait représenter l'unité morale du peuple Serbe et permettait d'espérer la res-

tauration de son unité politique. Les circonstances paraissaient favorables, tout au moins à la réunion des Serbes de Turquie à la Principauté, et plusieurs Bulgares désiraient voir leur pays se joindre au nouveau royaume. Dès mon arrivée à Belgrade je fus accueilli avec une extrême bienveillance par des Serbes distingués, en particulier par le Métropolitain Michel qui me présenta au Prince Michel dans les termes les plus aimables. Celui-ci m'honora de sa confiance, me communiqua son plan d'action et me fit promettre de prendre une part active à la campagne qui était fixée à l'été 1868. J'étais absorbé par mes préparatifs, lorsque toutes ces espérances furent ruinées, le Prince Michel tomba victice d'un assassin et j'éprouvai une telle douleur, un découragement si complet, qu'abandonnant la vie politique, je résolus de me consacrer aux études scientifiques. Mais cette existence ne convenait pas à ma nature, ma santé s'altéra graduellement au point de me rendre incapable de tout effort. J'ai raconté dans le premier chapitre de ce livre comment un appel des combattants Herzégoviniens me rappela à la vie active.

On aura remarqué, je l'espère, que depuis le mois d'août 1875, toutes mes initatives, en dehors d'un secours immédiat, tendaient au même but : l'unité nationale Serbe que j'aurais voulu élargir jusqu'à l'unité Yougoslave, en y faisant entrer les Croates. Chaque pas en avant me révélait à quel point la perte du Prince Michel était irréparable; son successeur Milan, longtemps mineur, ne possédait aucune des qualités d'un héros national. Sous beaucoup de rapports ce rôle au-

rait mieux convenu au Prince Nicolas de Monténégro, mais j'étais convaincu que le consentement et la volonté du peuple de la Principauté de Serbie, la branche la plus importante et nationalement organisée de la race Serbe, devaient servir de base fondamentale à l'unité nationale Serbe...

Malheureusement il n'y avait peut-être pas au Monténégro un seul homme comprenant cette vérité. Les Monténégrins, ayant réussi pendant cinq siècles à défendre leur indépendance contre les Turcs, étaient persuadés qu'ils étaient seuls capables de conduire leurs frères de race sur le chemin de la liberté. Je fus surpris de voir le Prince Nicolas, qui se donnait tant de peine pour attirer et charmer les visiteurs Dalmates, Albanais, Italiens, ne jamais inviter à Cettigné des Serbes de Shoumadia (c'était ainsi qu'alors et souvent on appelait la Principauté). Peut-être était-ce la faute des flatteurs qui l'entouraient, mais d'autre part les hommes influents de Belgrade ne semblaient pas comprendre l'utilité de se rapprocher du Monténégro.

J'espérais qu'ayant obtenu sous le nom d'*Administration provinciale particulière* une autonomie virtuelle pour la Bosnie et l'Herzégovine, ces deux pays deviendraient un lien entre la Shoumadia et le Monténégro préparant ainsi l'existence d'une Serbie unifiée. Mon intention était de profiter de l'appui que ma politique avait trouvé près des Gouvernements, opposés jusqu'ici à l'indépendance des Peuples Balkaniques, pour aider à faire naître cette idée dans ce qui s'appelait encore le Vilayet de Sarayévo et, comme la préservation de la

paix était une condition essentielle de mon programme, je pouvais compter sur l'approbation du Gouvernement Russe.

Je voyais un élément de succès de cette unité nationale dans le caractère particulier des habitants de Bosnie et d'Herzégovine.

Tandis que la Bosnie était appelée « Glorieuse » (*Bosna ponosna*) en raison de ses plaines fertiles, des richesses minérales de ses montagnes, des traditions de son puissant royaume au Moyen Age ; l'Herzégovine portait le surnom de « Rocheuse » (*Krshna Herzégovina*) parce qu'à l'exception d'une vallée, celle de la Neretva, seule rivière navigable, le sol n'est constitué que de rochers. Les conditions géographiques et historiques des deux provinces sœurs se reflètent dans le caractère des habitants. Celui des Bosniaques se distingue par la force de résistance, une solidité, une fermeté, inébranlables. Absolument décidés à réaliser l'unité nationale de la race Serbe, ils souffraient de deux maux en apparence inguérissables : leur sol n'opposait aucun obstacle naturel aux mouvements des armées Turques ; ils comptaient parmi eux une minorité importante convertie à l'Islamisme.

De plus, la Krayina, la seule province de Bosnie qui s'était soulevée, se trouvait dans la partie nord-ouest du pays, séparée de la Serbie par la masse de la Bosnie où ni armes, ni volontaires ne pouvaient pénétrer, de sorte que les insurgés Bosniaques ne recevaient pas de Serbie l'assistance que les Herzégoviniens avaient reçue du Monténégro. Le fait que les insurgés aient pu se

maintenir dans des conditions si défavorables en disait long sur la valeur des Bosniaques.

De leur côté, les Herzégoviniens brillaient par l'imagination, l'esprit d'entreprise, leur facilité à s'adapter à d'autres coutumes. La pauvreté du sol d'une grande partie du pays, les abus du régime Turc les poussaient à émigrer et partout où ils se fixaient, soit chez des frères de race, soit au milieu d'étrangers, ils se faisaient estimer pour leur amour du travail et la dignité de leur vie. Justement fiers de ces qualités, ils aimaient à répéter le dicton populaire : « *Herzégovina sav sviyet naseli, a sebe ne raseli* » (l'Herzégovine peuplera le monde sans se dépeupler elle-même).

J'ai connu bien des hommes originaires de cette petite patrie qui se sont élevés à de brillantes situations parmi les Serbes et les Russes. Le général Russe Miloradovitch, l'un des principaux héros de la guerre de 1812, était Herzégovinien, comme le général Preradovitch et bien d'autres chefs qui ont commandé au cours de différentes campagnes. Tous les Herzégoviniens, sans exception, comprenaient la nécessité vitale de l'unité de la Serbie, de sorte qu'en travaillant pour l'autonomie de l'Herzégovine, je travaillais *ipso facto* à cette unification de toutes les contrées Serbes que les Russes considéraient si importante à l'intérêt même de la Russie.

Surveiller le retour des Réfugiés dans leurs foyers après avoir pris soin d'eux pendant leur exil me semblait l'accomplissement naturel de la tâche entreprise.

Mon séjour chez eux me permettait de conseiller le

Gouvernement autonome, tout en répandant parmi le peuple de Bosnie et d'Herzégovine l'idée d'une préparation pacifique à l'Union Nationale Serbe-Yougoslave.

Mais je fus surpris et déconcerté par l'offre d'un Gouvernement général...

Jamais pareille idée ne m'avait effleuré, je ne voyais pas ce qui avait pu déterminer cette proposition. Je l'attribuai à l'influence du général Ignatieff sur Mahmoud-Nedim-Pacha, mais leurs motifs m'échappaient. Il me semblait qu'on m'offrait de jouer un rôle dans une pièce dont je ne connaissais pas le premier mot. Naturellement j'étais convaincu que le sentiment patriotique guidait le général Ignatieff et je ne mettais pas en doute la sincérité de ses sympathies slaves; mais comment oublier le conseil de Novikoff : « Ne vous laissez pas entraîner dans des plans aventureux ». Puis je me souvenais de propos entendus à Pétersbourg. On disait que, si Gortchakoff accordait une grande liberté de mouvements en Turquie à Ignatieff, en raison de sa faveur à la Cour et de sa popularité parmi le peuple, il le surveillait de très près et l'arrêterait au moment opportun. Pouvais-je calculer l'effet que ces divergences diplomatiques auraient sur mon œuvre en Bosnie et en Herzégovine.

Si l'on m'avait proposé leur administration parce que j'avais pris soin des réfugiés et immédiatement après mon organisation des secours à Raguse, j'aurais pensé que la confiance qui m'était témoignée s'adressait au philanthrope; mais, depuis, j'avais reçu une mission semi officielle, j'avais représenté les insurgés, négocié

avec la Porte. Mes relations avec les Ambassadeurs et les Ministres des grandes puissances, les commentaires dont ma personne avait été l'objet dans la presse, qui avait loué mes capacités outre mesure et amplifié mes perspectives d'avenir, tout cela compliquait la situation à l'extrême.

Si tant d'importance avait été attachée à mes premiers actes, que n'imaginerait-on pas si je devenais Gouverneur d'une contrée autonome? Tous ces aventuriers politiques, ces spéculateurs financiers qui m'ennuyaient à Vienne, ne viendraient-ils pas m'assaillir de leurs projets à Sarayevo?

Mes efforts pour alléger les souffrances des réfugiés et améliorer la condition des provinces Bosno-Herzégoviniennes avaient éveillé la sympathie de tous les pays Serbes et Slaves. J'avais reçu des encouragements des principaux hommes politiques de Serbie, mais je n'étais pas retourné à Belgrade depuis septembre 1875 et n'avais aucune communication avec le Gouvernement. Est-ce que la confiance qu'on m'avait témoignée lorsque je dirigeais à titre privé un mouvement serbophile s'étendrait au Vali Turc de deux provinces Serbes ? Et ces provinces avaient une population plus nombreuse que la moitié de la population de Serbie à cette époque (1876).

Le nombre des habitants du Monténégro ne dépassait pas le huitième de celui des Bosno-Herzégoviniens. Parmi eux j'avais d'excellents amis, mais quelques courtisans et favoris du Prince étaient mes ennemis. Ils s'efforçaient de me nuire près de lui, insinuant que je

cherchais à obtenir sur les Herzégoviniens une influence supérieure à la sienne et en me voyant occuper le poste de Sarayevo ils diraient que leurs soupçons étaient justifiés.

Le Prince Nicolas m'avait témoigné de la confiance, il pensait que je lui serais utile dans la réalisation de ses projets, mais dans ma nouvelle position ne lui apparaîtrais-je pas au contraire un obstacle à leur succès?

Si j'avais eu personnellement l'ambition de m'élever à cette situation, il n'y aurait eu qu'une voie à suivre. Immédiatement après avoir reçu l'offre de Mahmoud-Nedim, il fallait aller à Belgrade et parler en toute franchise aux ministres Serbes. S'ils avaient approuvé mon programme de travailler à l'unité de la nationalité Serbe en qualité de Valli de Serayevo exactement comme je l'avais fait jusque-là à titre privé, j'aurais pu accepter ce poste et réussir à rassurer le Monténégro. Mais à mon propre point de vue j'avais de fortes objections contre l'offre Turque.

Si j'avais rencontré de si chaudes sympathies, un soutien si puissant en diverses contrées, c'est que j'étais considéré comme un idéaliste dénué d'égoïsme.

Quelle désillusion pour mes amis connus et inconnus de voir cette œuvre désintéressée aboutir à une élévation personnelle; tous les doutes des sceptiques paraîtraient légitimes.

Je savais, même en ce cas, pouvoir compter sur des amis éprouvés qui me défendraient; soutenu par eux et par la conscience de la pureté de mes intentions j'aurais peut-être réussi, grâce à ce Gouvernement

temporaire de Sarayevo, à libérer plus rapidement et sûrement tous les Serbes du joug étranger et accomplir leur union avec les deux états Serbes indépendants.

Plus tard j'ai confié à quelques rares amis les anxiétés, les doutes qui avaient oppressé mon esprit pendant la crise que j'essaie de peindre ici. Aucun n'a pu comprendre la répugnance que j'éprouvais à me laisser porter par les événements.

C'est seulement en écrivant cette sorte d'autopsychologie que je me sens capable d'expliquer les causes profondes de ma résolution négative.

D'abord l'appréhension d'apporter à la cause nationale Serbe un nouvel élément de dissension. Ensuite le dégoût d'encourir même le plus léger soupçon d'ambition personnelle. Enfin la tradition de ma famille de ne jamais se mettre en avant, d'accomplir simplement son devoir et d'attendre que l'autorité supérieure vous nomme à votre tour à un poste plus élevé.

Mon père, Lieutenant Général dans l'armée Russe, Gouverneur d'une province, avait atteint cette haute position progressivement, selon la voie régulière, par son seul mérite. Il était mort en 1866, mais ses deux frères, l'un et l'autre Généraux Russes, pensaient déjà que je m'écartais des règles familiales en déployant trop d'initiative personnelle. Mes oncles étaient choqués de me voir occuper des positions si diverses.

« Délégué d'un Comité International », m'écrivit l'un d'eux cela sonne comme quelque chose de révolutionnaire. « Représentant des Insurgés » est encore pire, et maintenant le bruit court que vous allez devenir un

fonctionnaire Turc... Sûrement votre père n'aurait jamais agi ainsi... »

Un grand encouragement me vint de ma mère. La dernière fois que je la vis avant qu'elle ne quittât ce monde, elle me dit :

« Je sais qu'aucun égoïsme ne s'est jamais mêlé à tes actes, je suis sûre que toute ta vie tu ne travailleras que pour le bien de ta patrie d'origine et celui des Slaves en général, ce qui est en même temps travailler pour la Russie... »

CHAPITRE XXI

Les alarmes de Bismarck

En décrivant l'aimable accueil de la société de Vienne, particulièrement celui du corps Diplomatique, j'ai glissé sur une exception digne de remarque; pourtant j'ai mentionné qu'à chacun de mes retours à Vienne tous les Ambassadeurs m'avaient reçu officiellement, sauf celui d'Allemagne. Il était toujours « sorti » ou « souffrant », ou « extrêmement occupé ». Invariablement ces réponses m'étaient faites avec une exquise politesse; les deux dernières fois on y ajouta : « Les sincères regrets de Son Excellence ». Peu de temps avant mon départ pour Sutorina, un journaliste Allemand, qui représentait un journal officieux de Berlin, vint me voir. Après m'avoir parlé de l'amitié que l'Allemagne portait à la Russie, de ses sympathies pour la politique Russe dans le Proche-Orient, il ajouta :

« Lorsque vous transmettrez aux Chefs insurgés l'avis du Prince Gortchakoff et celui du Comte Andrassy, le Prince Reuss (l'Ambassadeur d'Allemagne) serait bien aise que vous mentionniez son nom en disant qu'il est d'accord avec eux. »

Je le remerciai de cette information que j'allai immédiatement vérifier à l'Ambassade d'Allemagne.

L'Ambassadeur étant « sorti » selon l'usage, je fus reçu courtoisement par un secrétaire. Il me dit que le journaliste avait exprimé exactement les sentiments de l'Allemagne à l'égard de la Russie; néanmoins, en ce qui concernait le désir du Prince Reuss de voir mentionner son nom à Sutorina, le secrétaire n'en savait rien. Je considérai l'incident clos et en fus bien aise; en admettant que l'allégation du journaliste eût été confirmée, je n'aurais guère pu joindre à l'avis de deux Ministres des Affaires Etrangères celui de l'Ambassadeur d'un troisième Gouvernement à moins qu'il ne fût chargé de le donner par son propre Ministre des Relations Extérieures.

Même après la création de l'Empire d'Allemagne sous le sceptre des Hohenzolern, les petits Etats Allemands continuaient à avoir des représentants dans la capitale de l'Autriche et ceux-ci jouissaient d'une plus grande popularité que celle accordée à l'Ambassadeur de la nouvelle Allemagne. Je connaissais intimement deux d'entr'eux, le Ministre de Wurtemberg et celui de Brunswick. Naturellement, leurs fonctions n'étaient plus qu'une question de forme, mais l'un et l'autre, grands favoris de la société Viennoise observaient de près les évènements politiques. Tous les deux avaient épousé des Russes et étaient en fort bons termes avce le Prince Reuss, membre de la plus petite maison régnante d'Allemagne.

Plusieurs fois, le Baron Baur, ministre de Wurtemberg, avait essayé sans succès de me ménager une entrevue avec le Prince. A la suite d'une longue conversation

à mon sujet, Baur me dit que Reuss avait de moi une opinion très favorable et aimerait me voir, mais qu'avant il avait besoin de mieux comprendre les instructions reçues récemment de Berlin.

Le Chancelier de l'Empire (Bismarck), avait-il dit à Baur, souhaite un plein succès à l'Agent envoyé par son collègue Russe (Gortchakoff) et espère qu'il obtiendra de sérieuses garanties de sécurité et de liberté pour les protégés de la Russie dans les Balkans.

A mon retour de Sutorina, l'atmosphère politique de Vienne me parut changée. Tandis qu'en général ma mission était jugée avec plus de faveur que jamais et qu'on exagérait beaucoup trop les conséquences probables de cet « étonnant succès », le point de vue allemand évoluait d'une façon perceptible de l'expectative à la critique non déguisée.

Je remarquai un certain embarras chez les amis Allemands dont j'ai déjà parlé. Ils répétaient encore que l'Allemagne était une amie sincère de la Russie et que la personnalité du Prince Reuss méritait une haute estime, mais ils ne me donnaient plus aucune indication sur la manière de prouver par ma conduite que j'étais bien convaincu des faits qu'ils m'affirmaient.

De nouveau l'Ambassadeur était « fort souffrant » et les Secrétaires plus vagues que jamais.

Après avoir à Cattaro communiqué la nouvelle de mon entrevue de Sutorina aux correspondants des journaux de toutes les nations, je me crus obligé de donner des interviews aux journalistes de Vienne afin de prévenir ou de rectifier leurs commentaires imprudents. Un

journaliste Allemand vint me voir et me fit comprendre les nouvelles tendances Germaniques. C'était toujours la même sympathie pour ma mission pacificatrice, mais on concevait des doutes sur l'efficacité des garanties que j'avais obtenues pour la Bosnie-Herzégovine.

D'abord cela m'amusa de penser que les Allemands ne me trouvaient pas assez Slavophile. Bientôt je pris cette critique plus au sérieux en lisant deux journaux Austro-Allemands, édité l'un à Vienne, l'autre à Prague, et qui, au vu et su de tout le monde, recevaient leurs inspirations de l'Ambassade d'Allemagne à Vienne. Ils insinuaient que, chargé d'améliorer la situation des Chrétiens Turcs, mon plus grand succès consistait à avoir noué avec le Gouvernement Ottoman des relations fort amicales.

Quelques jours après, je lus dans plusieurs feuilles de Berlin, dont l'une était officieuse, l'éloge ironique de l'habileté Britannique, qui excellait à influencer l'opinion et la conduite des hommes politiques du continent fussent-ils des idéalistes professionnels. « Il n'y a pas de meilleur exemple de cette habileté que le changement amené dans la conduite d'un *enthousiaste Slavophile bien connu.* Parti avec l'intention de libérer les Slaves Turcs opprimés, il a embrassé la doctrine Anglaise de l'intégrité de la Turquie ».

La *St Pétersburger Zeitung*, principal organe des Allemands en Russie et qui jouissait d'une liberté refusée aux journaux Russes, fit un pas de plus en insinuant que « Le Ministère des Affaires Etrangères se relâchait de la politique traditionnelle de la Russie de protéger

les Chrétiens de Turquie, affaiblissant ainsi le prestige de la Russie en Orient. N'étant pas surveillés, les diplomates Anglais avaient réussi à exercer une influence déterminante sur les agents du Gouvernement Russe ».

Tous ces symptômes d'une désapprobation Allemande des efforts que je faisais pour restaurer la paix au Nord-Ouest des Balkans et amener une entente entre le peuple Bosno-Herzégovinien et la Porte, excitaient naturellement un vif intérêt en Austro-Hongrie; comme simultanément la froideur mutuelle qui caractérisait les relations entre la Cour des Habsbourg et celle des Hohenzollern depuis 1866 semblait fondre peu à peu, on pouvait supposer que la perte de la popularité dont je jouissais à Vienne serait l'une des conséquences de ces variations politiques. Il n'en fut rien, bien au contraire, et ceci mérite une explication.

Vers 1875, la mémoire de Sadowa était encore fraîche en Autriche ; la Prusse et son grand chef y excitaient une haine profonde ; qu'un simple particulier osât agir en contradiction manifeste avec le Chancelier du Gouvernement devenu si puissant, cela excitait l'admiration, l'ardente sympathie de la société Viennoise.

Cette société se composait de la vieille aristocratie Autrichienne, des Maisons Allemandes Médiatisées et de quelques petits Princes Allemands encore régnants. Tous étaient passionnément dévoués à l'Empereur d'Autriche qu'ils espéraient parfois restaurer comme Empereur de Germanie. Ils étaient destinés à voir avec le temps l'Autriche tomber de plus en plus sous l'influence de l'Allemagne au point de devenir sa vassale. Visitant

Vienne dans les premières années de ce siècle, je fus peiné de voir à quel point cette aristocratie avait été abaissée et je compris ce que sa fierté eut à souffrir Mais en avril et en mai 1876 la vieille ardeur existait encore et ne craignait pas de se manifester.

L'amabilité croissante que je rencontrais dans le monde n'était pas démentie par la façon dont j'étais traité par le Gouvernement Austro-Hongrois.

Le Ministre des Affaires Etrangères, à chacune de nos rencontres, ne perdait pas une occasion de me témoigner son estime et sa sympathie. Mon antagonisme avec le Prince de Bismarck était un des topics de la conversation journalière à Vienne et donna naissance à un mot attribué à la Princesse de Metternich : « *C'est un duel entre un Pygmée et un Géant* ».

A ce moment, le dit Pygmée se creusait la tête afin de découvrir quels étaient les plans du Géant. Et voici ce qu'il trouva.

Il est nécesaire de rappeler ici qu'exactement douze mois avant, en avril 1875, l'Europe entière avait été alarmée par le ton belliqueux de la presse Allemande contre la France et par les préparatifs militaires du gouvernement Allemand. Le rapide relèvement économique de la France avait inspiré en Allemagne le regret de n'avoir pas exigé dix milliards au lieu de cinq et le désir de réparer cette erreur par une nouvelle guerre qui, cette fois, paralyserait la puissance Française.

A cette époque, les Gouvernements Britannique et Russe étaient dans les meilleurs termes avec Berlin, tandis que leurs relations mutuelles n'étaient rien moins que

cordiales. Pourtant ils obéirent simultanément à la même impulsion et adressèrent au gouvernement Allemand l'avis amical et confidentiel de ne pas se laisser entraîner par le courant qui le poussait à la guerre.

L'empire d'Allemagne, né en 1871, n'était pas encore consolidé ; ses petits Etats supportaient impatiemment la domination de la Prusse. L'Autriche était loin d'être réconciliée, la Dynastie, la Cour, l'Armée, l'Aristocratie avaient soif de revanche. L'Empereur de Russie était le seul ami de la Prusse et l'avait prouvé. Son attitude envers elle avait été bienveillante en 1866 lorsqu'elle attaqua l'Autriche et il avait empêché l'Autriche de se joindre à la France en 1870.

Son Chancelier, le Prince Gortchakoff, était ami intime du Prince de Bismarck. La Cour et la haute Bureaucratie considéraient la Prusse comme le modèle d'une Monarchie bien ordonnée. Les Barons Baltes et les Germano-Russes jugeaient qu'en loyaux sujets de l'Empereur, ils devaient préconiser une alliance avec l'Allemagne prussianisée.

Bismarck savait tout cela mieux que personne, aussi son étonnement fut-il extrême lorsqu'Alexandre II demanda à son oncle de mettre un frein aux propensions guerrières de son Gouvernement, et ce qui lui parut encore de plus mauvais augure c'est qu'un autre appel, identique quant au fond, fut adressé en même temps par la Reine Victoria, la propre belle-mère du fils de Guillaume I^er^.

On devine les appréhensions de Bismarck. La Russie et l'Angleterre s'unissant pour défendre la France,

l'Autriche guettant l'heure d'entrer en coalition avec elles et fomentant un mouvement anti-Prussien dans l'Allemagne du Sud. L'unité de l'Allemagne, la position prépondérante de la Prusse étaient en jeu. Naturellement Bismarck se vit dans la nécessité de démentir sans retard les « fausses rumeurs » de la préparation Allemande à la guerre et d'appuyer ses dénégations en indiquant de quelle manière ces rumeurs avaient pris corps.

Dans sa communication à la Russie, il accusa *la perfide Albion* d'avoir créé ces alarmes sans fondement, parce qu'elle gardait une dent à la Prusse à cause de son dévouement à la Russie. Il s'efforça de persuader à l'Angleterre que les bruits d'armement de l'Allemagne étaient dus à une agitation panslaviste tendant à la conquête de Constantinople et à une attaque sur l'Inde.

Les partisans de l'Allemagne aussi bien en Russie qu'en Angleterre furent touchés de la pureté de ses intentions et très heureux d'y croire.

Néanmoins, Bismarck savait Gortchakoff trop avisé et expérimenté pour être si aisément aveuglé. Il admit, dans une lettre confidentielle, l'existence des préparatifs belliqueux qu'il niait dans ses notes officielles, disant à Gortchakoff que le comte Moltke, Ministre de la Guerre, désirait réellement une nouvelle guerre avec la France ; il assurait à Guillaume 1^er^ qu'elle était nécessaire parceque Bismarck n'avait pas suivi son avis, à lui Moltke qui voulait faire de la cession de Metz et d'autres points stratégiques, une condition sine qua non de la paix de 1871.

Les Germanophobes de divers pays n'ont jamais cru

à ces dénégations de Bismarck et ont persisté à voir dans les préparatifs d'une seconde guerre contre la France au printemps de 1875, un effet de sa politique personnelle. Je pense qu'en cette circonstance, une distinction doit être établie entre le Gouvernement de l'Empire d'Allemagne et son Chancelier. Son omnipotence n'était pas ce qu'on imaginait à l'étranger.

L'empereur Guillaume ne lui permettait pas de s'immiscer dans les affaires militaires, tandis que les avis de Moltke dépassaient souvent les limites du Ministère de la Guerre et touchaient à la politique étrangère. De plus, les hauts dignitaires de la Cour haïssaient Bismarck et se montraient parfois insolents envers lui dans les cérémonies officielles. Les Junkers, dont il avait été l'idole tant qu'ils avaient cru lui voir conquérir la Germanie au bénéfice de la Prusse, étaient désappointés par son respect des lois et institutions des petits Etats. Beaucoup lui reprochaient à lui, ancien Junker Prussien, d'être devenu simplement un pangermaniste.

La modération de Bismarck dans la victoire l'avait mis plus d'une fois en opposition directe avec son Souverain. Au cours des négociations qui suivirent Sadowa, il résista si âprement au désir de Guillaume 1^er^ d'annexer le royaume de Saxe à la Prusse qu'il en souffrit au physique et au moral. Les nerfs de Bismarck subirent une telle tension qu'il passa plusieurs nuits en pleurs et en gémissements.

Pour toutes ces raisons, je ne puis croire qu'en 1875, il désirait vraiment une guerre avec la France. Gortchakoff me fit lire deux des lettres que Bismarck lui écrivit

cette année-là, comme une preuve de sa « trahison » ; (c'était lorsque le congrès de Berlin lui eut fait perdre toutes ses illusions, sur l'amitié de Bismarck), mais je demeurai convaincu de sa sincérité car il avait en horreur guerres inutiles et actions superflues. Il était trop intelligent pour ne pas se rendre compte qu'en attaquant la France déjà affaiblie, l'Allemagne s'aliènerait ses meilleurs amis.

A lui seul, il aurait probablement ruiné les plans de Moltke et des Junkers, mais les avertissements de la Russie et de l'Angleterre assurèrent son succès tout en blessant sa fierté d'Allemand. Cette blessure d'amour-propre fut rendue plus cruelle par l'attitude indiscrète de Gortchakoff qui se posa en homme d'Etat d'une sagesse supérieure, auquel on était redevable de la paix. Le ressentiment de Bismarck explique en partie sa conduite au Congrès de Berlin. Il aurait été plus digne de sa puissante personnalité d'avoir pris en considération qu'en agissant comme il l'avait fait Gortchakoff n'avait pas uniquement cédé à la vanité, mais aussi à la nécessité de montrer aux Slavophiles et Nationalistes de Russie qu'il n'était pas, selon leurs accusations, un instrument docile entre les mains de Bismarck. Celui-ci aurait dû aussi se souvenir du concours fidèle et précieux que lui avait prêté Gortchakoff dans les trois guerres qui lui avaient permis de fonder l'empire d'Allemagne.

Néanmoins, il est très compréhensible que le danger d'un encerclement éventuel de l'Allemagne ait paru si redoutable au Chancelier en avril 1875 qu'il chercha dès lors le moyen efficace de l'en préserver à l'avenir.

CHAPITRE XXII

Decisions de Bismarck

En poursuivant ma téméraire analyse de l'état d'esprit du Chancelier Allemand lorsque pour la première fois la politique qu'il dirigeait subit un échec, je pense que le meilleur moyen de consolider l'unité de l'Empire d'Allemagne et de faciliter son développement ultérieur dut lui paraître d'attiser l'antagonisme Anglo-Russe qui depuis quelque temps devenait moins ardent.

La source de cet antagonisme était la croyance répandue en Angleterre que les efforts de la diplomatie Russe tendaient à la possession de Constantinople et des Détroits, avec des visées ultérieures sur l'Inde. Bismarck avait appuyé sur cette corde lorsque, pour démentir les intentions guerrières de son pays contre la France, il en avait attribué la rumeur à une agitation panslaviste en faveur de la conquête de Constantinople et de l'Inde.

Si cette insinuation fit quelqu'impression dans les cercles anti-Russes en Angleterre, elle n'eut aucun effet sur le Gouvernement Britannique et l'opinion publique. Pour devenir un facteur politique utile, cet antagonisme

avait besoin du stimulant d'une guerre Russo-Turque. Bismarck savait positivement que rien n'était plus contraire aux intentions d'Alexandre II qu'une guerre, dont le résultat inévitable serait d'apporter un retard à ses grandes réformes libérales. Il savait aussi qu'en général les guerres Russo-Turques ne résultaient pas des plans du Gouvernement Russe, mais d'une irrésistible impulsion du peuple Russe voulant défendre et libérer les Chrétiens de Turquie. Pour faire naître cette impulsion, il fallait soulever de pitié les cœurs Russes par l'oppression, surtout par les massacres de ces Chrétiens par les Turcs.

Insurrection des Chrétiens, massacres Turcs, guerre Russo-Turque, tels furent les trois actes du scénario qu'imagina Bismarck pour intensifier l'antagonisme Anglo-Russe et rendre désormais impossible toute coopération de Londres et de Pétersbourg contre Berlin.

Je ne me souviens que trop du choc que je ressentis lorsque je compris à quoi tendait sa politique et résolus de m'y opposer par tous les moyens que me fourniraient mon esprit et ma volonté, sans tenir compte d'aucun risque personnel.

Naturellement, il fut vainqueur dans cette lutte trop inégale, mais j'ai, grâce à Dieu, vécu assez longtemps pour assister à la libération des peuples des Balkans et avoir vu l'antagonisme entre la Grande-Bretage et la Russie Nationale faire place à une alliance amicale.

Néanmoins, écrivant après plus d'un demi siècle, je puis, sinon approuver, du moins comprendre les raisons qui ont conduit Bismarck à adopter une politique aussi néfaste. L'homme d'Etat qui a unifié une grande nation,

fondé un grand Empire, avec d'immenses possibilités de développement pour sa puissance et sa prospérité, et qui voit son œuvre à peine achevée non consolidée, en danger d'être compromise, peut être tenté de recourir à des moyens qu'il n'eût jamais employés en d'autres circonstances.

Dans les conversations que j'ai eues dix ans plus tard avec le Comte Herbert de Bismarck, fils aîné du Chancelier, et avec le Prince de Bismarck lui-même, j'ai trouvé souvent la confirmation des conclusions auxquelles j'étais arrivé par l'étude minutieuse des événements, ainsi que par ma psycho-analyse.

Ayant adopté le plan indiqué ci-dessus, Bismarck eut à choisir le point de la Turquie où l'insurrection se produirait plus aisément.

Dans ce but, il interrogea des spécialistes sur la situation des provinces Turques en Europe, et demanda s'il y avait « à craindre » des désordres de nature à compromettre la paix internationale. On lui répondit en général que, si partout les Chrétiens étaient mécontents, ils craignaient, en se soulevant, de s'exposer aux massacres Turcs habituels. Pindter, un journaliste Autrichien, fixé en Allemagne et devenu rédacteur en chef d'un journal gouvernemental officieux *Norddeutsche Allgemaine Zeitung* » lui fit une réponse différente. Il dit au Chancelier qu'une province Turque, l'Herzégovine, était toujours prête à s'insurger. En 1862 la Porte n'avait pu venir à bout de la révolte qu'au prix des plus grands efforts et seulement après que l'armée Autrichienne eut démoli les fortifications des insurgés à Sutorina. Une autre

insurrection était sur le point d'éclater en 1868, elle ne fut prévenue que par la mort du Prince Michel de Serbie, sur l'appui duquel les Herzégoviniens comptaient.

Cette information plut à Bismarck ; elle lui permettait de combiner deux plans qui mis en œuvre simultanément assureraient le succès de ses projets.

Il savait que l'Empereur d'Autriche regrettait moins la Présidence de la Confédération Germanique que la perte de ses deux provinces Italiennes, et qu'il désirait avec ardeur une compensation dans les Balkans. Lui offrir l'appui de l'Allemagne pour l'acquisition de la Bosnie et de l'Herzégovine, quoique ses provinces ne puissent se comparer à la Lombardie et à la Vénétie en population et en richesse, serait l'incliner à ne plus revendiquer pour l'Autriche son ancienne position en Germanie et à cesser de soutenir les petits Etats Allemands contre la Prusse. De plus, il était facile de prévoir que tout en désirant ces deux pays Slaves, François Joseph ne s'en contenterait pas; qu'il ne serait même pas sûr de pouvoir les conserver. Par conséquent, il aurait besoin de s'appuyer de nouveau sur l'Allemagne pour résister à la Serbie, soutenue par la Russie, peut-être même par l'Italie. Tout ceci devait placer l'Autriche-Hongrie sous l'influence, sinon même, sous la dépendance de l'Allemagne.

Les événements ont entièrement justifié mes prévisions concernant les plans de Bismarck à l'endroit de l'Autriche et la façon dont il les a réalisés.

Les hommes politiques Russes soupçonnaient ces plans d'être spécialement dirigés contre la Russie et de

former une partie de la politique générale anti-Russe. Ce point de vue était le mien en 1876 ; depuis, connaissant mieux Bismarck et ses visées, mon opinion s'est modifiée. Dans l'intérêt de l'histoire et par souci de la justice envers un adversaire, je crois qu'il est de mon devoir de dire ici ce que je crois être la vérité.

Bismarck ne connaissait que trop par expérience, l'immense valeur de l'amitié Russe pour l'Allemagne. Sans son appui moral et diplomatique, il n'aurait jamais pu faire ses trois guerres. Quoique la Russie n'exerçât pas toute sa puissance, faute d'une direction habile, Bismarck fut toujours convaincu que son amitié était une nécessité vitale pour l'Allemagne et, jusqu'à sa mort, espéra la reconquérir.

En poussant indirectement la Russie à la guerre avec la Turquie, il n'avait pas l'intention d'affaiblir la principale alliée de l'Allemagne, mais il pensait plutôt à lui ouvrir une voie d'expansion territoriale et d'influence politique dans le Proche Orient. Sa conception était de partager la Turquie d'Europe entre l'Autriche-Hongrie et la Russie ; la première recevant la partie occidentale la moins importante, tandis que l'autre partie plus vaste, d'une valeur économique et stratégique infiniment supérieure, tomberait sous la domination russe.

Il avait dû, pendant son séjour à Pétersbourg en qualité de Ministre de Prusse, apprendre à bien connaître la mentalité du peuple Russe, car il comprit la suprême attraction qu'exerçait sur lui l'idée de replacer la Croix sur la Cathédrale de Sainte-Sophie, et il la fit entrer dans son plan.

Naturellement, il prévoyait l'opposition de l'Angleterre, mais son intention était d'agir comme médiateur et de prévenir une guerre Anglo-Russe, en persuadant à la Russie d'accorder à l'Angleterre des avantages sur les Détroits.

La Dreikaiserbund (l'alliance des trois Empereurs) deviendrait une entité politique toute puissante sous la direction de son créateur. Je n'a jamais entendu dire que l'Allemagne dut tirer un profit direct de cet arrangement.

Bismarck désirait concentrer ses efforts immédiats sur la consolidation et le développement économique de l'Empire. Evidemment il prévoyait qu'en essayant d'assimiler leurs nouvelles provinces, la Russie et l'Autriche-Hongrie rencontreraient de grandes difficultés et que leur politique étrangère deviendrait absolument dépendante de l'Allemagne.

De quelle manière Bismarck comptait-il employer la puissance des Trois Empires à l'avantage spécial de l'Allemagne ? Je ne l'ai jamais su et ne cherche pas à le deviner. Mon devoir est de raconter comment ce plan si vaste ne fut réalisé qu'en partie.

Il pensait avec raison qu'une insurrection en Herzégovine devrait être organisée du territoire Autrichien et par des agents Autrichiens; la première chose à faire était d'obtenir le consentement de l'Empereur d'Autriche. Tout en croyant qu'il serait accordé sans difficultés, Bismarck ne pouvait le demander par les voies officielles. Le ministre Austro-Hongrois des Affaires Etrangères était absolument opposé à l'introduction de

Slaves dans la Monarchie et, en cela, il était fortement soutenu par le Gouvernement et le peuple Hongrois. Une Maison princière Allemande Médiatisée avait une de ses branches fixées en Prusse, tandis que l'autre résidait en Autriche Bismarck confia son désir au chef de la branche Prussienne en lui demandant de faire transmettre cette offre à François-Joseph par son cousin de Vienne.

Ce cousin déclara que ce projet lui plaisait infiniment, mais qu'il lui était impossible de servir d'intermédiaire. Il suggéra qu'il fallait charger de cette mision un membre d'une petite Maison régnante d'Allemagne, grand propriétaire et ami intime de l'Empereur.

(Cet exposé s'appuie sur des faits incontestables, mais je préfère ne pas donner ici les noms et prendre toute la responsabilité sur moi ; j'évite ainsi aux descendants de ces trois Princes, morts aujourd'hui, la peine de justifier la part que leurs pères ont prise à cette transaction objectionnable).

Cette suggestion ne fut transmise à Bismarck qu'au bout de plusieurs jours ; il envoya immédiatement son approbation, qui fit le même voyage en trois étapes, les lettres étant portées par des courriers spéciaux. Lorsque l'offre fut enfin soumise à qui de droit, François-Joseph étonna les intermédiaires, et même Bismarck, en l'acceptant sans réserve, instantanément. Il s'écria :

— « Si la Prusse m'assure la Bosnie et l'Herzégovine, je croierai en sa sincérité, et nous marcherons la main dans la main ».

En vrai Habsbourg, il convoitait sans cesse l'acqui-

sition d'un nouveau royaume, quelle qu'en fut la situation ou la nationalité, pourvu qu'il puisse le traiter comme ses autres Etats, c'est-à-dire comme une propriété de sa Maison, et il prit sur lui de faire le premier pas nécessaire.

Organiser l'insurrection...

Il fit appeler le baron Roditch, Gouverneur Général de la Dalmatie, un Serbe orthodoxe, qui désirait ardemment unir tous les Serbes sous le sceptre des Habsbourg. Chargé de fomenter une révolte en Herzégovine, Roditch garantit le succès et reçut la promesse d'être nommé « Ministre de la Maison Impériale et des Affaires Etrangères », à la place d'Andrassy.

Les Herzégoviniens n'avaient pas confiance dans les fonctionnaires Autrichiens ; en juillet 1875, Roditch, de la même race et de la même religion que la majorité d'entr'eux, n'eut guère d'influence ; il ne fit soulever que le petit district de Popovopolye, et encore simplement parce que ses habitants étaient des Catholiques protégés par l'Autriche.

Pour différentes raisons, la majorité Orthodoxe ne désirait pas se joindre à eux, elle serait restée tranquille, et la tentative Autrichienne de soulever une insurrection aurait complètement échouée, si les Turcs, après avoir réprimé la faible rebellion Catholique, ne s'étaient mis selon leur habitude à massacrer indistinctement tous les Chrétiens d'Herzégovine, outrageant les femmes, brûlant les villages...

Mon organisation d'assistance aux réfugiés en Dalmatie et au Monténégro, ma propagande en leur faveur

dans la presse Européenne furent très bien vues de Bismarck et de François-Joseph ; ils pensaient qu'inconsciemment, je servais leurs projets. C'est pourquoi mon initiative ne fut pas contrecarrée en Autriche et fut louée si chaudement par les journaux Allemands et Autrichiens.

Vers 1886, le comte Herbert de Bismarck me dit que son père lisant mon nom dans les feuilles de 1875, se souvint que Napoléon III m'avait présenté à lui à Biarritz en octobre 1865, il dit à son fils :

« Un jeune homme intéressant ce Wesselitsky, capable de prendre seul une initiative, il faudra voir jusqu'où celle-ci le conduira ».

(Naturellement le Comte Herbert ne me répétait que la partie flatteuse des réflexions paternelles).

J'ai appris d'autre source que, même ma visite en Russie, et la chaude réception que les cercles Slavophiles et anti Allemands m'y avaient faite, ne déplurent pas à la Wilhemstrasse. Les diplomates Allemands disaient entr'eux :

« Tout ce battage ne signifie rien ; la Russie est poussée à une guerre avec la Turquie. Elle verra alors combien l'amitié de l'Allemagne lui est indispensable ».

Ce fut la manière dont je fus accueilli à Vienne, et ma soudaine intimité avec le comte Andrassy, qui donnèrent à réfléchir aux hommes politiques Berlinois ; ils éprouvèrent de sérieuses appréhensions en suivant mes démarches. Lorsque bientôt après l'entrevue de Sutorina eut lieu, ce ne fut pas mon élection comme représentant des insurgés qui déplut au gouvernement Allemand,

mais la grande modération de mon discours et de toute ma conduite, qui tendait vraiment à une pacification et écartait les menaces de guerre.

Ce fut bien pis lorsque mon programme reçut la pleine approbation de la Porte, fut communiqué par le Grand Vizir aux Puissances et commenté favorablement par les Ambassadeurs Britanniques.

Alors, et seulement alors, la Wilhemstrasse donna à la presse Allemande le signal d'une attaque générale contre moi et ma politique. Cela devint un thème quotidien pour la plupart des feuilles allemandes, de montrer que j'agissais d'une façon contraire aux intérêts de la Bosnie et de l'Herzégovine, que je prétendais défendre, et à ceux de la Russie, en tant que protectrice historique des Orthodoxes et des peuples Slaves.

Une administration provinciale particulière n'offrait pas de garanties suffisantes contre l'oppression Mahométane; une véritable indépendance était nécessaire. Evidemment, j'agissais d'accord avec le Comte Andrassy et les nationalistes Hongrois, qui n'aimaient pas les Slaves. Chose plus grave, je paraissais être tombé sous l'influence de l'Angleterre, j'étais devenu partisan de l'intégrité de la Turquie; on disait même que je passais au service des Turcs, et ainsi de suite.

Dans mon désir d'être loyal envers un adversaire hautement admiré, j'ai exposé ici ce que j'ai cru être les motifs véritables de la politique de Bismarck. Naturellement, son but principal était l'avantage de l'Allemagne, mais aucune hostilité ne le poussait contre la Russie, qu'il désirait garder comme alliée la plus sûre

de son pays. Néanmoins, certains de ses calculs étaient faux, ainsi que j'eus l'occasion de le lui expliquer personnellement quelques années plus tard.

Mes relations avec le Comte Herbert de Bismarck étant devenues très cordiales, il me dit un jour que son père désirait causer avec moi sur le « maintien et la consolidation de l'amitié entre la Russie et les Peuples Allemands ». Le lendemain, je me rendis sur rendez-vous dans le cabinet du Comte Herbert où je vis soudainement apparaître le Chancelier.

Dès que nous fûmes seuls, il me dit brusquement :

« Comment se peut-il que vous, qui m'avez connu personnellement en 1865, qui depuis lors avez toujours suivi ma politique, avez pu la croire dirigée contre la Russie? »

Insistant sur ce que je parlais seulement au nom du peuple Russe, je répondis qu'il lui était impossible de donner son agrément à un plan dont l'essence même consistait à livrer à l'Autriche deux provinces Slaves, qui avaient reçu l'autonomie pour laquelle elles s'étaient battues, et à mettre en danger deux états Slaves indépendants.

« Mais toute la partie orientale de la Péninsule, et Stamboul, seraient passées sous l'influence Russe... »

« Le peuple Russe n'est pas assoiffé de conquêtes et de domination, il désire par-dessus tout la libération des populations de même croyance et de même race que lui. Si le peuple Allemand avait consenti à cela, il eût acquis sûrement la sincère amitié de tous les Russes ».

Je reviendrai dans ce livre à mes conversations avec

le Prince de Bismarck. Je n'ai cité celle-ci que pour montrer qu'avec tout le respect et l'admiration que m'inspirait le grand homme d'état Allemand, je ne pouvais travailler au succès de ses plans. Et il y avait d'autres raisons que je ne lui mentionnai pas.

Dans l'alliance des trois Empereurs, la Russie ne se serait pas trouvée sur pied d'égalité avec l'Allemagne. Cette dernière aurait toujours eu le soutien de l'Autriche, si bien que la Russie aurait été seule contre deux. En dehors de cela, tout en désirant paix et bons rapports entre la Russie et l'Allemagne, je ne souhaitais pas voir la Russie entravée dans ses relations avec les Puissances Occidentales.

Bismarck a pu être sincère dans ses désirs de paix, mais derrière lui étaient les militaristes, dont il était le premier à se plaindre, et les pangermanistes qui ne dissimulaient pas leur soif d'expansion et de domination mondiales. Une alliance Anglo-Franco-Russe était le remède nécessaire à une maladie si dangereuse.

Enfin j'avais une autre raison qu'à mon étonnement Bismarck ne devina pas. Comment pouvait-il espérer que moi, un Russe d'origine serbe d'Herzégovine, je puisse coopérer à placer la Bosnie et l'Herzégovine sous un joug, plus dangereux pour leur nationalité que celui même de la Turquie, et à mettre toute la race Serbe dans la dépendance de l'Autriche ?

Il y avait là un manque étrange de psycho-analyse de la part de ce juge expérimenté de l'humanité.

CHAPITRE XXIII

Je suis en butte a de nombreuses attaques

Les événements qui avaient préparé l'entrevue de Sutorina et ceux qui l'avaient suivie s'étaient déroulés en un seul mois, avril 1876; pourtant, j'ai consacré douze chapitres à les exposer. En effet, d'une part, ils expliquent quelle était alors la situation de l'Europe; de l'autre, ils marquent le point culminant de ce que j'avais obtenu en faveur de la liberté et de l'unité de la race Serbo-Yougoslave. Le mois de mai devait voir l'écroulement temporaire de si chères espérances, les réalités de la guerre succédant aux perspectives de paix.

Dès le début de mai, j'avais compris à quelle hostilité formidable du Gouvernement Allemand se heurterait toute combinaison capable d'assurer l'autonomie de la Bosnie-Herzégovine et de préserver la paix dans les Balkans; quoique mes efforts en faveur des deux, soutenus par la diplomatie et l'opinion des Grandes Puissances, l'Allemagne exceptée, eussent réuni les suffrages des Parties directement en cause. Des personnalités aussi éminentes que le Prince Gortchakoff, le

général Ignatieff, M. Novikoff, le Comte Andrassy, Sir A. Buchanan, Mahmoud-Nedim, Edward Freeman, Aksakoff, Katkoff et d'autres m'accordaient leur sympathie, m'aidaient de leurs conseils.

De plus, les Turcs n'essayaient pas plus d'étouffer l'insurrection par la force que les Insurgés ne cherchaient à l'étendre. Une bande, ayant à sa tête Peko Pavlovitch, avait tiré quelques coups de fusils sur des sentinelles Turques, puis avait cessé le feu, les Herzégoviniens faisant partie de la petite troupe, désirant ménager le retour de leurs familles et d'eux-mêmes au pays. Chose encore plus remarquable, le Commandant Turc avait compris la situation et après avoir envoyé quelques balles en échange, défendit à ses soldats d'attaquer les Insurgés. Dans son rapport à ses supérieurs, il attribua l'escarmouche aux Monténégrins ce qui amena une plainte de l'Agent Diplomatique Turc à Cettigné, et une réprimande officielle du Prince Nicolas à ses sujets. Un incident du même genre se produisit en Bosnie. Des Musulmans locaux, Bosniaques islamisés, attaquèrent des Insurgés; ceux-ci les repoussèrent sans poursuivre leur avantage et le Commandant d'un détachement Turc blâma les assaillants.

Aarify-Pacha me demanda de nouveau de discuter « certains détails ».

Il me dit combien le Grand Vizir regrettait que je n'aie pas cru devoir accepter le poste de Valy, mais que Mahmoud-Nedim comptait toujours sur ma promesse de surveiller le rapatriement des Réfugiés. L'Ambassadeur désirait aussi savoir qui me paraissait le plus

qualifié pour être gouverneur du Vilayet de Serayevo. Je répondis que le Sandjak de Mostar en Herzégovine ne pourrait être mieux administré que par Lazare Sotchitsa, homme ferme et modéré à la fois. Quant au Vilayet de Serayevo je n'avais aucune opinion personnelle, mais j'avais entendu parler de deux Begs Bosniaques, descendants de vieilles familles nobles converties à l'Islam. Ils traitaient avec considération les Chrétiens qui leur étaient soumis et avaient conscience d'appartenir à la même race qu'eux. (Leurs noms m'avaient été donnés par les Chefs des Insurgés qui avaient même ajouté : « Ils conservent précieusement dans leurs châteaux les chapelles remplies d'icônes où priaient leurs ancêtres »).

Je relate ces menus incidents afin de montrer combien l'œuvre de pacification était en bonne voie et à quel point il eût été facile d'éviter les horreurs de la guerre des Balkans et de menacer la paix de l'Europe, si seulement quelques facteurs de discorde avaient été écartés.

L'homme d'Etat si puissant, dont j'avais l'audace de contrecarrer les desseins, trouva des alliés imprévus dans des hommes trop faibles pour m'attaquer de front, mais fort capables de me poignarder dans le dos.

« Mon « Secrétaire volontaire » m'écrivit de mon appartement de Raguse, où je l'avais installé, et sur mon propre papier à lettres, qu'il rompait toute relation avec moi et qu'il en informait la Société Slave de Saint-Pétersbourg. Il expliquait franchement pourquoi il avait pris cette décision ; après mon départ il avait été chez

le Consul général de Russie et lui avait remis ma lettre.

« Après avoir jeté les yeux sur votre lettre, M. Yonine me l'a rendue en disant :

— Si vous êtes le Secrétaire de M. de Wessilitsky, je ne puis avoir rien à faire avec vous.

— Mais je suis aussi membre de la Société Slave de Pétersbourg, ai-je répondu, et je lui ai montré le passage de votre lettre mentionnant le fait.

S'il en est ainsi, je vais vous parler comme à un membre de cette société. Je dois vous prévenir que M. de Wesselitsky a agi de manière à diviser les Slaves et je crois qu'il faut en prévenir votre Société ».

Par le même courrier je reçus une lettre de Yonine dont la date était antérieure de deux jours à celle de mon Secrétaire.

— « *Bien cher Ami*, des difficultés survenues après votre départ m'ont empêché de vous écrire jusqu'ici. J'espère vous rejoindre bientôt à Vienne.

Votre bien sincèrement dévoué ».

Quelques jours après Yonine m'écrivit sur un tout autre ton :

« *Cher Monsieur*. Les difficultées qui me retiennent ici sont dues à ce que, vous exagérant l'importance de votre mission, vous avez donné une fausse impression de ce que désire le Gouvernement Impérial.

« Je m'efforce de réparer le mal que vous avez fait.

« Votre obéissant Serviteur ».

Mon fidèle ami, le Voyvoda Verbitza, m'écrivit de Cettigné que l'agitation de mes ennemis, restée vaine

jusqu'ici, venait de trouver un point d'appui dans le changement d'attitude de Yonine. Il avait dit au Prince qu'interprétant mal les instructions du Gouvernement Russe, je n'avais agi que mû par un intérêt égoïste. Verbitza ajoutait :

« Yonine cherche à abuser les Herzégoviniens mais ils vous sont si fermement attachés que personne n'ose parler contre vous. Le Prince vous aime encore, quoique Yonine lui répète que vous êtes dangereux ».

Le Comte Solohoub, Vice-président de la Société Slave de Pétersbourg, qui m'avait recommandé le fameux « Secrétaire » me télégraphia de me méfier de cet individu, qui chaque jour écrivait à des membres de la Société et à d'autres Slavophiles, me dénonçant comme un fauteur de troubles parmi les Slaves, un agent payé par l'Angleterre et un partisan des Turcs.

Le T. R. Père Rayevsky, chapelain de l'Ambassade de Russie à Vienne, me fit lire dans plusieurs journaux Russes des lettres anonymes, m'accusant d'avoir malversé les fonds destinés à secourir les réfugiés et suggérant qu'on trouverait ainsi l'explication de mon large train de vie et de mes nombreux voyages. Néanmoins, un de mes accusateurs ajoutait que cette explication était superflue, puisque le Gouvernement Anglais subventionnait avec prodigalité ma politique Turcophile.

Il venait de se fonder à Saint-Pétersbourg un nouveau journal dirigé par un écrivain politique très intelligent, patriote et qui avait su s'entourer d'un brillant état-major. Naturellement désireux d'assurer une large publicité à sa feuille, l'éditeur choisit mon humble per-

sonne comme le but permanent de ses attaques et de celles de ses collaborateurs. Je devais cette préférence à ce que mon nom était constamment cité dans les journaux et à l'intérêt que le grand public prenait à mes faits et gestes. Il publia une lettre ouverte qui m'était adressée à peu près en ces termes :

— « Monsieur, je n'ai jamais eu l'occasion de vous rencontrer, mais j'ai étudié votre esprit et votre caractère en examinant une de vos photographies. J'ai été frappé de l'impertubable vanité et de la confiance en vous-même, qui expliquent vos succès dans le monde et dans les réunions publiques. Je ne puis dire que j'ai conçu de vous une opinion particulièrement défavorable, seulement je vous adjure d'essayer de devenir un homme sérieux et de faire quelque chose d'utile ».

La lettre ouverte, jugée amusante, suscita de nombreux commentaires et ne fit qu'augmenter l'intérêt des lecteurs pour mon activité. Le journal n'était autre que le *Novoe Vremya*. Son fondateur et rédacteur en chef, A. S. Souvorine, changea évidemment d'opinion à mon égard, puisqu'il me demanda par la suite de collaborer à son journal, ce que je fis en qualité de « Correspondant Général » pendant trente cinq années de 1882 à 1917.

Je n'eus pas un seul instant la tentation de répondre à des critiques ou accusations, lancées de tant de côtés différents, convaincu qu'elles tomberaient devant le témoignage des personnes bien informées. C'est ce qui arriva en effet.

Les deux journaux les plus autorisés de Russie, le *Goloss* de Saint-Pétersbourg et la *Gazette de Moscou*

signalèrent des faits indiscutables contredisant les assertions de mes ennemis.

Katkoff, Aksakoff, Lamansky, Korniloff, déclarèrent que mes actions n'étaient inspirées que par le patriotisme Russe, un sentiment Slavophile désintéressé et qu'ils avaient toute confiance en moi. Le Comité de la Société Slave de Pétersbourg publia le bilan des distributions de secours, envoyé par la délégation de Raguse du Comité international, en disant l'avoir trouvé d'une exactitude rigoureuse.

Des diverses accusations dressées contre moi, celle de m'être approprié les fonds de secours m'amusait extrêmement. En réalité j'avais dépensé sur ma fortune personnelle des sommes considérables avant que les dons n'aient commencé à affluer ; après, j'avais continué à payer certaines dépenses. Enfin en ma qualité d'agent officieux du Gouvernement Russe, puis de Représentant des Bosno-Herzégoviniens, j'avais dû voyager d'une capitale à une autre, accepter l'hospitalité de personnes de haut rang, recevoir à mon tour. Il en résulta que j'eus vite épuisé mes dépôts en banque à Paris et à Pétersbourg ; non seulement je dus vendre mon domaine du Gouvernement de Samara, mais il me fallut chercher un acquéreur pour ma maison de Kieff, une belle demeure que la Grande Catherine avait donnée à mon arrière grand-père, le premier de notre famille fixé en Russie.

Commes ces ventes d'immeubles demandaient du temps, le manque de capitaux aurait entravé mon activité politique si je ne m'étais procuré des ressources en

devenant le collaborateur du *Goloss* de Pétersbourg. Son éditeur se montra très aimable ; il ne demandait qu'une correspondance par semaine afin d'avoir une idée de la politique générale, et en même temps il m'offrait un salaire supérieur à celui de ses correspondants beaucoup plus réguliers.

Il agissait, je pense, par sympathie politique, mais je ne justifiai sa générosité que pendant la guerre Turco-Monténégrine; alors je lui envoyai des lettres fréquentes où je décrivais d'une façon vivante les incidents journaliers qui se déroulaient sous mes yeux et auxquels je prenais une part active.

Je ne prévoyais guère alors qu'écrire sur des sujets qui me passionnaient pardessus tout deviendrait ma véritable profession et serait pendant de longues années mon unique source de revenus.

La haine que Yonine nourrissait contre moi l'entraîna à des accusations qui retombèrent sur lui. Il envoya au Ministère des Affaires Etrangères de Pétersbourg des rapports dans lesquels il m'accusait de « mal interpréter et mal exécuter la mission que le Chancelier m'avait confiée ». Bien plus, il insinuait que notre Ambassadeur à Vienne me poussait à agir ainsi. Le Ministère trouva les allégations de Yonine d'autant plus singulières qu'elles ne concordaient pas avec ses autres informations ; il envoya ses rapports à M. Novikoff, en le priant de tirer la chose au clair. L'Ambassadeur télégraphia à Yonine de venir sur le champ à Vienne.

Lorsqu'il arriva, Novikoff le reçut en ma présence, m'ayant demandé d'assister à l'entretien, non pour y

prendre part, mais seulement entendre ce qui serait dit. Ce fut un bel exemple de châtiment diplomatique, un peu trop cruel à mon goût. L'Ambassadeur débuta ainsi :

« Vous vous plaignez que les conseils donnés par le Chancelier aux Herzégoviniens aient été mal interprétés. Pourtant les termes du mémorandum de Wesselitsky ont paru au Chancelier si conformes à ses propres paroles qu'il a envoyé ce document à toutes les Puissances, comme l'expression même de sa pensée. Et vous vous plaignez également que Wesselitsky ait mal rempli sa mission. Comparez le discours qu'il a adressé aux Chefs à Sutorina avec les termes des avis que le Prince Gortchakoff a reconnu avoir été donnés par lui : c'est l'identité absolue... Mais le même document contient la promesse que le Prince à faite à Wesselitsky. « Dans l'accomplissement de votre mission vous serez soutenu par tous les Représentants diplomatiques de l'Empire à l'étranger ».

Comment, en votre qualité d'Agent diplomatique à Cettigné, vous êtes-vous acquitté de ce devoir ? Vos collègues de Grande-Bretagne, d'Autriche-Hongrie et de Turquie se plaignent amèrement de votre inertie et chose encore plus grave, vos propres rapports n'indiquent aucun effort de votre part pour seconder la politique du Chancelier en préservant la paix. Que pouvez-vous répondre à cela ?

Yonine, particulièrement peiné de me voir présent à la scène de reproches que lui faisait son supérieur, essayait de parler mais ne réussissait qu'à émettre des sons indistincts, son visage passant du rouge au blanc.

A la fin l'Ambassadeur indiqua d'un geste que l'audience était terminée ; nous nous retirâmes sans échanger un mot.

Le même jour, tard dans la soirée, Novikoff m'annonça qu'il venait de recevoir un télégramme l'informant qu'Alexandre II allait se rendre à Berlin ; Sa Majesté serait accompagnée du Chancelier de l'Empire et de son principal assistant. Le télégramme intimait à M. Novikoff que sa propre présence était considérée comme nécessaire à Berlin et que la mienne était également désirable.

CHAPITRE XXIV

Appelé a Berlin

Sur l'invitation de M. Novikoff, je fis le trajet de Berlin avec lui. Il était également accompagné du Premier Secrétaire de l'Ambassade de Vienne, S. S. Tatistcheff, qui vingt ans plus tard devint Attaché Financier à l'Ambassade de Londres, étant d'ailleurs le conseiller privé du Comte Witte. Au cours du voyage, l'Ambassadeur me dit qu'il avait cru devoir informer le Ministère des Affaires Etrangères de sa courte absence et que le Comte Andrassy lui avait répondu :

« J'espère vous rencontrer, puisque moi aussi je vais à Berlin ».

Causant dans notre compartiment réservé, M. Novikoff ajouta :

« Nous allons donc avoir une véritable conférence des Ministres des Affaires Etrangères des trois Empires ; mais pourquoi seulement deux des Empereurs alliés seront-ils présents, pourquoi le troisième reste-t-il à l'écart? Ceci m'intrigue fort ».

Je ne lui révélai pas le fond de ma pensée ; d'abord

nous n'étions pas seuls, puis à quoi bon prétendre juger la situation mieux qu'un Ambassadeur plein d'expérience ? Dans mon opinion, Bismarck avait deux raisons excellentes de ne pas inviter François-Joseph. Il désirait concentrer toute la splendeur de la réception publique, toute la cordialité de l'hospitalité intime sur l'Allié le plus puissant, celui qu'il voulait gagner à son plan (ce plan profond du Chancelier Bismarck que j'ai exposé plus haut).

Le consentement de l'Allié le plus faible n'était-il pas acquis d'avance ?

Son ambition personnelle ne garantissait-elle pas sa fidélité ? Vis-à-vis de François-Joseph, Bismarck n'avait qu'une tâche à remplir : l'aider à triompher de l'opposition d'Andrassy.

Les événements prouvèrent à quel point mes prévisions étaient justes.

Le lendemain matin, M. d'Oubril, Ambassadeur de Russie à Berlin, M. Novikoff, M. Tatistcheff et moi nous nous tenions au premier rang de la foule qui attendait à la gare principale, l'arrivée du train impérial. A notre gauche se massait l'escorte d'honneur, formée par le régiment de la garde prussienne « Empereur de Russie », dont Alexandre II était Colonel en Chef. A la droite de cette escorte, se tenait le Prince Henri de Prusse, petit fils de l'Empereur Guillaume 1^er^ et seul frère du futur Guillaume II. Quelques minutes avant l'arrivée du train, l'Empereur Guillaume faisant son tour d'inspection passa devant nous et s'arrêta pour serrer la main d'Oubril qui lui présenta Novikoff ; celui-ci à

son tour fit de même pour Tatistcheff et moi. Entendant mon nom, l'Empereur eut une exclamation qui parut involontaire :

— « J'ai connu le Lieutenant-Général de Wesselitsky qui commandait l'avant-garde de l'Armée Russe en Crimée et fut ensuite chargé d'une mission spéciale à Berlin ; êtes-vous son... »

Il ne put terminer sa phrase, ni attendre ma réponse ; la musique et les hurrahs annonçèrent l'arrivée du train. J'admirai la façon alerte dont ce septuagénaire avancé, grand et puissamment bâti, pivota sur lui-même et courut presque à la rencontre de son neveu et ami. Chez lui il y avait un curieux mélange de modestie personnelle, de bonté réelle et d'orgueil inspiré par son nouvel Empire, son Armée, la conscience du succès national.

Un moment plus tard, il reparut marchant à la gauche d'Alexandre II qu'il conduisait vers l'Escorte. Avant de passer celle-ci en revue, l'Empereur de Russie s'arrêta devant le Prince Henri et lui tendit la main.

Instantanément, presqu'automatiquement, le Prince la saisit de sa main gauche — la droite tenait l'épée — et la porta à ses lèvres. Ce geste rapide dénotait la bonne éducation d'un garçon de quatorze ans, mais l'ardeur, avec laquelle il fut accompli, marquait le caractère des Hohenzollern « faire de son mieux tout ce qui est utile à sa Dynastie et à sa Patrie ».

Mes regards se fixèrent sur l'Empereur de Russie, puis se tournèrent vers l'Empereur d'Allemagne ; les deux visages exprimaient l'amour profond que les Souverains éprouvaient pour leur pays ; mais dans les yeux

d'Alexandre II brillait une flamme plus ardente, celle d'un idéalisme élevé, rêvant de donner la liberté et la prospérité à son peuple, d'assurer la paix et la concorde entre toutes les nations, pour le bonheur de l'humanité.

L'après-midi du même jour j'allai à l'Ambassade de Russie. Dans un petit salon le Chancelier était assis entre les deux Ambassadeurs ayant en face de lui ses deux conseillers les plus intimes, Baron Jomini et M. Hamburger. Il était déjà flatteur pour moi d'être admis au sein d'un tel cénacle, mais l'accueil du Prince Gortchakoff alla plus loin. Lorsque j'entrai il s'écria :

« *Voilà l'homme du jour.*

— *Homme d'un jour, mon Prince* fut ma réponse à son compliment.

— Je dis l'exacte vérité, grâce à la mission que je vous ai donnée, voici la Bosnie et l'Herzégovine pacifiées, la paix générale préservée. Nous désirons tous apprendre de votre bouche comment vous vous y êtes pris pour atteindre ce résultat ».

Puis, sans me laisser le temps de m'expliquer, lui et les autres reprirent la conversation que mon entrée avait interrompue : l'intelligence avec laquelle la diplomatie Russe (sous-entendu Gortchakoff) avait manœuvré et les succès qui l'attendaient.

Je vis que la magnifique réception de Berlin, l'exubérante manifestation d'attachement pour la Russie, à laquelle Guillaume et son Chancelier s'étaient livrés, avaient excité leur optimisme au plus haut point. Gortchakoff dit avec assurance :

« Il est clair qu'ils cherchent la première occasion

de nous aider à réaliser notre idéal national ; ils sont tellement reconnaissants de l'aide que nous leur avons prêtée et si désireux de conclure avec nous une alliance éternelle ».

J'étais loin d'être aussi optimiste ; comprenant qu'essayer d'ébranler une telle confiance serait inutile, je me contentai de glisser un avertissement qu'il était de mon devoir de donner en tant que sujet Russe :

Ne nous dissimulons pas qu'il existe encore de nombreux obstacles — locaux et nationaux, matériels et psychologiques ; ils ne pourront être surmontés que grâce à l'attention vigilante, à l'énergie inflexible de diplomates éminents, guidés par le plus grand génie politique de notre époque ». La fin de ma phrase fut accompagnée d'un salut demi-circulaire et d'une profonde inclination devant la figure centrale.

Je ne reçus aucune réponse directe, mais j'entendis Gortchakoff murmurer assez haut à un de ses voisins :

— « Quelle chance ont ces Insurgés d'avoir trouvé un Représentant qui a les allures et le langage d'un véritable diplomate ».

Je constatai une fois de plus que l'habitude d'unir depuis des mois mon nom à l'Herzégovine avait fait oublier à ces diplomates que j'avais été un des leurs, un membre de la *Chancellerie Diplomatique de Russie*...

A cette minute je me maudis intérieurement pour n'avoir pas le courage de dire la vérité, de crier à ces directeurs de la politique étrangère de la Russie, que leur naïve vanité, leurs faciles illusions allaient non seule-

ment compromettre la position extérieure de l'Empire, mais encore mettre en péril sa prospérité intérieure.

J'eus toutefois la satisfaction de voir au moins deux de mes auditeurs prendre sérieusement l'avis que j'avais glissé. Baron Jomini, que j'avais eu l'honneur d'aider lorsqu'il écrivait l'Histoire de la Diplomatie Russe pour le Grand Duc Héritier (Alexandre III), avait l'air très grave, et Novikoff, auquel j'avais confié quelques-unes de mes appréhensions, paraissait inquiet.

Voyant les personnes présentes plongées dans leur méditation ou causant à voix basse avec leurs voisins, je compris que ma présence n'était plus nécessaire et que je pouvais me retirer sans prendre congé. Comme je me dirigeais lentement vers la porte, j'entendis Novikoff prononcer le nom de Yonine et la réponse de Gortchakoff me parvint :

— « C'est un travailleur infatigable, mais il n'a pas le sens de la diplomatie ; je lui ai télégraphié de venir ici et lui dirai de ne plus mettre de bâtons dans les roues ».

L'aimable réception des plus hautes personnalités de la Diplomatie Russe, l'approbation sans réserve qu'elles avaient donnée à l'accomplissement de ma mission auraient dû me rassurer contre les dangers qui menaçaient l'accord que je venais de négocier entre la Porte et les Bosno-Herzégoviniens. Mais j'étais trop frappé par la faiblesse des raisonnements de ces autorités, par leurs décisions superficielles pour les croire capables de résister aux attaques que cet accord allait subir d'adver-

saires forts et résolus. Et l'arrivée de Yonine à Berlin ne ferait qu'ajouter un élément hostile de plus...

Le lendemain matin, à 7 h. 30, j'étais encore couché lorsqu'on vint m'annoncer qu'un jeune Prince dans son uniforme « tout rouge et or » était venu me voir et repasserait bientôt. Je pris la carte qu'il avait laissée et lus « Prince Bozho Pétrovitch ».

C'était le cousin germain du Prince Nicolas et le Président du Sénat de Monténégro ; il ne portait pas son titre dans son pays, mais le prenait à l'étranger.

J'étais à peine habillé lorsqu'il revint et m'annonça avec emphase qu'il était chargé de me dire, sans perdre de temps, que les Chefs des Insurgés étaient venus se plaindre au Prince Nicolas que je sacrifiais leurs intérêts aux Turcs et qu'ils n'avaient plus aucune confiance en moi. En conséquence le Prince désirait me voir renoncer au rôle de Représentant de la Bosnie et de l'Herzégovine et cesser de parler en leur nom. Il désirait aussi me faire savoir qu'il était profondément offensé des propos que j'avais tenus sur lui.

Bozho Pétrowith était le plus séduisant de tous les Monténégrins ayant reçu l'éducation Européenne, le Prince régnant excepté ; toutefois Bozho avait sur ce dernier l'avantage d'un caractère plus stable et de plus de suite dans les idées. Nous avions toujours entretenu des relations amicales et j'étais persuadé qu'il adoucissait plutôt la brutalité de l'avis que son cousin l'avait chargé de me transmettre. Il ajouta qu'il regrettait vivement d'avoir à me parler ainsi, étant personnellement

persuadé que tout venait d'un malentendu que j'arriverai à éclaircir avec le Prince.

— « Je doute fort que les sentiments des Chefs Insurgés aient changé à mon égard » dis-je à Bozho, « tout récemment il m'ont renouvelé l'expression de leur confiance absolue en leur Représentant. Je suis extrêmement peiné de voir le Prince ajouter foi aux calomnies des ennemis qui m'accusent d'hostilité contre lui. Quiconque prétend m'avoir entendu tenir des propos offensants sur le compte d'un Monarque qui a toujours été l'objet de mon admiration et de mon respect a menti, et je le mets au défi de nier que c'est un mensonge ».

Bozho s'efforça de calmer mon indignation et m'assura que j'avais des amis parmi les meillleurs des Monténégrins, que le Prince Nicolas m'estimait et m'aimait toujours. Son mécontentement, ajouta-t-il, « doit avoir pour cause une impression momentanée qui cèdera à des réflexions judicieuses ». Nous nous séparâmes Borzho et moi, de la manière la plus cordiale.

Profondément ému de cette entrevue, je me dis à moi-même : « Ah... la conspiration a fini par éclater, c'est l'œuvre de Yonine ». Je me dirigeai vers le *Tiergarten*, espérant me calmer par la marche, lorsqu'arrivé à la *Brandenburgerthor* je me heurtai littéralement contre... Yonine...

Il se dirigeait vers *Unter den Linden*, allant probablement à l'Ambassade, mais changeant d'idée, il me prit par le bras et me demanda la permission de m'accompagner dans ma promenade ; puis, sans attendre ma réponse, il exhala ses griefs avec véhémence. D'abord

contre Novikoff, qui lui avait fait des reproches en ma présence ; ensuite contre moi-même, pour avoir entravé son activité diplomatique, *pardessus tout son œuvre au Monténégro*, dit-il.

— « Vous n'avez jamais parlé du Prince Nicolas aux Herzégoviniens ; vous l'avez ignoré dans toutes vos négociations comme s'il n'était pas le facteur principal de la question des Balkans ; naturellement, cela l'a offensé. Et vous avez essayé de me faire douter de lui et d'ébranler sa confiance en moi... Vous en subirez les conséquences ».

Arrivé au paroxysme de la rage, Yonine me quitta en s'enfuyant presque. Je n'avais pas essayé de me défendre, quoique je fusse suprêmement innocent de ses accusations, puisqu'au contraire, j'avais parlé en sa faveur au Prince Nicolas. Quant au reste, j'avais agi d'après mes instructions et dans l'intérêt de la paix. Yonine n'obéissait qu'à ses sentiments. Son dévouement au Prince Nicolas était sans bornes, mais dénué d'égoïsme. Il désirait passionnément le voir Roi de tous les Serbes, ou même héritier de l'Empire de Douchan, ne recherchant en tout cela aucun profit personnel, c'était un idéaliste dont la raison se laissait dominer par l'impulsion du cœur.

Pourtant Yonine écouta la voix de sa conscience lors de notre premier conflit, lorsqu'il reconnut ses torts, s'en excusa et m'offrit sa coopération dans la lutte en faveur de la liberté Bosno-Herzégovinienne. Du jour où il me soupçonna de vouloir m'élever à une position qui mettrait obstacle aux ambitions du Prince et de chercher

à semer la discorde entre lui et son héros il conçut contre moi une haine qui ne finit qu'avec sa vie.

J'ai eu bien des adversaires politiques de mes desseins, mais en toute ma vie, je n'ai eu qu'un ennemi personnel, — Yonine... En ses dernières années, surtout lorsque le Prince Nicolas l'eut finalement désappointé, il sembla n'avoir plus d'autre occupation que de me combattre et de me nuire. C'était devenu si visible que dès qu'il paraissait, on se demandait : « Quelles sont les nouvelles de Wesselitsky ? » Il réussit parfois à donner de moi une mauvaise opinion, mais jamais d'une manière définitive et sur le tout, le mal qu'il me fit n'eut pas de conséquences graves. Je ne lui ai jamais rendu sa haine et me plais à rendre justice à ce qu'il y avait de bon en lui.

Les déclarations d'hostilité ouverte de Yonine, celles mêmes du Prince Nicolas ne me décourageaient pas. Je comptais encore sur les Bosno-Herzégoviniens, sur le Gouvernement et le Peuple Russes ; la Porte, l'Autriche et la Grande Bretagne se montraient toujours favorables à mes efforts pacifiques. Je savais bien que l'Allemagne ne l'était point et que Bismarck travaillait à faire aboutir son plan. Néanmoins j'étais décidé à ne pas abandonner le combat et je me répétais à moi-même l'expression populaire en usage dans tous les pays Serbes mais que j'avais surtout entendue en Herzégovine. « *Za inata* » Lorsque vous demandez « Pourquoi lutter même s'il n'y a aucune chance de succès ? » On vous répond « *Za inata* » « *Quand même* ».

Telles étaient mes pensées, au moment où un messa-

ger de la Wilhemstrasse vint me notifier que le *Reichskanzler* (le Chancelier de l'Empire) me recevrait le lendemain à 10 h. 30 du matin. En arrivant à Berlin j'avais été déposer ma carte chez lui et c'était sa réponse.

Je me dirigeai en hâte vers l'Ambassade de Russie afin de me munir des dernières informations diplomatiques, mais à peine avais-je fait quelques pas *Unter den Linden* que la grande voix du public m'apprit un événement destiné à ruiner toutes mes espérances de paix Balkanique et Européenne, à réduire presqu'à néant tout ce qui depuis huit mois m'avait porté au premier plan...

CHAPITRE XXV

Entrevue avec Bismarck

L'événement qui, en vingt quatre heures, allait absorber l'attention des politiciens, inquiéter l'opinion publique, même dans les pays qui, comme l'Allemagne, n'avaient aucun intérêt du côté des Balkans, et modifier de fond en comble toute la situation de l'Europe était une insurrection en Bulgarie, suivie naturellement par des massacres. Sur le moment, il m'était impossible d'en prévoir les conséquencees lointaines, mais il y avait si longtemps que l'extension des soulèvements Chrétiens de l'Ouest à l'Est des Balkans me paraissait inéluctable, qu'il me fut aisé de saisir quels en seraient les effets immédiats.

Le centre de gravité de la question des Balkans allait se déplacer; de Bosnie-Herzégovine il passait en Bulgarie, pays plus vaste, ayant une bien autre importance stratégique et commerciale. Puis, la Bulgarie n'était séparée de la Russie que par l'étroite bande de la Bessarabie Roumaine, ce qui rendait une intervention Russe infiniment plus facile que lorsque les provinces

Occidentales de la Turquie étaient en cause. Les Slavophiles ardents auraient beau jeu pour s'agiter en faveur d'une intervention immédiate, ce qui augmenterait les appréhensions de l'Angleterre et stimulerait les ambitions de l'Autriche en conformité avec le plan de Bismarck.

Et c'était précisément aujourd'hui qu'il désirait me voir.

Si l'entrevue avait eu lieu un jour ou deux plus tôt, j'aurais tenté de plaider la cause de la paix des Balkans au moyen d'un accord entre la Porte et les Insurgés.

Maintenant, on ne pouvait plus espérer voir la Turquie accorder l'autonomie à deux provinces qui s'étaient soulevées contr'elle, alors que la révolte d'une troisième la menaçait. Et n'était-il pas probable que la Bosnie et l'Herzégovine se joindraient à la Bulgarie sous la pression du Monténégro, qui offrirait peut-être d'unir ouvertement ses forces à celles des Herzégoviniens. Toutefois il existait des questions plus importantes en Europe, pardessus tout, celle des relations entre l'Allemagne et la Russie ; il y avait là matière à un entretien avec le Chancelier de l'Empire Allemand.

Il me reçut immédiatement sans aucune cérémonie, comme une simple connaissance, me rappelant notre rencontre à Biarritz. Il loua ma « bonne œuvre » en faveur des Réfugiés, le « zèle » avec lequel j'avais rempli ma mission pacificatrice.

— « Personne n'aurait pu s'en acquitter mieux que vous et vous n'êtes pas responsable d'un événement qui se produit en dehors de votre sphère d'activité ». Puis

il commença à parler de l'amitié de l'Allemagne pour la Russie.

— « Nous n'avons aucun intérêt en Orient ; nous n'avons qu'à y soutenir ceux de notre amie traditionnelle. Je vous le dis franchement, en ce qui concerne les Balkans, je suis Russe.

Il y a de dangereux problèmes dans la *Weltpolitik* le meilleur moyen de les résoudre pour la Russie et l'Allemagne est de ne faire qu'un ».

— « Permettez-moi, *mon Prince*, de vous remercier respectueusement de cette déclaration si nette. En soutenant la Russie en Orient, l'Allemagne prouve qu'elle apprécie à sa valeur l'appui que la Russie a donné à l'unification nationale de l'Allemagne. La Russie ne cherche pas une extension territoriale dans les Balkans, mais elle poursuit la libération graduelle des Peuples Balkaniques.

La réforme politique et sociale, inaugurée par notre Empereur, exige une paix prolongée dont le maintien est le principal souci du Gouvernement Russe. Cette ligne de conduite va devenir malaisée à suivre, en raison des sympathies ardentes des Russes pour leurs frères de race et de religion ».

— « Pourtant la guerre, qui ne peut être que triomphale, donnerait à la Russie Constantinople et les Détroits ?

Est-ce que la perspective de restaurer la Croix sur le dôme de Ste Sophie ne fait pas battre le cœur de tous les Russes ? »

— « Il est vrai ; moi-même j'ai été ému à cette

pensée ; néanmoins — je ne parle ici qu'à titre personnel — en y réfléchissant, je suis arrivé à conclure que la possession de Constantinople serait nuisible à la Russie. La ville peut-être occupée provisoirement, la liberté des Détroits doit être assurée, mais si la Russie s'annexait Constantinople, elle commettrait une erreur politique dont les suites lui seraient fatales.

Si je vous exposais mes raisons, je craindrais d'empiéter sur votre temps qui est précieux. (Je ne les ai jamais expliquées à Bismarck, mais plus tard à Isvolsky, lorsqu'il était Ministre des Affaires Etrangères ; il les adopta et les mentionne dans ses Mémoires).

— « Oh !... comme c'est intéressant... Vous me ferez grand plaisir en me les développant lors de votre prochaine visite. Allez-vous retourner à Vienne ? J'aimerais vous voir fixé à Berlin ».

En 1885, le Prince Bismarck me demanda formellement de venir à Berlin « travailler à resserrer l'amitié entre les Nations Russe et Allemande ».

Nos relations privées, connues seulement du Comte Herbert, se continuèrent lorsqu'il n'était plus Chancelier et même après que j'eus quitté la Prusse.

Dans la seconde partie de mes Mémoires, j'aurai beaucoup à dire là-dessus. Parlant ici d'une entrevue, qui a été la cause initiale de nombreuses conversations dont je conserve le précieux souvenir, je ne veux pas laisser passer l'occasion de noter le caractère très particulier de ces entretiens.

Comment le Prince Bismarck, dont tous les instants étaient pris par les affaires de l'Etat et des visiteurs du

plus haut rang, a-t-il pu me consacrer une si large part de son temps et de son attention ? Cela m'a souvent intrigué.

Jamais il ne me demanda de le renseigner sur la Russie, car il connaissait la Russie et ses affaires infiniment mieux que moi; il n'essaya pas davantage de modifier ma ligne de conduite sachant que ce serait tout à fait inutile. Il me dit une fois :

— « C'est un *agréable changement* pour moi de causer avec un homme appartenant à un *Weltanschauung* entièrement différent, quoiqu'aussi familier avec la culture allemande qu'un véritable Allemand. »

Il avait posé à nos entrevues une condition absolue — non la discrétion, il savait qu'elle allait de soi — mais que j'exprime mes vues personnelles avec une entière liberté sans tenir compte des siennes. Jamais il n'y eut de discussion entre nous; généralement, il donnait son opinion sur un sujet et alors j'exposais la mienne. La fois suivante, si ses idées s'étaient modifiées, il le mentionnait comptant que j'agirais de même.

Souvent, je me suis étonné de voir qu'il ne me tenait pas rancune lorsque je m'opposais à plusieurs de ses plans, ce qu'il savait parfaitement. Je finis par comprendre que s'il refusa toujours d'entraver mon activité en Allemagne, ce que d'autres lui conseillaient, c'est qu'il voyait clairement qu'un Russe d'origine Yougoslave ne pouvait agir d'une manière différente.

De plus, une raison puissante l'inclinait à l'indulgence : sa profonde conviction que l'amitié de la Russie pour l'Allemagne avait une importance primordiale lui

faisait souhaiter de rester en contact personnel avec un Russe Nationaliste dont la sincérité ne lui était pas douteuse.

Les Allemands sont persuadés en général qu'ils comprennent mieux Shakespeare que les Anglais. Peut-être me pardonneront-ils si je dis que je crois comprendre Bismarck mieux que beaucoup de ses compatriotes.

Après avoir été longtemps adoré par eux, il demeure une des grandes figures de leur histoire nationale; mais je ne crains pas de dire qu'ils n'ont jamais bien compris, ni apprécié à leur juste valeur, quelques-unes de ses qualités les plus remarquables. Je classe, parmi elles, sa grande modération, l'équilibre de son esprit et l'art d'éviter d'une façon absolue tout ce qui était inutile et superflu.

L'expérience m'a enseigné combien cet art est difficile à acquérir.

Au début de ma vie à Londres, j'éprouvais une grande difficulté à lire le nom d'une station de chemin de fer ; ma vue s'égarait sur les nombreuses annonces qui encadraient ce nom de tous les côtés. Il me fallut des mois pour ne plus apercevoir ces avertissements superflus et concentrer du premier coup mon regard sur le nom de la station. En avançant en âge, j'ai aussi essayé d'écarter tout ce qui est sans rapport avec mes occupations personnelles et je n'y ai pas encore entièrement réussi.

Eh! bien, Bismarck semblait être né avec cet aveuglement pour tout ce qui ne lui était pas essentiel de voir ou de savoir; il ne distinguait que ce qu'il avait be-

soin de connaître. Il évitait automatiquement de dire ou de faire ce qui n'était pas utile.

Si je parle longuement de l'impression que le Chancelier fit sur moi, c'est que notre entrevue fut le seul souvenir agréable de cette visite à Berlin, qui m'en laissa tant de pénibles, et marqua la fin d'une activité heureuse jusque là depuis Août 1875.

J'avais à peine quitté le palais du Chancelier, ma voiture suivait encore la Wilhemstrasse, lorsque je croisai le Comte Andrassy allant à son tour chez Bismarck.

Dès qu'il me vit, il arrêta son cocher et fit un signe impératif au mien; puis il descendit de voiture et vint à moi. Il appuya la main gauche sur mon épaule, m'empêchant ainsi de me lever; alors étendant la main droite, il saisit la mienne, la secoua fortement et la conserva tandis qu'il me regardait jusqu'au fond des yeux avec une expression de bonté et de tristesse. Après un long moment, il me serra de nouveau la main, me quitta et remonta en voiture, sans qu'un mot eût été échangé entre nous.

Je compris qu'il désirait m'exprimer son chagrin d'avoir à briser l'espèce d'alliance que nous avions contractée relativement à la question de Bosnie-Herzégovine. Il ne s'y résignait qu'en raison de circonstances plus fortes que sa volonté. Ses sentiments à mon égard ne changèrent jamais et il saisissait toutes les occasions de me témoigner sa sympathie.

Ce fut Bismarck qui lui apprit moyennant quelles conditions la Bosnie et l'Herzégovine passeraient sous la domination des Habsbourg. Elles ne devaient pas

être annexées, mais seulement occupées et le Gouverneur Général nommé par l'Empereur serait un Hongrois. Roditch ne recevrait aucun poste important et ne jouerait aucun rôle de premier plan. Bismarck avait accompli de tels progrès dans ses relations avec François Joseph qu'il put garantir à Andrassy qu'il continuerait à jouir de la faveur Impériale pourvu qu'il conformât sa conduite à la nouvelle politique.

Cette nouvelle politique exigeait naturellement qu'il me mît de côté; mais je compris si bien qu'en agissant ainsi Andrassy ne faisait qu'obéir à la nécessité que son attrayante personnalité conserva le même charme à mes yeux. J'ai aussi gardé le meilleur souvenir de plusieurs Hongrois de la haute aristocratie avec lesquels je m'étais lié. Quelles que divergences qu'il y eut dans notre manière de voir, j'ai toujours admiré leur dévouement à l'intérêt de la Hongrie et apprécié le charme de leur courtoisie à l'égard d'un adversaire politique. Après avoir été éliminé d'une entente avec le Ministre des Affaires Etrangères d'Autriche-Hongrie, je perdis bientôt ma situation d'Agent officieux du Ministère des Affaires Etrangères de Russie.

Lorsque le Prince Gortchakoff quitta Berlin, j'étais parmi ceux qui allèrent lui dire adieu au chemin de fer. Il nous aperçut, Yonine et moi, nous fit signe de venir à lui et, pendant un moment, arpenta le quai de la gare entre nous. Après nous avoir conté une ou deux anecdotes, il se tourna brusquement vers moi :

« Où allez-vous maintenant?

— A Raguse.

— Pourquoi faire?

— Continuer à prendre soin des Réfugiés.

— Ah! »

Il n'ajouta rien. C'était une façon courtoise et élégante de me faire comprendre que ma mission politique était terminée; mais que, néanmoins, il entendait conserver des relations personnelles avec moi.

A mon retour à Vienne, je n'étais donc plus qu'un simple particulier et je n'avais nulle intention de m'imposer aux personnalités éminentes, qui s'étaient montrées si bienveillantes pour moi, lorsque je remplissais une mission politique considérée comme importante; je ne leur fis donc aucune visite. A mon vif étonnement, les quatre Ambassadeurs qui avaient bien voulu traiter presque sur un pied d'égalité le Représentant des Insurgés, n'apportèrent aucun changement extérieur à nos relations. Ils vinrent me voir « pour s'informer de ma santé » et, sans faire la moindre allusion à mon changement de position, continuèrent à discuter librement avec moi les principales nouvelles politiques et, avant tout, les événements de Bulgarie. Au début de juin, la saison était terminée à Vienne, mais beaucoup de mes amis Viennois vinrent aussi me voir et m'invitèrent à aller passer quelque temps dans leurs châteaux.

Au contraire, les politiciens et les financiers, qui avaient compté tirer de gros bénéfices de mon élévation supposée, changèrent complètement d'attitude vis-à-vis de moi. Ils n'avaient pas su que le Poste de Gouverneur Général m'avait été offert ;seulement le bruit s'était répandu, je ne sais comment, que par vanité j'avais refusé

une très haute situation. Quelques-uns d'entre eux se plaignirent que, par ma faute, ils subissaient des pertes matérielles considérables...

Les événements de Bulgarie prirent une ampleur que je n'avais jamais envisagée. Tandis qu'il avait fallu des mois d'active propagande à moi et à mes amis, pour éveiller dans le public et les milieux politiques quelqu'intérêt pour les souffrances des Bosno-Herzégoviniens, les nouvelles de Bulgarie mirent vite l'Europe moralement en feu...

Et ce fut la nation, qui, quoique extrêmement philanthrope et charitable en général, était restée jusque là pour des raisons historiques, la moins émue de l'oppression des Chrétiens d'Orient, qui s'enflamma davantage, l'Angleterre...

Cette fois ses sentiments humanitaires furent portés à un degré d'enthousiasme irrésistible par le plus éloquent de ses hommes d'Etat. Au moyen de discours se succédant presque quotidiennement, M. Gladstone donna à l'opinion publique la force d'un volcan en pleine éruption.

L'effet de cette éloquence fut presque aussi grand sur d'autres pays, mais nulle part autant qu'en Russie. Les Russes furent stupéfaits de voir un Anglais se montrer plus ardent qu'eux en faveur d'un peuple Slave et Orthodoxe. De plus, ils étaient honteux de l'entendre proclamer comme l'unique solution de la question des Balkans, ce que beaucoup d'entr'eux gardaient au fond du cœur sans oser le dire tout haut. La formule de Gladstone : « Les Turcs doivent partir avec armes et

bagages » devint immédiatement le mot d'ordre des Russes patriotes. Sur ce point les sentiments du peuple étaient si unanimes et si forts que la bureaucratie ne put réprimer dans la Presse Russe l'expression indignée du blâme, encouru par la politique du Gouvernement.

Les lettres envoyées de Londres par Mme Novikoff précipitèrent le mouvement ; elle écrivait à ses amis :

« Maintenant que le véritable chef du peuple Anglais a prouvé la nécessité d'expulser les Turcs d'Europe, c'est l'Angleterre qui va libérer les Chrétiens d'Orient, à la honte de la Russie qui n'a su préconiser que des réformes illusoires. »

A la vérité de sages Anglais, hommes d'Etat et diplomates, prévinrent loyalement leurs amis Russes qu'il ne fallait pas attacher une trop grande importance au mouvement populaire en Grande Bretagne.

Sir A. Buchanan m'expliqua que les applaudissements des auditeurs de M. Gladstone ne signifiaient pas le moins du monde la volonté du peuple Anglais d'exécuter son programme, ni même de le laisser exécuter par d'autres? Il existait différents courants d'opinion non moins forts, et qui à l'occasion se manifestaient avec encore plus de violence.

Je vis par la suite combien il était dans le vrai. La Nation et le Gouvernement Britanniques ne pouvaient être tenus responsables des accès d'éloquence d'un chef de parti enthousiaste. Néanmoins, il est impossible de nier que, plus que tout autre facteur, les discours de Gladstone poussèrent la Russie à faire la guerre à la Turquie.

Le jour même où les premières nouvelles de l'insurrection Bulgare parvinrent à Londres, M. Gladstone répondit à la lettre concernant les atrocités Turques en Bosnie-Herzégovine que je lui avais adressée au mois de septembre précédent. Il me remerciait des détails que je lui avais donnés et me demandait des informations sur les massacres de Bulgarie. Il arriva que le matin où je reçus cette épître, deux Représentants de la Bulgarie, Tsankov et Balabanov vinrent me voir. Je leur parlai de l'intérêt que M. Gadstone prenait à leur nation et leur conseillai de lui communiquer toutes les informations qu'ils recevraient. J'ai contribué de cette façon indirecte au célèbre pamphlet de M. Gladstone...

CHAPITRE XXVI

La Guerre...
Je me joins a l'armée monténégrine

Ainsi que je l'avais dit partout à Berlin et à Vienne, je me rendis à Raguse, non dans l'intention d'y demeurer, mais parce que c'était pour moi le meilleur centre d'information sur ce qui allait se passer en Herzégovine, au Monténégro et dans les Balkans en général. Comme il fallait s'y attendre, l'éloquence du grand homme d'Etat Anglais avait produit un effet formidable sur les Insurgés et électrisé tous les Serbes. Le Gouvernement de Belgrade et le peuple Serbe n'avaient pas cédé au désir d'aider militairement leurs frères de race qui combattaient, surtout par la crainte d'entraîner avec eux la Grande Puissance Slave en pleine période de réformes libérales, c'est-à-dire désirant la paix par-dessus tout. Mais maintenant qu'ils croyaient entendre l'Angleterre déclarer ouvertement qu'elle approuvait ce que la Russie avait toujours désiré faire en faveur des peuples Balkaniques, ils pensaient que la Russie ne pouvait plus hésiter.

Le *Métropolitain* Michel, d'autres amis de Belgrade, m'avaient tenu au courant de la vive sympathie avec laquelle le Gouvernement et le peuple Serbes suivaient mes efforts en vue d'obtenir l'autonomie de la Bosnie-Herzégovine. Quelques hommes politiques de Belgrade, tout en ignorant mon voyage à Constantinople et l'offre du Grand Vizir, jugeaient qu'il serait désirable de me confier le soin de rapatrier les Réfugiés et d'organiser le régime de l'autonomie dans les deux provinces. Par la suite j'ai appris que l'un d'eux me fit le reproche de n'avoir pas su arranger les choses de cette manière.

Naturellement, l'insurrection Bulgare, la nouvelle attitude de l'Angleterre modifiaient la situation de fond en comble. Si la Bulgarie pouvait espérer l'indépendance, comment la Bosnie et l'Herzégovine se contenteraient-elles de l'autonomie? Déjà le Gouvernement de Belgrade avait reçu de Cettigné des suggestions relatives à « la nécessité de s'entendre pour préserver les deux contrées sœurs d'influences étrangères », mais ne partageant pas les sentiments de méfiance de la camérilla Monténégrine, il était demeuré indifférent. Désormais une alliance de la Serbie avec le Monténégro pour libérer la Bosnie et l'Herzégovine, tandis que la Russie assurerait l'indépendance de la Bulgarie, semblait aussi naturelle qu'opportune.

En m'informant de la décision de leur Gouvernement, mes amis Serbes ajoutaient que j'étais attendu en Serbie, le peuple tout entier espérant que je prendrais part à la lutte nationale, soit dans la diplomatie, soit

dans l'armée. J'y avais pensé moi-même. Pendant que je travaillais à obtenir l'autonomie de la Bosnie et de l'Herzégovine, je ne perdais pas de vue un objectif beaucoup plus vaste. — L'Unité de toute la race Serbe. — J'étais là bien plutôt d'accord avec les Serbes qu'avec les Monténégrins. En effet, ces derniers, surtout dans la classe élevée, caressaient l'idée d'ajouter à leur pays l'Herzégovine et le Nord de l'Albanie de façon à reconstituer le Royaume médiéval de Zeta.

Ma raison me conseillait donc d'aller en Serbie, mais mon cœur souffrait à la pensée de me séparer de mon pays d'origine, avec lequel j'avais désiré combattre dès le premier moment à Paris. En le connaissant, j'avais aimé à son tour le peuple du Monténégro, et je brûlais de le voir donner toute sa mesure dans cette lutte qu'il soutenait depuis des siècles pour la Foi et la Liberté...

D'ailleurs, j'étais profondément blessé par les accusations absurdes que les favoris du Prince Nicolas avaient portées contre moi, et qu'il n'avait pas repoussées. Je désirais réduire à néant toutes ces calomnies, et en appeler à la justice du Prince. C'est pourquoi j'allai à Cettigné.

Le Prince me reçut de grand matin; il me parut fort agité, prêt à m'accabler de reproches. Notre entrevue fut extrêmement orageuse. Dans la chaleur de la discussion nos voix s'élevèrent à un tel diapason qu'un aide de camp du Prince prit peur et vint deux fois à la porte s'enquérir, s'il n'avait pas été appelé. La première fois, le Prince le renvoya brutalement; la seconde je fermai la porte à clé, sans en demander la permission, et je

M. de Wesselitsky Bojidarovitch
Octobre 1876

m'exprimai avec une telle liberté que si j'avais été arrêté et condamné à mort à la suite de cette explication, je n'en aurais pas éprouvé de surprise.

En fait, la violence avec laquelle je mettais mes ennemis au défi de répéter leurs accusations en ma présence, mon insistance à demander justice au Prince agirent sur lui mieux qu'un raisonnement calme ou une plaidoirie respectueuse.

Il s'écria soudainement :

« Oui, vous avez raison... Je vous crois, je méprise vos calomniateurs... Sous peu de jours nous entreprendrons une guerre décisive. Venez partager avec moi ses périls et sa gloire... Nous serons comme deux frères, nous dormirons sous la même tente, nous mangerons le même biscuit. Nous allons combattre pour l'indépendance de tous les Serbes, de tous les Chrétiens des Balkans. »

Et il m'embrassa avec effusion...

En sortant du Palais, je remarquai que je tenais mon parapluie à la main; ceci me parut tellement incongru pour un homme qui allait combattre les Turcs que je lançai loin de moi cet objet inutile et courus presque chez mon ami le Voyvoda Verbitza pour lui raconter ce qui venait de se passer.

Lorsque je lui dis que Bozho Petrovitch m'avait affirmé à Berlin que les Chefs Insurgés s'étaient plaints de moi au Prince, Verbitza se montra indigné.

« Bozho est un honnête homme, comment sa conscience lui a-t-elle permis d'accepter une pareille mission; c'est une invention honteuse de ceux qui forment une

vraie clique. Ils n'ont même pas osé suggérer leurs doutes aux Chefs des Insurgés, j'en suis absolument sûr. Eux et tous les Herzégoviniens vous considèrent comme leur véritable représentant. Il y a une heure à peine, l'un d'eux est venu me demander où vous étiez maintenant et quelles étaient vos instructions.

« Oh! le voici... »

En ce moment non pas un, mais trois Chefs Herzégoviniens entrèrent et me saluèrent avec joie puis m'accompagnèrent où j'étais descendu, heureux d'apprendre que la guerre était certaine et que nous allions tous combattre ensemble.

Avant de me laisser partir, Verbitza m'avait fait promettre de revenir chez lui pour le dîner de midi et il avait ajouté :

« Je vous prêterai un de mes costumes Monténégrins qu'on ajustera pour vous en attendant celui que vous allez commander aujourd'hui même. Puisque le Prince désire que vous combattiez dans notre armée, vous êtes désormais des nôtres et devez vous vêtir comme nous ».

Je suivis son conseil et, vers deux heures de l'après-midi, il me conduisit à la promenade favorite du Prince Nicolas. Lorsque celui-ci m'aperçut transformé extérieurement en Monténégrin, il me désigna aux Voyvodas Plamenatz et Matanovitch qui l'accompagnaient en disant :

« Le voilà tel que j'ai toujours désiré le voir », et me prenant par le bras, il me fit marcher avec lui. Après cette promenade, nous revînmes vers le Palais et le Prince s'assit sous le fameux chêne où il avait l'habitude

d'écouter les plaintes de ses sujets et de leur rendre justice.

Il me fit asseoir à sa droite et comme plusieurs Voyvodas étaient venus se mêler à sa suite, il dit d'un ton ferme :

« Voici notre véritable ami qui a mis tant de zèle à secourir nos frères de race et à attirer l'attention des Gouvernements et des Peuples d'Europe sur la situation des Chrétiens des Balkans. Il est, à la fois, un Herzégovinien et un Russe, maintenant il est aussi un *Voinik* (soldat) Monténégrin et il vient avec nous pour combattre les Turcs... »

Ce discours fut salué par de bruyantes acclamations. Bien des années après, j'appris qu'au nombre des auditeurs se trouvait un jeune Serbe qui venait de terminer ses études à Raguse. Très intéressé depuis des mois par mon activité, et apprenant que j'étais à Cettigné, il cherchait à faire ma connaissance. Toutefois, me voyant assis à côté du Prince et l'entendant me louer publiquement, il se sentit intimidé et renonça à m'approcher.

Lui-même me raconta ses impressions en 1890 pendant ma visite à Belgrade où il était alors Premier Ministre de Serbie. Depuis Nicolas Pachitch m'honora de son amitié jusqu'à l'heure de sa mort dont je ne puis pas me consoler...

Le 2 juillet, la guerre ayant été déclarée, le Prince Nicolas passa en revue sa petite, mais vaillante armée, puis se mettant à sa tête, prit le chemin de la frontière. Quittant la petite plaine où s'élève Cettigné, il fit rapi-

dement gravir à son cheval une première colline derrière laquelle commencent les hautes montagnes. Je galopais seul à côté de lui et me sentais inexprimablement heureux je me disais à moi-même :

— « Plus de propagande, finies les négociations ; je n'ai plus qu'à combattre notre ennemi héréditaire, je vais vivre comme mes ancêtres ont toujours vécu. *Quel repos !...* »

G. DE WESSELITSKY BOJIDAROVITCH.

TABLE DES MATIÈRES

TABLE DES MATIERES

CHAPITRE PREMIER. — *Paris. — Un Comité International* 1
CHAP. II. — *Vienne. — Belgrade* 12
CHAP. III. — *Zagreb* 26
CHAP. IV. — *Raguse* 37
CHAP. V. — *Cettigné* 48
CHAP. VI. — *Raguse. — Les réfugiés* 62
CHAP. VII. — *La Presse* 73
CHAP. VIII. — *Conflit personnel* 82
CHAP. IX. — *Dalmatie. — Vienne* 88
CHAP. X. — *Saint-Pétersbourg* 100
CHAP. XI. — *Moscou* 114
CHAP. XII. — *Saint-Pétersbourg. — Mission de Paix* 122
CHAP. XIII. — *Vienne. Accord avec Andrassy* 130
CHAP. XIV. — *Mon retour à Raguse* 141
CHAP. XV. — *Une entrevue avec les chefs est arrangée* 144
CHAP. XVI. — *Sutorina. — Les Herzégoviniens me donnent pleins pouvoirs* 157
CHAP. XVII. — *Pleins pouvoirs de la Bosnie* .. 168
CHAP. XVIII. — *Constantinople* 183

CHAP. XIX. — *Retour à Vienne* 196
CHAP. XX. — *L'unité de la Serbie est mon seul but* 205
CHAP. XXI. — *Les alarmes de Bismarck* 213
CHAP. XXII. — *Décisions de Bismarck* 223
CHAP. XXIII. — *Je suis en butte à de nombreuses attaques* 235
CHAP. XXIV. — *Appelé à Berlin* 245
CHAP. XXV. — *Entrevue avec Bismarck* 256
CHAP. XXVI. — *La guerre... je me joins à l'armée Monténégrine* 268

: : IMPRIMERIE : :
: J. PEYRONNET ET C^ie^ :
: : : ÉDITEURS : : :
: R. CHIOT, DIRECTEUR :
JOIGNY -:- (YONNE)

J. Peyronnet et Cie, Editeurs, 7, rue de Valois, Paris

SERIE DES EDITIONS COLONIALES

Raymond Peyronnet : LE PROBLEME NORD-AFRICAIN. — Premier volume. — Un fort volume in-8° raisin avec cartes en hors texte ..... **épuisé**

J. Ladreit de Lacharrière : LE REVE D'ABD-EL-KRIM, orné de nombreuses illustrations. — Un volume in-8° couronne ..... **9 fr.**

Rober-Raynaud : PREVOST-PARADOL AVAIT RAISON. — Un volume in-8° couronne ..... **9 fr.**

Rober-Raynaud : LE ROMAN DU SAHARA. — Un volume in-8° couronne, orné de plusieurs hors texte **12 fr.**

Lao-Pong-Yo : LA CHINE NOUVELLE. — LE DOUBLE DRAGON CHINOIS, JAUNE OU ROUGE? — Un fort volume in-8° carré ..... **18 fr.**

René Vanlande : AU MAROC. SOUS LES ORDRES DE LYAUTEY, avec une préface du Maréchal. — Un volume in-8° couronne ..... **9 fr.**

René Vanlande : L'AMAZONE AU CAMP. RECITS D'ORIENT, D'AFRIQUE ET D'ASIE. — Un volume in-8° couronne ..... **12 fr.**

René Vanlande : CHEZ LES PERES BLANCS. — Un volume in-8° couronne ..... **12 fr.**

A. Vizille : PETITES ESCLAVES. — Un volume in-8° couronne ..... **12 fr.**

Roland-Lebel : ETUDES DE LITTERATURE COLONIALE. — Un volume in-8° couronne ..... **12 fr.**

Dr Maurice Hepp : L'IMMENSE INDO-CHINE. — Un fort volume in-8° couronne ..... **12 fr.**

A PARAITRE DANS LA MEME COLLECTION :

Raymond Peyronnet : LE PROBLEME NORD-AFRICAIN. — Deuxième volume.

Verlet-Hanus : UNE AME D'AFRICAIN.

Marius Ary-Leblond : ANTHOLOGIE COLONIALE.

UNIVERSITY OF ILLINOIS-URBANA
3 0112 122884395